LES CROISÉS DE L'APARTHEID

GERARD DE VILLIERS

SAS

LES CROISÉS DE L'APARTHEID

DU MÊME AUTEUR
AUX PRESSES DE LA CITÉ

N° 1 S.A.S. À ISTANBUL
N° 2 S.A.S. CONTRE C.I.A.
N° 3 S.A.S. OPÉRATION APOCALYPSE
N° 4 SAMBA POUR S.A.S.
N° 5 S.A.S. RENDEZ-VOUS À SAN FRANCISCO
N° 6 S.A.S. DOSSIER KENNEDY
N° 7 S.A.S. BROIE DU NOIR
N° 8 S.A.S. AUX CARAÏBES
N° 9 S.A.S. À L'OUEST DE JÉRUSALEM
N° 10 S.A.S. L'OR DE LA RIVIÈRE KWAÏ
N° 11 S.A.S. MAGIE NOIRE À NEW YORK
N° 12 S.A.S. LES TROIS VEUVES DE HONG-KONG
N° 13 S.A.S. L'ABOMINABLE SIRÈNE
N° 14 S.A.S. LES PENDUS DE BAGDAD
N° 15 S.A.S. LA PANTHÈRE D'HOLLYWOOD
N° 16 S.A.S. ESCALE À PAGO-PAGO
N° 17 S.A.S. AMOK À BALI
N° 18 S.A.S. QUE VIVA GUEVARA
N° 19 S.A.S. CYCLONE À L'ONU
N° 20 S.A.S. MISSION À SAÏGON
N° 21 S.A.S. LE BAL DE LA COMTESSE ADLER
N° 22 S.A.S. LES PARIAS DE CEYLAN
N° 23 S.A.S. MASSACRE À AMMAN
N° 24 S.A.S. REQUIEM POUR TONTONS MACOUTES
N° 25 S.A.S. L'HOMME DE KABUL
N° 26 S.A.S. MORT À BEYROUTH
N° 27 S.A.S. SAFARI À LA PAZ
N° 28 S.A.S. L'HÉROÏNE DE VIENTIANE
N° 29 S.A.S. BERLIN CHECK POINT CHARLIE
N° 30 S.A.S. MOURIR POUR ZANZIBAR
N° 31 S.A.S. L'ANGE DE MONTEVIDEO
N° 32 S.A.S. MURDER INC. LAS VEGAS
N° 33 S.A.S. RENDEZ-VOUS À BORIS GLEB
N° 34 S.A.S. KILL HENRY KISSINGER!
N° 35 S.A.S. ROULETTE CAMBODGIENNE
N° 36 S.A.S. FURIE À BELFAST
N° 37 S.A.S. GUÊPIER EN ANGOLA
N° 38 S.A.S. LES OTAGES DE TOKYO
N° 39 S.A.S. L'ORDRE RÈGNE À SANTIAGO
N° 40 S.A.S. LES SORCIERS DU TAGE
N° 41 S.A.S. EMBARGO
N° 42 S.A.S. LE DISPARU DE SINGAPOUR
N° 43 S.A.S. COMPTE À REBOURS EN RHODÉSIE
N° 44 S.A.S. MEURTRE À ATHÈNES
N° 45 S.A.S. LE TRÉSOR DU NÉGUS
N° 46 S.A.S. PROTECTION POUR TEDDY BEAR
N° 47 S.A.S. MISSION IMPOSSIBLE EN SOMALIE
N° 48 S.A.S. MARATHON À SPANISH HARLEM
N° 49 S.A.S. NAUFRAGE AUX SEYCHELLES
N° 50 S.A.S. LE PRINTEMPS DE VARSOVIE
N° 51 S.A.S. LE GARDIEN D'ISRAËL
N° 52 S.A.S. PANIQUE AU ZAÏRE
N° 53 S.A.S. CROISADE À MANAGUA
N° 54 S.A.S. VOIR MALTE ET MOURIR
N° 55 S.A.S. SHANGHAÏ EXPRESS
N° 56 S.A.S. OPÉRATION MATADOR
N° 57 S.A.S. DUEL À BARRANQUILLA
N° 58 S.A.S. PIÈGE À BUDAPEST
N° 59 S.A.S. CARNAGE À ABU DHABI
N° 60 S.A.S. TERREUR À SAN SALVADOR
N° 61 S.A.S. LE COMPLOT DU CAIRE
N° 62 S.A.S. VENGEANCE ROMAINE
N° 63 S.A.S. DES ARMES POUR KHARTOUM
N° 64 S.A.S. TORNADE SUR MANILLE
N° 65 S.A.S. LE FUGITIF DE HAMBOURG
N° 66 S.A.S. OBJECTIF REAGAN
N° 67 S.A.S. ROUGE GRENADE
N° 68 S.A.S. COMMANDO SUR TUNIS
N° 69 S.A.S. LE TUEUR DE MIAMI
N° 70 S.A.S. LA FILIÈRE BULGARE
N° 71 S.A.S. AVENTURE AU SURINAM
N° 72 S.A.S. EMBUSCADE A LA KHYBER PASS
N° 73 S.A.S. LE VOL 007 NE RÉPOND PLUS
N° 74 S.A.S. LES FOUS DE BAALBEK
N° 75 S.A.S. LES ENRAGÉS D'AMSTERDAM
N° 76 S.A.S. PUTSCH A OUAGADOUGOU
N° 77 S.A.S. LA BLONDE DE PRÉTORIA
N° 78 S.A.S. LA VEUVE DE L'AYATOLLAH
N° 79 S.A.S. CHASSE A L'HOMME AU PÉROU
N° 80 S.A.S. L'AFFAIRE KIRSANOV
N° 81 S.A.S. MORT A GANDHI
N° 82 S.A.S. DANSE MACABRE A BELGRADE
N° 83 S.A.S. COUP D'ÉTAT AU YEMEN
N° 84 S.A.S. LE PLAN NASSER
N° 85 S.A.S. EMBROUILLES A PANAMA
N° 86 S.A.S. LA MADONE DE STOCKHOLM
N° 87 S.A.S. L'OTAGE D'OMAN
N° 88 S.A.S. ESCALE À GIBRALTAR

L'IRRÉSISTIBLE ASCENSION DE MOHAMMAD REZA, SHAH D'IRAN
LA CHINE S'ÉVEILLE
LA CUISINE APHRODISIAQUE DE S.A.S
PAPILLON ÉPINGLÉ
LES DOSSIERS SECRETS DE LA BRIGADE MONDAINE
LES DOSSIERS ROSES DE LA BRIGADE MONDAINE

AUX ÉDITIONS DU ROCHER

LA MORT AUX CHATS
LES SOUCIS DE SI-SIOU

AUX ÉDITIONS DE VILLIERS

N° 89 S.A.S. AVENTURE EN SIERRA LEONE
N° 90 S.A.S. LA TAUPE DE LANGLEY
N° 91 S.A.S. LES AMAZONES DE PYONGYANG
N° 92 S.A.S. LES TUEURS DE BRUXELLES
N° 93 S.A.S. VISA POUR CUBA
N° 94 S.A.S. ARNAQUE À BRUNEI
N° 95 S.A.S. LOI MARTIALE À KABOUL
N° 96 S.A.S. L'INCONNU DE LENINGRAD
N° 97 S.A.S. CAUCHEMAR EN COLOMBIE
N° 98 S.A.S. CROISADE EN BIRMANIE
N° 99 S.A.S. MISSION À MOSCOU
N° 100 S.A.S. LES CANONS DE BAGDAD
N° 101 S.A.S. LA PISTE DE BRAZZAVILLE
N° 102 S.A.S. LA SOLUTION ROUGE
N° 103 S.A.S. LA VENGEANCE DE SADDAM HUSSEIN
N° 104 S.A.S. MANIP À ZAGREB
N° 105 S.A.S. KGB CONTRE KGB
N° 106 S.A.S. LE DISPARU DES CANARIES
N° 107 S.A.S. ALERTE PLUTONIUM
N° 108 S.A.S. COUP D'ÉTAT À TRIPOLI
N° 109 S.A.S. MISSION SARAJEVO
N° 110 S.A.S. TUEZ RIGOBERTA MENCHU
N° 111 S.A.S. AU NOM D'ALLAH
N° 112 S.A.S. VENGEANCE À BEYROUTH
N° 113 S.A.S. LES TROMPETTES DE JERICHO
N° 114 S.A.S. L'OR DE MOSCOU

LE GUIDE S.A.S. 1989

GÉRARD DE VILLIERS

LES CROISÉS DE L'APARTHEID

EDITIONS
GERARD de VILLIERS

Photo de la couverture : Michel MOREAU
Arme fournie par : armurerie COURTY ET FILS, à Paris

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite* (alinéa 1er de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© Éditions Gérard de Villiers, 1994.

ISBN : 2 - 7386 - 5646 - 3

ISSN : 0295 - 7604

CHAPITRE PREMIER

Une Mercedes beige cabossée plutôt mal entretenue se gara dans Marshall Street, au coin de Rissik Street, en plein cœur de Johannesburg. Sa portière s'ouvrit sur un gigantesque Noir qui arborait sur son crâne rasé un bandana en peau de panthère où était piquée une grande plume bleue. Il était torse nu, avec, pour seul vêtement, un pagne marron descendant à mi-cuisses et des sandales. Un collier de dents de phacochère enserrait son cou et il portait des bracelets de perles multicolores aux bras et aux chevilles. De la main gauche il extirpa de la voiture un bouclier de cuir ovale et de l'autre, une lance qu'il leva fièrement vers le ciel. Un long casse-tête pendait à sa ceinture.

Dépassant Malko, il se hâta sur le trottoir de Marshall Street, entrecoupant ses grandes enjambées d'entrechats saccadés où il brandissait alternativement sa lance et son bouclier, dans une version urbaine de l'*amaputho*, la danse guerrière traditionnelle des Zoulous.

Il rejoignit une foule de plusieurs milliers de Zoulous, tous harnachés de plumes, de peaux de bêtes, de pagnes de cuir, armés de lances et de casse-tête, qui barraient Marshall Street sur toute sa largeur, avançant très lentement vers l'est.

Dans cette ville moderne qui ressemblait furieusement à New York, avec ses gratte-ciel et ses rues se coupant à angle droit, cette intrusion de l'Afrique

primitive colorée, bruyante et brutale était hallucinante.

Depuis huit heures du matin, des dizaines de milliers de Zoulous se pressaient dans le centre de Johannesburg, interrompant la circulation, faisant fermer les boutiques et fuir les Blancs venus, comme chaque jour, travailler dans le centre ville. Certes, ce « rallye » zoulou n'était pas une manifestation anti-Blancs, mais l'humeur de la foule pouvait changer rapidement. Et les Zoulous s'en prendre aveuglément à tout Blanc croisé sur leur chemin.

Les manifestants ne prêtaient aucune attention à Malko qui progressait sur le trottoir le long du cortège. Celui-ci croisait parfois le regard apeuré d'un commerçant blanc retranché derrière ses grilles, et stupéfait de voir un Blanc égaré dans cette puissante marée noire, ignorant, évidemment, que Malko n'avait pas le choix. Il avait rendez-vous à quatre blocs de là, à l'hôtel *Carlton*. Un rendez-vous qu'il ne pouvait pas manquer, et qui justifiait son risque calculé.

Une rafale d'arme automatique claqua soudain dans le lointain, relayée par les détonations plus sourdes d'un *riot-gun*. Instantanément, l'ambiance bon enfant de la marche zouloue fit place à des clameurs de haine et à des vociférations menaçantes. Malko sentit son pouls grimper à toute vitesse. Toutes les ouvertures des immeubles ou des boutiques étaient cadenassées à double tour. Si les Zoulous décidaient d'attaquer les Blancs, il allait se faire écharper vif. Des marcheurs brandirent soudain des pistolets en hurlant des menaces contre l'ANC (1). En plus de leurs « armes traditionnelles », nombre d'entre eux avaient emporté des armes de poing ou des Kalachnikovs.

Malko continuait à se glisser le long du cortège, le remontant peu à peu. Il en rejoignit la tête au croisement d'Elofe Street. Détachés de la masse, une douzaine de chefs zoulous, parmi lesquels l'homme descendu de la Mercedes quelques instants plus tôt, rythmaient la progression avec les figures guerrières de l'*amaputho*. Les yeux hors de la tête, ils étaient vraisemblablement bourrés de *dagga* (1).

(1) African National Congress, le parti de Nelson Mandela.

Malko s'essuya le front. Le soleil tombait à pic et bien que l'on soit à 1700 mètres d'altitude, il faisait une chaleur de bête. De nouveau, plusieurs rafales claquèrent, pas très loin.

Que se passait-il?

Tout le centre de Johannesburg était inondé par la marée zouloue. Ils étaient près de quarante mille, venus soit du Natal, soit des *townships* (2) entourant Johannesburg. Depuis huit heures du matin, les gares de Braamfountein, de Park Street et de Faraday les déversaient par milliers. D'autres avaient gagné la ville à pied ou en taxis collectifs. Tous convergeaient théoriquement vers Library Gardens, un espace vert situé entre Market Street et President Street. Mais le groupe auquel était mêlé Malko se dirigeait plutôt vers le QG de l'ANC, l'ennemi juré, qui occupait toute la Shell House, un building de vingt-cinq étages dans Plein Street, au coin de Van Welligh Street.

Plusieurs longues rafales claquèrent à nouveau, droit devant. Des Noirs se mirent à courir dans toutes les directions. Certains désignaient les toits. Malko comprit immédiatement : des tireurs embusqués tiraient sur la foule zouloue! Devant lui, Marshall Street s'était vidée, ce qui était mauvais signe. Il avait encore deux blocs à parcourir vers l'est, et un vers le nord, avec, en prime, ce nouveau danger.

Le cortège se remit en route et il suivit sa progression, longeant les boutiques. La sirène d'une ambulance ulula dans le lointain. Maintenant, des coups de feu claquaient sans interruption, venant de partout. Certains Zoulous commençaient à lui jeter des regards hostiles. Son estomac se contracta : il suffisait d'un seul énervé pour qu'il se fasse lyncher.

La police était invisible. Seuls deux hélicos tournaient

(1) Chanvre indien.
(2) Bidonvilles noirs.

haut au-dessus de la ville. Cette manifestation déclenchée par le roi des Zoulous, Goodwill Zwelitthini, afin d'appuyer sa demande d'un Zoulouland monarchique doté d'une large autonomie, dans la nouvelle Afrique du Sud, avait été dûment autorisée. Le parti de Nelson Mandela voulait faire passer le pays entier sous sa coupe. Les Zoulous traditionnels, rassemblés dans l'Inkatha, le parti rival de l'ANC, avaient décidé de boycotter les premières élections multiraciales du pays. Leur chef, le Premier ministre zoulou Mangosuthu Buthelezi, menaçait de faire sécession, comme jadis Jonas Savimbi en Angola.

Tout à coup, juste avant Von Brandis Street, une rafale claqua, très proche, venant du haut d'un building. Un des chefs zoulous, qui tenait la tête du cortège, s'effondra, front contre terre, dans une mare de sang qui s'agrandissait à vue d'œil. Malko aperçut distinctement un homme armé d'une Kalachnikov sur le toit-terrasse de l'immeuble. Immédiatement, une clameur furieuse monta de la foule. Les premiers rangs refluèrent, écrasant Malko contre une vitrine! Il se retrouva en quelques secondes serré comme dans le métro à six heures du soir, au milieu d'une masse vociférante, dans une abominable odeur de sueur. La pointe d'un bouclier lui entrait dans le flanc. Un Zoulou de près de deux mètres lui jeta un regard vraiment méchant... Puis, les Noirs refluèrent et il put respirer à nouveau.

De nouveaux coups de feu claquèrent, trois autres Zoulous tombèrent. Tout bascula. La manifestation pacifique qui avait commencé dans un certain folklore se transforma en une charge déchaînée et hurlante qui déferla, brisant tout sur son passage.

Impuissants contre les armes automatiques qui les arrosaient de partout, brandissant sauvagement leurs casse-tête et leurs lances inutiles, les Zoulous se défoulaient contre les voitures en stationnement, les vitrines et tout ce qui ressemblait à un ennemi. D'autres groupes affluaient des rues voisines, pris eux aussi sous le feu des *snipers*.

Soudain, deux policiers surgirent de Von Brandis

Street, affolés, engoncés dans des gilets pare-balles kaki. L'un d'eux, dans un futile effort pour stopper la meute qui fonçait sur lui, épaula son *riot-gun* et se mit à viser les Zoulous, comme dans un stand de tir. Quelques-uns tombèrent, mais les autres continuèrent d'avancer, encerclant les deux hommes qui semblaient remonter à la surface de cette foule en transe. Le second policier, en train de changer fébrilement le chargeur de son pistolet, fut transpercé de part en part par une lance. Dès qu'il fut à terre, d'autres Zoulous parachevèrent le massacre en lui écrasant la tête à coups de gourdin. Son camarade parvint à s'enfuir, tirant comme un fou pour protéger sa fuite. Malko le vit monter dans un Mamba, un petit véhicule blindé de la police sud-africaine isolé dans la masse noire comme un gros insecte venimeux.

Malko se cala contre une porte pour laisser passer le flot. Miraculeusement, les Zoulous continuaient à l'ignorer, le prenant probablement pour un journaliste. Encore deux cents mètres avant d'arriver au *Carlton*, mais dans la foule qui s'enflammait en une fraction de seconde, sa présence seule était une invitation au lynchage... A part lui et les rares policiers présents, les seuls Blancs qui restaient dans le centre de Johannesburg étaient des journalistes.

Il reprit sa progression prudente le long des murs. Cela faisait un quart d'heure à peine qu'il avait abandonné sa voiture, mais cela lui semblait une éternité. Impossible de trouver un téléphone pour modifier son rendez-vous. Il était passé près d'une rangée de cabines téléphoniques en forme d'œufs orangés plantés le long d'un petit jardin public, mais elles étaient toutes saccagées par les manifestants.

Revenir sur ses pas ne lui faisait pas courir moins de risques. Depuis plusieurs heures, les manifestants zoulous tournaient en rond dans le centre de Johannesburg, tirés comme des lapins par les *snipers* de l'ANC et la police, ripostant avec férocité quand ils étaient armés.

Malko arriva au coin de Kruis Street. Bizarrement, elle était déserte! Il s'y engouffra, soulagé de larguer ses

encombrants compagnons de route et la remonta sur un bloc, jusqu'au coin de Main Street. Il aperçut enfin la masse de béton gris du *Carlton*. L'hôtel, jadis le meilleur de Johannesburg, avait dû être déclassé à cause de l'insécurité qui régnait désormais dans le centre. En plein jour, des nuées de voyous guettaient les touristes comme des vautours et les attaquaient à la sortie de l'hôtel pour les voler et les tuer.

L'Afrique du Sud avait bien changé depuis le dernier passage de Malko, en 1985... A cette époque, après cinq heures du soir, il n'y avait plus un Noir dans Joburg. Selon les lois de l'apartheid, ils devaient obligatoirement résider dans des *townships*, immenses bidonvilles, cernant Johannesburg à quelques kilomètres du centre. Celui-ci ne comportait que des immeubles de bureau, parfois ultra-modernes ou des commerces.

Les Blancs, eux, vivaient dans les cottages élégants dans une vaste zone verdoyante, à quelques kilomètres de la ville. D'élégantes banlieues avec des centres commerciaux sophistiqués, des propriétés somptueuses, d'élégants restaurants.

Cette géographie ethnique avait explosé avec la fin de l'apartheid. Les Noirs avaient peu à peu grignoté le quartier de Hillbrow, à moins d'un kilomètre au nord du *Carlton*, en faisant une véritable ville africaine, avec ses immigrés clandestins du Zaïre ou d'Angola. Les *townships* existaient toujours, mais leurs habitants y retournaient quand ils voulaient, restant parfois en ville le soir pour essayer de détrousser un touriste. L'insécurité était telle que beaucoup de sociétés employant des Blancs quittaient le centre pour aller s'installer dans les banlieues résidentielles comme Sandton ou Ilovo.

Des hurlements envoyèrent une brutale décharge d'adrénaline dans les artères de Malko. Il tourna la tête et aperçut un Noir portant une chemise aux couleurs de l'ANC – vert, noir et jaune – qui traversait Main Street en courant, tentant d'échapper à une meute de Zoulous lancés à ses trousses. Coincé devant une vitrine barricadée, il sortit un pistolet de sa ceinture et le braqua sur ses poursuivants; il n'eut pas le temps de s'en servir.

Une brique l'atteignit en pleine tête! Il tomba à genoux, aussitôt atteint par une grêle de projectiles, pierres et briques. Des Zoulous s'acharnèrent sur lui à coups de gourdin et de pierre jusqu'à ce que sa tête ne soit plus qu'une bouillie sanglante...

Malko avançait à présent sur un tapis de sandales abandonnées lors des mouvements de foule. Un des Zoulous qui avaient massacré le Noir de l'ANC se retourna et le menaça de sa lance, les traits crispés de haine, lançant un cri sauvage.

Malko sentit son estomac se rétracter. Il arriva à sourire et continua son chemin, priant pour que le Noir ne lui plante pas sa lance dans le dos. Mais ce jour-là décidément, les Zoulous n'en voulaient pas aux Blancs... Devant lui, Main Street était dégagée jusqu'au *Carlton*, mais des corps jonchaient la chaussée. Oasis de calme relatif dans un océan de fureur! Après la quiétude de Sandton, la banlieue paisible où la CIA l'avait installé, ce déchaînement de haine avait quelque chose de saisissant.

Lorsque Malko avait débarqué à Johannesburg du 747 d'Air France, qui continuait sur Maputo – capitale du Mozambique –, ligne rouverte depuis peu, il était plutôt euphorique, reposé par ses deux heures de vol, dans le luxe raffiné de la première classe. Il n'imaginait pas à quel point la situation s'était détériorée en Afrique du Sud. Le *Star*, le plus important quotidien de Johannesburg, répertoriait à longueur de colonnes les agressions contre les Blancs, l'insécurité régnait partout en dépit de la multitude d'agences de sécurité privées dont les véhicules portant sur leurs flancs la mention « Instant Replay » sillonnaient les rues. Les Afrikaners les plus riches, ceux qui contrôlaient les mines d'or ou de diamants, les armateurs, certains gros industriels avaient déjà placé d'énormes capitaux à l'étranger. Mais l'immense majorité des Sud-Africains n'avaient pas grand-chose. Les fermiers du Transvaal ou les viticulteurs du Cap ne possédaient que leur terre, les commerçants étaient bien obligés de rester, eux aussi. Sans parler des « petits » Blancs, ceux qui n'avaient que

des jobs mal payés, souvent grâce à la couleur de leur peau. Déjà, certains chômeurs sombraient dans l'alcoolisme. Très peu d'Afrikaners possédaient un passeport britannique ou avaient la possibilité d'émigrer.

Parmi les habitants du pays se trouvaient des immigrés de fraîche date : 800 000 Portugais ayant fui l'Angola ou le Mozambique, des Anglais rescapés de Rhodésie, des Pieds-Noirs d'Algérie ou de Tunisie. Tous ceux-là étaient le dos à la mer.

En dépit des promesses de l'ANC, l'avenir n'était pas rose. La façon dont tous les commerçants portugais, propriétaires des petites épiceries dans les *townships*, avaient été spoliés était inquiétante. Des *hit-squads* de l'ANC avaient menacé les chauffeurs des camions qui livraient leur marchandise. Du jour au lendemain, ils n'avaient plus rien eu à vendre et des « investisseurs » noirs étaient alors venus leur racheter leur commerce pour une bouchée de pain...

Quant aux « petits Blancs », ils étaient directement menacés par « l'Affirmative Action », c'est-à-dire la volonté affichée de donner des jobs en priorité à ceux qui en avaient été privés, les Noirs. Hélas, les seuls jobs à la portée de ces derniers étaient justement ceux des « petits Blancs ». Alors, hébétés, sonnés, endormis par la propagande officielle du gouvernement De Klerk, promettant un avenir radieux, les Blancs d'Afrique du Sud pratiquaient la politique de l'autruche pour ne pas voir la tragédie en train de se nouer sous leur nez.

Seuls, quelques éditos vengeurs du *Citizen* comparaient Frederik De Klerk au célèbre joueur de flûte des Contes d'Andersen, conduisant les rats de Hambourg à la noyade, grâce à la musique enchanteresse de son instrument.

Lorsque Malko avait découvert la nouvelle et majestueuse ambassade américaine de Pretoria, dans le quartier résidentiel et verdoyant d'Arcadia, il avait eu l'impression que rien n'avait changé. Le 747 d'Air France l'avait déposé à Jan Smuts, après un vol sans escale à partir de Paris. Grâce au programme « Fréquence plus », créditant pour chaque trajet des kilomètres gratuits, il aurait pu emmener Alexandra, son éternelle fiancée. Mais elle avait préféré rester en Autriche. L'aérogare était toujours aussi propre, le *Sandton Sun* ressemblait à tous les hôtels cinq étoiles du monde, avec ses vingt étages au cœur d'une banlieue qui aurait pu se trouver en Californie, et les quarante-cinq kilomètres de la M1, l'autoroute rectiligne qui reliait Johannesburg à Pretoria, la capitale, ne recélaient pas un nid de poule. Son premier choc, c'était Kevin Wood, chef de station de la CIA en Afrique du Sud, qui le lui avait donné.

L'Américain était venu l'accueillir en bras de chemise à la porte blindée qui protégeait le cœur de l'ambassade. Le visage de Kevin Wood semblait en cuir, un cuir jaunâtre, grumeleux, zébré de cicatrices et de bourrelets de chair plus sombres dans un masque vieilli. Son œil droit était fixe, rond, bordé de rouge. Les chirurgiens avaient beau faire des miracles, ils n'avaient pu reconstituer son arcade sourcilière broyée. En mission secrète pour la CIA au-dessus de l'Angola, il avait été abattu par une rafale de mitrailleuse lourde. L'avion avait pris feu en se crashant. Ses dix compagnons avaient péri, brûlés vifs. Kevin avait survécu, horriblement brûlé, l'œil droit en moins. Son visage n'était plus qu'un masque figé avec une bouche boudinée comme une limace.

Heureusement, l'œil gauche, d'un bleu vif, pétillait d'intelligence, et la poignée de main, chaleureuse et directe, avait conquis Malko.

– Bienvenue à Pretoria, avait dit Kevin Wood, je vous emmène déjeuner dans le meilleur restaurant du coin, *La Perla*. Juste à côté de nos homologues du NIS (1).

La Perla, dans Skinner Street, s'était avéré excellent, cosy et plein de barbouzes, dans de petits boxes. Avant même de commander, Kevin Wood avait avalé deux scotchs sans eau, *on the rocks*, et défait sa cravate

(1) Services de renseignement sud-africain (National Intelligence Service).

multicolore. Dès qu'il ne se contrôlait plus, son œil se teintait de mélancolie, quelque chose de profond, de pathétique revenait à la surface. Malko se dit que sa transformation physique en était la raison. Kevin Wood avait été un garçon plein de charme, la coqueluche des dames de Langley...

Son second scotch avalé, il avait montré à Malko la une du *Star*, avec une énorme photo de Frederik De Klerk, chef de l'Etat, et président du National Party, échangeant une chaleureuse poignée de main avec Nelson Mandela.

– Nous sommes en pleine idylle, avait-il remarqué avec une pointe d'ironie.

Malko avait souri.

– L'histoire va vite... La dernière fois que je suis venu, Nelson Mandela était en prison à Robben Island et le Boss (1) traquait l'ANC...

Kevin Wood avait reposé le journal, fataliste.

– *My dear* Malko, il faut prendre en marche le train de l'histoire. Nelson Mandela sera le prochain Président de l'Afrique du Sud et l'ANC possède déjà le pouvoir. Quant à Joe Slovo, le chef du parti communiste sud-africain, dont la tête était mise à prix et que les services spéciaux de Pretoria ont tenté d'assassiner pendant vingt-cinq ans, il est maintenant considéré comme un interlocuteur particulièrement modéré...

– Comme d'habitude, la station de Vienne a été très mystérieuse, dit Malko après avoir pris le temps d'apprécier les ris de veau. Quelle est la raison de ma présence ici?

Kevin Wood avait sorti un paquet neuf de Lucky Strike, en avait allumé une lentement, et expliqué :

– Mon job consiste à veiller à ce que les élections de fin avril se passent bien et que le 10 mai prochain, Nelson Mandela soit intronisé Président de l'Afrique du Sud. Ensuite...

Il avait refait le célèbre geste de Ponce-Pilate, pointant son pouce vers le sol. Geste qui avait mis Malko

(1) Anciens services de renseignement.

mal à l'aise. Nelson Mandela et Frederik De Klerk avaient reçu le prix Nobel de la Paix, comme jadis Kissinger et le Vietnamien Le Duc Tho. Il fallait souhaiter que le sort de l'Afrique du Sud soit meilleur que celui du Vietnam.

– Donc, vous vous êtes rallié à l'ANC? avait conclu Malko.

– Langley m'a demandé de collaborer avec eux au maximum, avait confirmé Wood. On leur donne de l'argent, des conseils, on les materne et on explique à tout le monde qu'ils sont gentils, bien élevés, démocrates dans l'âme et qu'ils adorent les Blancs...

– Vous y croyez?

Kevin Wood avait écrasé sa Lucky dans le cendrier, comme s'il se débarrassait de ses frustrations.

– Même à vous, Malko, je n'ai pas le droit de dire ce que je pense. Le lendemain des élections, je prendrai la plus belle cuite de ma vie et je demanderai ma mutation. Mais en attendant, je fais le job pour lequel je suis payé.

Son amertume était compréhensible. Malko savait bien que l'ANC était avant tout un parti révolutionnaire manipulé de l'intérieur par les communistes qui risquaient de faire régner en Afrique du Sud le totalitarisme noir et probablement ruiner le pays en moins de dix ans. Mais on ne lutte pas contre les hoquets de l'Histoire...

Les deux hommes s'étaient regardés longuement. Encouragé par le silence de Malko, Kevin Wood avait enchaîné.

– Depuis des années, la Maison Blanche joue l'ANC contre les Blancs d'ici. Avec le président Clinton, on a passé la vitesse supérieure.

– Pourquoi? avait interrogé Malko.

– Il y a dix pour cent de blacks dans notre pays, avait répliqué l'Américain. Sans leur vote, on ne peut pas être élu Président des Etats-Unis. Les Blancs d'ici sont blancs, mais ils ne votent pas chez nous...

Un ange passa, une déclaration des Droits de

l'Homme dans une main et des bulletins de vote dans l'autre.

Quand on disait que les Etats étaient des monstres froids...

– Le président Clinton, la semaine dernière, a appelé lui-même Buthelezi, le Premier ministre du Kwazoulou, pour le supplier de prendre part au vote, avait martelé Wood. Il faut que tout le monde sache que nous voulons la victoire de l'ANC et de Mandela. Seulement, pour cela, il y a une condition.

– Laquelle?

– Que Nelson Mandela soit encore vivant le 27 avril...

Un ange aux ailes d'un beau noir anthracite avait traversé le restaurant. Malko avait pensé immédiatement à Eugène Terreblanche, chef de l'extrême droite afrikaner.

– Vous pensez que Terreblanche veut l'assassiner?

L'œil unique de Kevin Wood s'était fixé sur Malko, ironique.

– S'il le pouvait, ce serait déjà fait! Mais les gars de l'AWB (1) sont des zozos, tout juste bons à faire sauter des pylônes électriques. Non, si j'ai réclamé ici la présence d'un chef de mission comme vous, c'est parce que j'ai un *vrai* problème sur les bras.

Malko était très attentif :

– Les Sud-Afs ont des Services très efficaces. Quant aux gens de l'ANC, ils sont quand même ici chez eux.

– Ils ne connaissent pas l'univers des Blancs, avait corrigé Kevin Wood. Quant aux Services, ils *étaient* bons. Cette période est passée. Entre ceux qui ont été épurés, pour être trop « racistes » et ceux qui sont partis d'eux-mêmes, il ne reste plus que les nuls. Vous ne pouvez pas savoir le bordel qui règne dans ce pays... La police est truffée de gens qui haïssent l'ANC, l'armée essaie de rester en dehors du coup, tandis que l'Inkatha et l'ANC s'étripent joyeusement. Mais ce

(1) Mouvement de résistance afrikaner. Afrikaner Werstands Bewegung.

n'est pas le plus grave. Avez-vous entendu parler de la « Troisième Force »?

Malko avait avoué son ignorance et, après avoir allumé une nouvelle Lucky, Kevin Wood avait expliqué :

– La « Troisième Force » est une organisation clandestine où l'on retrouve des membres de la SAP (1), de la SADF (2) des hommes politiques et de simples citoyens. Tous unis par un seul objectif : bloquer le processus de transition en provoquant le chaos.

– On les connaît?

– Non. Ils ne se sont jamais manifestés officiellement. Ils n'ont jamais revendiqué les attentats, ni les tueries manipulées. Bien sûr, certains hauts gradés de la police et de l'armée sont montrés du doigt, mais il n'y a pas de preuves.

– Il n'y a pas de chefs?

– Ce n'est pas une organisation structurée, plutôt des noyaux durs reliés les uns aux autres par des liens assez lâches et la haine du « Swaart Gewahr » (3). Des gens qui ont le sens du secret, des armes, de l'argent et, surtout, une volonté farouche d'empêcher l'Afrique du Sud de tomber aux mains de l'ANC. Or, ils ont assez d'amis dans tous les corps de l'Etat pour être invulnérables. Par contre, leur but – leur *hidden agenda* comme on dit ici – est clair : assassiner Nelson Mandela. Pour créer le chaos, en quelques heures.

Malko n'en avait pas cru ses oreilles.

– Si l'ANC et les forces de sécurité n'arrivent pas à venir à bout de cette « Troisième Force », que voulez-vous faire?

Kevin Wood avait commandé un ultime scotch avant de répondre.

– Jusqu'à une date très récente, j'étais impuissant, avait-il reconnu. Et puis, il y a quelques jours, j'ai reçu un coup de fil d'un type que j'ai connu en Angola. Un

(1) Police sud-africaine.
(2) Forces de défense sud-africaines.
(3) Péril noir.

marchand d'armes américain, Mark Littlefield. Il m'avait vendu un peu de matériel quand la *Company* aidait encore Sawimbi. Je l'avais retrouvé ici où il grenouillait, livrant des armes à l'Inkatha et, je pense, à l'AWB. On avait bu un verre ensemble et il m'avait expliqué qu'il exportait aussi au Soudan des armes légères fabriquées par Armcorp, le fabricant d'Etat d'ici. Cela baignait pour lui. Jusqu'à son dernier coup de fil où il a demandé à me voir.

« Nous nous sommes retrouvés sur un parking de la M1. Il était carrément emmerdé. Il m'a expliqué que les autorités sud-africaines d'une part lui avaient bloqué une lettre de crédit de cinq millions de dollars, et d'autre part, lui avaient confisqué son passeport. Officiellement parce qu'il exportait clandestinement des autruches, par la Namibie...

Malko avait failli éclater de rire. La vie clandestine menait à tout. Mais Kevin Wood avait continué, imperturbable.

– Je me serais contenté de compatir à ses malheurs s'il ne m'avait pas proposé un deal : je payais la caution lui permettant de récupérer son passeport et il me fournissait des informations explosives sur la « Troisième Force ». Pas de la théorie, des renseignements opérationnels, sur les opérations projetées.

Malko, toujours sceptique, avait objecté.

– Ce genre d'homme n'est pas prêt à n'importe quoi pour 20 000 dollars?

– Non, avait tranché l'Américain. Dans l'avenir il peut avoir besoin de moi. Et les Sud-Afs ont été incorrects. Il veut se venger aussi. J'ai eu le feu vert de Langley qui m'a débloqué les fonds. Mark Littlefield m'a fixé rendez-vous demain matin au *Carlton*. Vous allez vous y rendre à ma place.

Malko était abasourdi.

– C'est pour ça que vous m'avez fait venir d'Autriche?

– Oui, avait précisé aussitôt l'Américain. D'abord, j'avais besoin de quelqu'un qui ne soit pas repéré par les Services d'ici, pour aller à ce rendez-vous. Ensuite, il

faudra bien exploiter les informations de Littlefield. Avec ma gueule, je suis trop voyant... et si *vraiment* mon copain Littlefield peut nous livrer les plans secrets de la « Troisième Force », il méritera la Médaille du Congrès.

Malko était repassé à l'ambassade prendre les 20 000 dollars en billets de cent dollars et avait repris la M1. Kevin Wood n'avait pas prévu que la manifestation des Zoulous aurait cette ampleur. Ses homologues sud-africains n'en avaient pas parlé. Malko n'avait réalisé la situation qu'en quittant le freeway pour Rissik Street, devant les hordes de Zoulous occupant les artères du centre. Un policier blanc lui avait vivement conseillé de faire demi-tour, précisant qu'il était impossible de circuler en voiture dans le centre ville.

Après avoir laissé sa Jetta de location dans Rissik Street, Malko avait continué à pied.

Cette impressionnante manifestation zouloue faisait probablement partie des manips de la « Troisième Force ».

En effet, contre l'ANC qui regroupait plus de 80% des Noirs sud-africains, les Blancs opposés à l'évolution du pays avaient eu l'idée de s'appuyer sur les Zoulous, ennemis héréditaires des Xhosas, la tribu qui formait le noyau dur de l'ANC. Secrètement, certains membres de la police et de l'armée avaient procuré aux Zoulous des armes modernes et faisaient tout pour attiser leur haine de l'ANC.

***

Malko parcourut les derniers mètres le séparant du *Carlton* dans une atmosphère de guerre civile. Des corps gisaient sur le trottoir, au milieu d'un amoncellement de lances, de *pangas* (1), de boucliers, de chaussures. Une douzaine de policiers de l'ISU (2), armés de fusils d'assaut et groupés autour de leur Mamba blo-

(1) Sorte de machette.
(2) *Internal Stability Unit*, police anti-émeutes.

quaient Main Street. Les Zoulous se dirigeaient maintenant vers le nord, pour donner l'assaut au QG de l'ANC. Devant le *Carlton*, un véhicule blanc des Nations unies achevait de brûler, dégageant un superbe panache de fumée noire.

Un cadavre dissimulé par une bâche verte gisait devant la porte à tambour de ce qui avait été le meilleur hôtel de Johannesburg. Une vieille femme, une lance encore plantée dans le ventre. Au-dessus d'elle, le poteau supportant la pancarte qui interdisait de stationner plus de dix minutes était plié jusqu'au sol. Le majestueux portier en haut-de-forme qui accueillait d'habitude les visiteurs s'était volatilisé. Malko pénétra dans le hall au sol de porphyre. Une foule affolée s'y pressait, Noirs et Blancs mélangés, dans un brouhaha dément. Des vigiles armés de fusils à pompe veillaient sur l'escalier menant à la galerie marchande souterraine qui communiquait avec l'extérieur. Malko se fraya un chemin jusqu'à la réception et réussit à mettre la main sur un *house-telephone*.

La chambre de Mark Littlefield ne répondait pas!

Il essaya trois fois avant d'abandonner. C'était un comble. Avoir bravé les Zoulous pour se faire poser un lapin... Comme il ignorait à quoi ressemblait le marchand d'armes, il ne risquait pas de le reconnaître dans la foule, s'il s'y trouvait. Dépité, il décida d'attendre une heure avant de repartir. Après avoir traîné devant les boutiques, il gagna le bar, de l'autre côté de l'escalator, et s'installa dans un fauteuil. Un seul barman débordé officiait. Malko regarda autour de lui. Un couple retint son attention, juste en face de lui. Un homme très brun, aux cheveux rejetés en arrière, les pommettes hautes, bien habillé, l'air un peu précieux. Il discutait à voix basse avec une blonde aux yeux gris, superbe malgré ses cheveux tirés et son allure stricte. Sa longue jupe cachait ses jambes jusqu'aux chevilles. Bizarrement, la gauche était entourée d'une chaînette d'or, signe de reconnaissance des lesbiennes...

Très vite, ils se levèrent et Malko put voir que la

blonde était aussi grande que l'homme. Elle s'éloigna, un grand sac à la main, et ils disparurent.

***

Malko s'était imposé une demi-heure d'attente avant de rappeler. Cette fois, on décrocha immédiatement. Malko dut crier, tant le bruit était intense autour de lui.

– Mr. Littlefield?

– Oui.

– Je viens de la part de Kevin. Avec ce que vous savez.

– Où êtes-vous?

– Dans le hall.

– OK, attendez devant les ascenseurs. Je descends. C'est vous qui avez essayé de me joindre, il y a dix minutes?

– Non.

Malko traversa le hall pour gagner les ascenseurs, tout au fond, à droite. Les marchands indiens des boutiques semblaient apeurés. C'est toujours eux qu'on pillait en premier.

Une cabine arriva au rez-de-chaussée. Un seul homme en sortit et se dirigea droit vers Malko.

– Vous êtes l'ami de Kevin?

– Oui, répondit Malko. Vous êtes Mark Littlefield?

– Oui.

C'était l'homme qu'il avait vu au bar, avec la grande blonde. De près, Malko vit qu'il avait des cheveux réimplantés et le nez refait. Il portait une lourde serviette à la main.

– Vous avez une voiture? demanda-t-il.

– Hélas non, fit Malko, j'ai dû venir à pied, tout le centre est bloqué. Mais j'ai ce que vous avez demandé à Kevin Wood.

Mark Littlefield le fixa d'un air absent et embarrassé.

– Sur vous?

Malko n'avait rien à la main. Les 20 000 dollars tenaient dans une grosse enveloppe glissée entre sa peau

et sa chemise. Dans un pays où on se faisait égorger pour une Swatch... Si les Zoulous l'avaient su!

– Oui, fit Malko, nous pourrions remonter dans votre chambre, pour plus de discrétion.

Mark Littlefield esquissa un sourire gêné.

– Ecoutez, j'ai une mauvaise nouvelle. J'ai pu récupérer de l'argent auprès de l'un de mes débiteurs, et je vais chercher mon passeport. Les informations que je détiens valent beaucoup plus que 20 000 dollars. J'appellerai Kevin pour en discuter. Je suis désolé.

Malko n'en crut pas ses oreilles et repensa aux minutes d'angoisse qu'il venait de vivre, coincé dans la manifestation zouloue, risquant à chaque seconde le lynchage.

– Vous plaisantez? fit-il assez sèchement.

– Non, répondit d'une voix égale Mark Littlefield. Je suis désolé, mais je dois penser à mes intérêts d'abord. Cette information vaut dix fois le prix que j'en demandais.

Fou de rage, Malko emboîta le pas au marchand d'armes qui se dirigeait vers la galerie marchande du sous-sol.

– Il vaut mieux sortir par ici, expliqua Littlefield, il y a trop de voyous qui guettent la sortie de hôtel.

Malko descendit avec lui. S'il y avait un minuscule espoir de le faire changer d'avis, il fallait s'accrocher. Au sous-sol, toutes les boutiques étaient fermées, mais la galerie communiquait avec le centre commercial voisin, avec une sortie sur Van Welligh Street.

Quelques Noirs bayaient aux corneilles.

– Nous pourrions appeler Kevin, suggéra Malko, il est à l'ambassade.

Mark Littlefield n'eut pas le temps de répondre. Un Noir athlétique portant une chemise orange venait de les dépasser. Il se retourna et Malko le vit arracher de sa ceinture un gros pistolet automatique. Le bras tendu, sans une hésitation, il ouvrit le feu sur eux.

CHAPITRE II

Malko, paralysé par la surprise, vit les flammes jaillir du canon du pistolet, et, aussitôt, le visage de Mark Littlefield se crispa de douleur. Trois détonations claquèrent, si rapprochées qu'elles semblaient n'en faire qu'une. Le marchand d'armes tituba, lâcha sa serviette et porta les deux mains à son ventre. Malko l'attrapa par le bras, accompagnant sa chute.

D'un bond, le Noir s'empara de la serviette et détala dans la galerie marchande, sans se préoccuper de Malko. Mark Littlefield, livide, poussa un faible gémissement et regarda sa main poissée de sang. Sa chemise était déjà trempée. Un des projectiles avait sans doute sectionné une grosse artère. A la fixité de son regard, Malko réalisa qu'il agonisait, foudroyé par une hémorragie interne.

Sans réfléchir, il se releva, fonçant à la poursuite de l'assassin qui se perdait dans la foule. Gêné par celle-ci, l'homme dut ralentir, et Malko se rapprocha. Le Noir tenait toujours son pistolet à bout de bras, mais personne ne semblait le remarquer. Il grimpa rapidement l'escalier menant à la rue, sans même se retourner. Arrivé au rez-de-chaussée, il remit son arme dans sa ceinture et ralentit son allure. Malko fit de même. Désarmé, il devait se contenter de le suivre. De toute façon, s'attaquer à un Noir dans cette foule, c'était le lynchage assuré. Ils émergèrent dans Van Welligh Street, déserte et barrée un peu plus haut par des

policiers. L'émeute remontait vers Plein Street, plus au nord. Une colonne de fumée noire s'élevait au bout de la rue. De courtes rafales d'AK 47 claquaient du côté d'Hillbrow. Une ambulance passa, sirène hurlante. Des blessés zoulous étaient allongés sur les trottoirs, veillés par les leurs.

Pas un Blanc en vue! Malko se dit qu'il était fou, avec 20 000 dollars sur lui... L'assassin de Mark Littlefield se dirigeait vers le sud de la ville. Dans cette zone, à part les débris et détritus de toutes sortes qui rappelaient ce qui venait de se passer, la situation était redevenue normale. Les rangées de cabines téléphoniques avaient été saccagées à coups de gourdin et leurs fils pendaient lamentablement. Le Noir à la chemise orange se retourna une fois, mais ne parut pas reconnaître Malko, dont le pouls s'accéléra quand même. L'autre pouvait l'abattre aussi facilement que le malheureux marchand d'armes. Il commençait à transpirer sous la chaleur écrasante. Les hélicoptères de la police tournaient dans le ciel, suivant les groupes de manifestants.

Encore un bloc, puis l'homme tourna à droite dans Marshall Street, marchant d'un pas plus vif en balançant la serviette volée. Au croisement de Rissik Street, Malko hésita. Sa voiture était garée là où il l'avait laissée, sans même une vitre cassée. Il prit le risque d'aller la récupérer et de remonter jusqu'à Marshall Street. Soulagement : le Noir à la chemise orange était toujours en vue! Il tourna à droite dans Sauer Street, quatre blocs plus loin, et remonta vers le nord. Devant le numéro 66, un superbe building tout en verre qui tranchait sur les vieux immeubles de brique, il s'arrêta, mais seulement pour acheter une brochette à un marchand ambulant. Il reprit ensuite sa route, débouchant sur une esplanade où se tenait un marché. Une queue de taxis collectifs attendait le client, la vie était normale, alors que des coups de feu claquaient dans le lointain et que des colonnes de fumée noire s'élevaient du centre... L'assassin de Mark Littlefield grimpa dans un des minibus encore à moitié vide et s'installa confortablement pour terminer sa brochette. Malko se gara un peu plus haut, après avoir noté le numéro du véhicule. Sauer Street était en sens unique, il ne risquait rien. Tous ces taxis assuraient la liaison avec les *townships* ceinturant Johannesburg.

⁂

Malko patienta vingt minutes. Le Noir à la chemise orange était-il un simple voyou dévalisant un Blanc, ou un tueur à gages? La façon dont Mark Littlefield avait été liquidé favorisait plutôt la seconde hypothèse. Il était primordial de savoir où se rendait l'assassin.

Le minibus démarra enfin dans Sauer Street, passa au-dessus des voies de chemin de fer pour rejoindre la M1, qu'il prit en direction du sud. Par cette sorte de boulevard périphérique, ils contournèrent Johannesburg, puis le minibus s'engagea sur la N3, l'autoroute filant vers la sud. Quelques kilomètres plus loin, il bifurqua vers l'ouest, dans Heidelberg Road, puis tourna à gauche, pour reprendre la direction du sud, par Vereeniging Road.

Le paysage était plutôt déprimant, semé d'énormes terrils signalant les mines d'or, de quelques banlieues blanches, de terrains vagues puis de *townships*. La route longea celui de Tokoza, un amoncellement de cahutes aux toits de tôle ondulée. Cinq cents mètres plus loin, le minibus quitta Vereeniging Road et parcourut quelques mètres dans une voie défoncée, bordée de maisons détruites, pour s'arrêter en face d'une station-service brûlée. Malko aperçut un panneau : Kunarala Street. Les passagers descendirent et s'égaillèrent à l'intérieur du *township*. Le Noir à la chemise orange partit d'un pas vif, balançant la serviette de Mark Littlefield à bout de bras. Pas question de le suivre dans ce *township* où les Blancs ne pouvaient s'aventurer que sous la protection de la police. Malko fit demi-tour et chercha sur la carte la route de Pretoria. Il avait été aussi loin que possible.

*
**

Le quartier de Waterkloof Ridge, au sud-est de Pretoria, était un véritable dédale de routes bucoliques bordées de villas cossues, montant et descendant au milieu des collines. Ici, pas un Noir. Ils étaient regroupés dans un *township*, vers l'ouest. Mais personne non plus pour vous renseigner et pas une cabine téléphonique. Pour quoi faire? Les Blancs avaient tous le téléphone, chez eux et dans leurs voitures, et les Noirs ne le possédaient pas dans les *townships*...

Malko était sur le point de retourner à l'ambassade quand il tomba, presque par hasard, sur Cless Avenue, où demeurait Kevin Wood. Ce dernier lui avait laissé à l'ambassade un message, lui demandant de se rendre chez lui directement. Malko s'arrêta devant le 570. Un portail blanc, une villa en contrebas. Il sortit de la voiture pour appuyer sur l'interphone et aussitôt, le portail coulissa. Après la fureur de Johannesburg, cette banlieue paisible était irréelle... Il gara sa voiture en face de la maison de deux étages, dont le jardin dominait une piscine.

La porte d'entrée était fermée. Intrigué de ne voir personne, il s'avança, découvrant toute la piscine. Une femme était allongée au bord, à plat ventre sur une serviette, uniquement vêtue d'un slip de bain en fausse panthère. Elle se retourna, lui adressa un signe amical et se leva.

Malko sentit l'adrénaline se ruer dans ses artères. C'était une superbe rousse aux courts cheveux bouclés, à la poitrine pleine qu'elle exposait sans aucune gêne, et aux interminables jambes fuselées. Elle enfila des mules, s'enroula dans sa serviette et gagna la maison par l'étage inférieur. Lorsqu'elle ouvrit enfin à Malko, elle était presque plus indécente que lors de sa première apparition. Un haut de mousseline transparent très échancré déshabillait ses seins plutôt qu'il ne les cachait. Quant à son minuscule slip en fausse panthère, il donnait une vue imprenable sur un mont de Vénus

bien renflé. L'expression de ses yeux verts en amande aurait fait brûler le Coran à l'ayatollah le plus fanatique.

Elle tendit à Malko une longue main manucurée.

– Je suppose que vous êtes Malko Linge? Je suis Kim, la femme de Kevin.

Son regard le parcourut avec l'avidité d'une maman lionne nantie de six petits à nourrir et découvrant un grand koudou bien gras... Malko sentit sa peau s'électriser, mais parvint à demander d'une voix normale :

– Kevin n'est pas là?

Kim Wood lui adressa un sourire d'une blancheur éblouissante.

– Il m'a appelée. Il est retenu à Johannesburg et ne sera pas là avant deux heures. Il m'a chargée de vous tenir compagnie. Il m'a dit que vous étiez l'orgueil de la *Company*. Vous devez avoir des tas de choses passionnantes à raconter... Venez.

Malko faillit répondre qu'il attendrait Kevin Wood dans sa voiture. L'attitude volontairement provocante de sa femme le mettait mal à l'aise, tout en le troublant. Après les moments difficiles qu'il venait de passer, il avait l'impression de débarquer dans un sulfureux paradis. Il essaya de se persuader que ce n'était qu'un jeu. Ce ne devait pas être grisant de passer ses journées dans cette banlieue trop sage. A cause de l'insécurité, les Blanches ne bougeaient plus guère de chez elles.

Kim ne lui donna pas le choix. Elle pivota, révélant une chute de reins à mourir, presque entièrement découverte par le minuscule slip de bain. Sa démarche ondulante en disait plus que tous les mots. Madame Wood avait le feu au cul et ne le cachait pas... Ils se retrouvèrent dans un living sombre, aux stores tirés à cause du soleil. Elle lui servit une vodka et se prépara avec un soin maniaque un Cointreau *on ice* dans un grand verre, l'agrémentant d'un zeste de lime, le humant ensuite avec volupté. Puis, elle s'étira comme un félin, les pointes de ses seins braquées sur Malko.

– Quelle joie de voir quelqu'un! soupira-t-elle. Ici, les

gens ne sortent pas. A part le jardinier noir, je ne vois personne. Pretoria est sinistre.

Elle se pencha en avant pour poser son verre; à le toucher, lui offrant ses seins laiteux. Son regard ne le quittait pas. Elle se leva ensuite sous prétexte de relever légèrement le store, se plaça de profil, afin qu'il puisse l'admirer. Héroïque, Malko gardait les yeux obstinément fixés sur ses mocassins. Il commençait à comprendre pourquoi Kevin Wood avait l'air si triste. Kim et lui bavardèrent de choses sans importance, tandis que l'atmosphère s'alourdissait... Au bout d'un moment, Kim proposa :

– Une autre vodka?

– Non merci, déclina Malko, je bois peu.

Elle émit un soupir gros comme une maison.

– Je voudrais être mariée avec vous! lança-t-elle sur le ton de la plaisanterie. Kevin boit comme un trou. Et ensuite, il s'écroule, naturellement...

– Le stress, suggéra diplomatiquement Malko.

Kim fit comme si elle n'avait pas entendu.

Il émanait d'elle une sensualité animale, brute, qui finissait par émouvoir Malko. Le regard vert, profond, intense, ne le quittait pas. Les seins se soulevaient avec régularité, tentants comme des fruits mûrs. De temps à autre, Kim croisait lentement les jambes et il apercevait quelques poils follets, d'un roux flamboyant, qui se glissaient hors du slip... Soudain, elle sursauta, comme si un moustique l'avait piquée.

– Vous vous y connaissez en télévision? demanda-t-elle à brûle-pourpoint.

– Ce n'est pas mon premier métier, répliqua prudemment Malko. Pourquoi?

– Ma télé est en panne et je n'y connais rien... Vous pouvez regarder?

Elle était déjà debout. Malko la suivit dans l'escalier, puis dans une chambre climatisée avec un grand lit bas. Elle ouvrit la fenêtre, se pencha à l'extérieur et appela.

– Ridley! je suis là, tu peux travailler.

Elle se retourna, un sourire innocent aux lèvres.

– C'est le jardinier! Quand je suis à la piscine, il vient

sans arrêt tourner autour de moi, alors je lui ai interdit le jardin.

Si elle se conduisait en sa présence comme avec Malko, c'était étonnant qu'il ne l'ait pas encore violée... Elle se retourna, montra la télé, une Samsung, posée dans un angle, face au lit.

– Je n'ai plus de son! Il y a une cassette.

– Allumez-la.

Elle obéit et Malko se pencha sur l'appareil, tandis que l'image apparaissait. Il mit quelques secondes à la discerner : un homme, nu comme un ver, montait un escalier, précédé d'une impressionnante érection... Il entra dans une chambre où dormait un couple. La femme l'aperçut, se retourna et, sans coup férir, emboucha une partie du membre fièrement dressé. Derrière Malko, la voix de Kim, un peu forcée, remarqua :

– Vous voyez! On n'entend rien!

Malko se redressa et se retourna. Recevant le choc des yeux verts pleins d'innocence, il eut la force de dire :

– Il n'y a rien à entendre.

Kim Wood avait déjà glissé jusqu'à lui. Ses seins s'écrasèrent contre sa veste d'alpaga, une jambe se glissa entre les siennes et il sentit des doigts qui commençaient à explorer son bas-ventre. D'une voix désolée, la jeune femme constata :

– Vous n'avez pas très envie de moi...

Avec application, elle se mit en devoir de remédier à cette funeste hypothèse. Malko voulut l'écarter, mais elle lui jeta d'une voix pleine de reproches.

– Kevin ne revient pas avant deux heures. Je n'en peux plus! Cela fait un mois que je n'ai pas fait l'amour. Si ce n'est pas vous, ce sera Ridley, le jardinier. L'autre jour, je l'ai surpris en train de se masturber derrière la haie de la piscine.

Malko la regarda. Elle semblait en transe, les pupilles dilatées, le regard fixe, la bouche gonflée. Ses seins se soulevaient rapidement et, comme excitée par ses propres paroles, elle caressait Malko avec une impétuosité grandissante. Sa bouche s'écrasa sur la sienne, mettant

fin au dialogue. Ils titubaient au milieu de la pièce, tandis que les images de la télé étaient de plus en plus crues. Du coin de l'œil, Malko aperçut un sexe immense disparaître au fond d'une croupe ronde comme celle de Kim. Fiévreusement, la jeune femme s'attaqua à ses vêtements, envoyant sa veste sur la moquette, arrachant sa ceinture, pour le libérer. Aussitôt, elle se laissa tomber à genoux sur la moquette et l'engloutit dans sa bouche. A tâtons, comme une noyée, elle plaqua ses mains sur la poitrine de Malko, faisant rouler ses mamelons entre ses doigts avec une habileté diabolique.

On n'entendait plus dans la pièce que leurs halètements. Enfin, Kim se releva. Ses seins tendaient encore plus le tissu arachnéen de son haut. Elle se débarrassa du slip en panthère, découvrant un triangle roux, net comme un postiche, et entraîna Malko vers le lit. Bien calée, jambes ouvertes, elle le guida.

– Oh! *God!*

Il venait de la pénétrer d'un coup avec la sensation d'entrer dans un pot de miel. Kim s'arc-bouta sous lui en poussant un soupir ravi et referma les bras dans son dos, les yeux clos. Malko s'enfonça plus profondément. Ses scrupules évanouis, il se mit à la besogner lentement, enserré par une gaine élastique. Le bassin de Kim se mit à trembler avant d'être secoué par un orgasme violent et répété, ponctué d'interjections haletantes.

– *Fuck me! Fuck me!*

Kim replia ses jambes comme pour le visser encore plus à son ventre. Les pointes de ses seins semblaient prêtes à trouer le tissu. Quand elle sentit que Malko entamait son dernier galop, elle planta ses ongles dans ses reins et l'accompagna d'un déluge de termes crus. Leur étreinte n'avait pas duré un quart d'heure...

Kim jeta un coup d'œil à sa montre et sursauta.

– Vite, il ne va pas tarder.

Malko eut l'impression de recevoir un jet d'eau glacée en pleine figure.

– Je croyais qu'il revenait dans deux heures.

– Je vous ai menti, avoua Kim avec simplicité. Sinon, vous n'auriez jamais voulu. La prochaine fois, je viendrai vous voir à votre hôtel et nous aurons tout le temps.

Tout en parlant, elle se rhabillait. Elle éteignit la Samsung. De grands cernes noirs soulignaient ses yeux. Elle s'approcha de Malko et posa chastement ses lèvres sur les siennes.

– Vous devez me prendre pour une horrible salope... J'ai simplement des besoins sexuels. Kevin est un type formidable, mais avec le scotch...

– Pourquoi boit-il?

Kim Wood eut une moue attristée.

– Il buvait déjà quand je l'ai connu, mais il avait tant de charme! Il me récitait des poèmes, m'envoyait sans cesse des fleurs. Il m'avait juré qu'il cesserait de boire... Mais je crois que chaque fois qu'il se regarde devant une glace, il ne se supporte pas. Il n'y a que l'alcool qui le calme. Pourtant, je l'aime. S'il me baisait, je ne le tromperais pas.

Quelque chose dans son regard disait qu'elle ne mentait pas. Pourtant, Malko ne pouvait dissiper la gêne qui l'avait envahi depuis qu'elle l'avait littéralement violé.

– Pourquoi moi? demanda-t-il.

– Parce que vous l'estimez, et que ce qu'il est devenu ne vous fait pas ricaner. Venez, je ne veux pas qu'il vous trouve ici.

Ils étaient depuis cinq minutes à peine dans le living-room quand la Ford de Kevin Wood apparut devant le portail. Lorsque l'Américain pénétra dans la pièce, Malko eut du mal à soutenir le regard de son œil unique. Déjà qu'il n'était pas très facile de fixer ses traits martyrisés...

– Mark Littlefield est mort, dit-il simplement, en tendant au chef de station de la CIA l'enveloppe contenant les 20 000 dollars.

***

Kevin Wood tirait sur sa Lucky Strike en regardant un DC3 de l'armée sud-africaine en vol d'entraînement

qui passait au-dessus de la maison toutes les cinq minutes.

– Littlefield s'est suicidé, soupira-t-il. Sans le savoir. Il a dû essayer de les faire chanter.

D'un geste machinal, il tamponnait son œil droit. Kim s'était éclipsée dès son arrivée. Le premier geste de l'Américain avait été d'aller chercher dans le bar un flacon en cristal plein de cognac Gaston de Lagrange XO et de s'en remplir un verre.

– Le NIS pourrait peut-être retrouver ce Noir, suggéra Malko. Et par lui, remonter jusqu'au commanditaire. Si vraiment Nelson Mandela est visé, le gouvernement sud-africain a intérêt à réagir.

– S'il le peut, corrigea Kevin Wood. J'ai de plus en plus l'impression que De Klerk ne contrôle plus ni la police, ni l'armée, et encore moins les Services. Si on passe par la hiérarchie, il y a toutes les chances que l'enquête s'enlise. Le *township* où vous avez perdu l'assassin de Littlefield, Tokoza, fait partie d'un ensemble de trois *townships* appelé Katorus. Près de trois millions de Noirs y vivent. Je vais voir par mes relations personnelles s'il y a quelque chose à tenter.

– Et la blonde qui se trouvait avec Littlefield?

Kevin Wood passa la main sur sa joue parcheminée.

– D'après votre description, elle ressemble vaguement à une Britannique qui travaille pour les « Cousins », au sein de l'Inkatha.

– C'est facile à vérifier.

– Non. Elle vit à Ulundi, la capitale du Kwazoulou. Sept heures de route, ou l'avion jusqu'à Durban et la route. Elle ne vient jamais ici et, de plus, je ne vois pas les « Cousins » cherchant un *permanent removal* (1) de Nelson Mandela. Des Blanches de 1,80 m, le pays en fourmille.

Exit la blonde.

Kim Wood réapparut et s'assit en face d'eux, sirotant silencieusement son Cointreau-lime. Elle avait troqué sa

(1) Littéralement : enlèvement définitif.

tenue incendiaire pour une longue robe d'hôtesse très pudique.

– Puisque les services de sécurité officiels font du sabotage ou, au mieux, se tournent les pouces, que suggérez-vous?

Kevin Wood tira une longue bouffée de sa Lucky Strike en regardant le ciel qui s'assombrissait.

– Profiter de votre présence pour mener une enquête sur les possibles commanditaires de ce meurtre. Cela m'est impossible, je suis cloué à Pretoria sept jours sur sept.

– Que voulez-vous dire?

– On va d'abord explorer la piste AWB, E.T. (1) et ses copains. J'ai un bon contact. Henry Kane, un businessman. Il finance Radio-Pretoria, la radio de l'AWB, et il m'aime bien. Si quelque chose se trame, il le sait. Je vais lui téléphoner. Il n'habite pas loin d'ici.

– Vous pensez que l'AWB va nous confier ses petits secrets? demanda Malko, sceptique.

– Ils sont tellement fanfarons... Il faut plaider le faux pour savoir le vrai. Savoir s'ils ont été en contact avec Littlefield. Cela, ils le diront.

Malko se leva.

– J'attends de vos nouvelles.

Il avait hâte de quitter cette maison trop accueillante. Si Kevin Wood avait deux sous de lucidité, il devait se douter de quelque chose... L'Américain lui fit noter l'adresse de Henry Kane et le raccompagna après que Kim lui eut protocolairement serré la main. Dehors il faisait frais et le ciel s'était dégagé.

Malko se retrouva sur la M1 filant à travers les champs de maïs du Transvaal. Sa brève étreinte avec la femme du chef de station de la CIA ressemblait à une parenthèse irréelle. Il essaya de la chasser de son esprit.

(1) Eugène Terreblanche.

⁂

– Entrez mon cher! dit chaleureusement Henry Kane. Que deviennent Kevin et sa ravissante épouse?

Malko avait eu un peu de mal à trouver la maison de Henry Kane, dans une petite voie tranquille de Sandton. Son hôte, un charmant vieux monsieur à cheveux blancs, vivait seul dans une somptueuse villa protégée par de hauts murs. Il installa Malko dans un fauteuil design en cuir noir signé Claude Dalle, et un magnifique siamois vint s'installer sur ses genoux. Malko expliqua le motif de sa visite : savoir si l'AWB n'était pas responsable du meurtre de Mark Littlefield.

– Pourquoi l'aurait-on fait supprimer? demanda Henry Kane.

– Une histoire d'argent peut-être. Littlefield aurait livré des armes à l'AWB.

– Eugène Terreblanche n'est pas un assassin, même s'il secoue parfois un « keffir » (1). C'est un homme dur, qui tient à cette terre, comme moi. Il se fera tuer sur place pour la défendre. Comme moi!

Henry Kane se leva et alla jusqu'à un meuble d'où il sortit un revolver d'ordonnance Webley, modèle 1894. Il le brandit sous le nez de Malko.

– Les six premiers « baddies » (2) qui viendraient piller ma maison iront directement au ciel, lança-t-il martialement. Je suis trop vieux pour émigrer et ici, c'est mon pays. Je vais vous aider, vous envoyer auprès de quelqu'un de sûr qui vous dira la vérité. Mais attention! Autour de Terreblanche il y a des excités paranos. Ils se méfient de tout ce qui n'est pas afrikaner. Donc soyez prudent. Je laisserai le message à votre hôtel. Demain matin.

(1) Noir.
(2) Malfaisants.

⁂

Le téléphone sonna dans la chambre du *Sandton Sun* à une heure, et la voix rogue d'Henry Kane annonça :

– J'ai pris rendez-vous pour vous. A quatre heures, à Ventersdorp, au cœur du Transvaal, le fief d'Eugène Terreblanche. Au restaurant *La Lanterne*, avenue Van Riebelck. C'est en face de l'église. Vous rencontrerez un de mes amis, le général Prinsloo. C'est un gradé dans l'AWB, chargé de la logistique. Il vous dira tout ce qu'il peut vous dire...

– La vérité? demanda Malko, toujours sceptique.

– Oui, répliqua le vieil homme sans hésiter. Ils savent que c'est pour Kevin Wood. Et ils veulent pouvoir, le cas échéant, demander un visa aux Etats-Unis...

Après avoir raccroché. Malko regarda la carte. Ventersdorp se trouvait à environ 200 kilomètres à l'ouest de Johannesburg, sur la R 47. En plein Transvaal, le fief des extrémistes afrikaners qui réclamaient le « Volkstaat », un Etat indépendant pour les Blancs, et vomissaient les Noirs. Un peu à la droite d'Attila, Eugène Terreblanche s'était jusqu'ici distingué par la création d'une milice néo-nazie et par sa haine des journalistes.

Malko fit le plein de sa Jetta et se lança dans le labyrinthe des routes allant vers l'ouest, à travers l'interminable banlieue de Johannesburg. Les cent premiers kilomètres étaient semés d'innombrables feux rouges, jalonnés d'énormes terrils, rejets des mines d'or au cœur desquelles Johannesburg, ville totalement artificielle, avait été édifiée. Puis le paysage se modifia, les terrils firent place à des vallonnements couverts de champs de maïs. Il y avait peu d'agglomérations, la route filait, rectiligne et déserte, entre les silos émergeant du paysage plat.

De quoi s'endormir... Un énorme camion qui arrivait en face arracha Malko à sa somnolence. Il appuya sur la gauche, mordit sur le bas-côté, entendit une explosion sèche et la Jetta se mit à tanguer. Il avait crevé...

Arrêté sous le soleil brûlant, il jugea les dégâts. La jante avant gauche était faussée. En dix minutes, il la remplaça par la roue de secours, un mini-pneu un peu ridicule, juste de quoi rouler jusqu'au prochain garage... Vingt kilomètres plus loin, la catastrophe se produisit. Le pneu de secours s'affala avec un bruit mou. Impossible de faire un mètre de plus... A peine l'avait-il constaté qu'un « bakkie » (1) s'arrêta, conduit par un Afrikaner qui examina la voiture, le front plissé.

– Je vais vous emmener à Klerkskraad avec la roue, proposa-t-il. Fermez bien tout à cause des « keffirs ».

Hélas, Klerkskraad n'était pas sur la bonne route... Au garage, un grand Noir se mit à taper comme un sourd sur la jante en alu. Il n'y avait plus qu'à prendre son mal en patience...

***

Cinq heures et demie! Encore trente minutes de jour... Malko se remit au volant, furieux. Lorsqu'il arriva à Ventersdorp, il faisait nuit. On aurait dit une ville de l'Ouest américain, un siècle plus tôt. Une longue rue principale, rectiligne, était bordée de quelques commerces et de pavillons nichés dans la verdure; des églises s'élevaient à tous les coins de rue, mais le monument le plus remarquable était un silo quintuple dominant tous les autres bâtiments... Malko trouva facilement *La Lanterne,* modeste établissement, à la fois bar et restaurant. Personne, sauf le patron, affalé derrière son comptoir. Il leva un œil torve vers Malko, esquissa un sourire.

– Je cherche le général Prinsloo, annonça Malko.

Le cafetier ne redressa même pas la tête pour grommeler.

– Connais pas.

Encourageant. Ici, en plein Transvaal, la vie s'arrêtait au coucher du soleil... Le cafetier toussa et lança d'un ton sans réplique.

(1) Camionnette à plateau.

– Vous pouvez pas rester, je ferme.

Malko sentit la fatigue tomber d'un coup sur ses épaules. Que faire? Il ignorait où trouver le général Prinsloo. A part retourner à Johannesburg, il ne voyait pas de solution.

– Il y a un hôtel? demanda-t-il.

– Non.

Il eut nettement l'impression que même s'il y en avait eu un, la réponse eût été la même. Comme pour bien mettre les points sur les i, le cafetier précisa.

– Vous ne devriez pas traîner ici, la nuit tombée. Il y a toujours un « keffir » prêt à vous faire un mauvais coup.

Les rares Noirs aperçus par Malko paraissaient pourtant aussi abrutis qu'inoffensifs... Avec ostentation, le cafetier commença à tirer son rideau de fer.

Malko n'était pas le bienvenu à Ventersdorp.

CHAPITRE III

Furieux, Malko se planta devant le cafetier, bloquant le rideau de fer.

– Le général Prinsloo appartient à l'AWB, insista-t-il. Vous le connaissez certainement.

Le mot « AWB » fit un miracle. Le cafetier retrouva son sens du contact humain. Un homme qui connaissait un membre de l'AWB ne pouvait pas être complètement mauvais.

– Allez donc voir à leur QG, suggéra-t-il, un peu plus loin sur Van Riebelck, vers la sortie est.

Malko se retrouva dans l'obscurité. A Ventersdorp, il n'y avait pas d'éclairage public... Quelques Noirs dormaient à même les trottoirs, enroulés dans des couvertures. C'est à la lueur de ses phares qu'il trouva le QG de l'AWB.

Sans le rempart de sacs de sable, il aurait ressemblé à une villa ordinaire. Un aigle qui aurait pu être allemand, en fil de fer, ornait la façade. Un grand drapeau flottait au vent, ressemblant au drapeau nazi. Rouge avec un cercle blanc entourant une sorte de croix gammée concassée...

Malko pénétra à l'intérieur. Plusieurs jeunes gens en chemise kaki, portant des baudriers, armés d'Uzi et de *riot-guns*, étaient affalés sur des bancs. Un poste radio grésillait dans un coin. Une blonde à lunettes, les cheveux tressés en nattes, tapait à la machine. En

voyant Malko, elle se leva et s'approcha, le visage fermé.

– Qu'est-ce que vous voulez?

– J'avais rendez-vous avec le général Prinsloo, à *La Lanterne*, expliqua Malko, mais je suis arrivé en retard.

La blonde ne se dérida pas.

– Il n'est pas ici.

– Vous ne savez pas où il se trouve?

– Non. Vous aviez rendez-vous à *La Lanterne*?

– Oui.

– Alors, il va sûrement venir... Vous ne pouvez pas rester ici, c'est une zone militaire interdite aux étrangers. Allez l'attendre là-bas.

Inutile d'insister. Au moment où Malko ressortait, il fut bousculé par trois hommes qui pénétraient dans le local, fusil à la main. Barbus, le visage taillé à coups de serpe, boudinés dans le même uniforme et bardés de cartouchières, ils poussaient devant eux un Noir terrifié, le visage en sang.

– Ce salaud-là a laissé son chien monter la chienne de Ted Robinson! lança le plus rubicond, un grand barbu à l'œil courroucé. M'est avis qu'il mérite une leçon...

Ils sentaient la sueur, semblaient méchants et dangereux. Comme le Noir protestait d'une voix aiguë, un des hommes lui expédia un violent coup de crosse dans l'estomac, le pliant en deux. Malko était en train de franchir le seuil, sous les regards hostiles. Le plus vieux des barbus questionna la fille en afrikan, vraisemblablement à son sujet.

Il regagna sa voiture. Ventersdorp semblait être entré en hibernation. Pas âme qui vive.

Malko regagna *La Lanterne*. Fermée. Il se gara devant. Le « général » Prinsloo allait sûrement se manifester. Ou alors, Henry Kane était un zozo.

*
**

Un 4 × 4 arriva à toute vitesse, ralentit et tourna dans la rue longeant l'église. Quelques instants plus tard, Malko distingua trois hommes qui marchaient dans l'obscurité, l'un derrière l'autre. Ils passèrent devant sa voiture, semblant l'ignorer, puis, alors qu'il les croyait partis, un coup fut frappé à la glace, de son côté. Il tourna la tête et la première chose qu'il vit fut le canon d'un *riot-gun* qui lui parut énorme...

Derrière, il y avait la silhouette massive du grand barbu roux. Les deux autres encadraient la voiture. Malko baissa la glace. Aussitôt, le barbu tendit une grosse main calleuse.

– Papiers, *Meneer!* lança-t-il avec son lourd accent afrikan.

Malko ne broncha pas.

– Qui êtes-vous? demanda-t-il en anglais. Vous êtes de la police?

Le barbu agita le canon de son *riot-gun* à quelques centimètres de Malko. Menaçant.

– On *fait* la police, *Meneer*! Qu'est-ce que vous faites ici?

Comme Malko ne répondait pas, un des deux autres ouvrit la portière et, à trois, ils l'arrachèrent de son siège, le forçant à se courber contre le capot. Un canon de *riot-gun* dans les reins, il dut subir la fouille. Ils feuilletèrent son passeport, échangeant des remarques agressives en afrikan.

Le grand barbu roux lança en anglais.

– Toi, tu as une tête de *keffir-bootie* (1).

L'autre continuait à examiner le passeport de Malko. Il leva la tête, étonné.

– Un Autrichien! Qu'est-ce qu'il fout là?

– J'ai rendez-vous avec un de vos amis, le général Prinsloo, expliqua Malko.

– Prinsloo? fit en écho le rouquin, perplexe.

(1) Ami des Nègres.

Nouveau conciliabule en afrikan.

– On va t'emmener voir le général Prinsloo, conclut le chef du trio.

Malko esquissait le geste de remonter dans sa voiture quand une main crocha son épaule.

– Tu viens avec nous, j'ai un beau « bakkie » tout neuf!

Ils le forcèrent à monter dans la cabine d'une camionnette hérissée d'antennes, coincé entre eux deux. L'odeur de bière était épouvantable. Le troisième prit le volant de *sa* voiture. Ça s'appelait un kidnapping.

Deux cents mètres plus loin, ils ralentirent. Avec son phare orientable, le voisin de Malko éclaira une bâtisse aux trois quarts calcinée. Le grand roux donna un coup de coude à Malko.

– C'était la permanence du National Party de ce *volgoed* (1) de De Klerk. Un vrai Afrikaner y a foutu le feu... Ici, on ne veut pas du *Swaartstaat* (2).

Malko avait l'impression de se trouver dans un Etat du Sud des Etats-Unis, juste après la guerre. Ses trois kidnappeurs puaient la haine autant que la sueur et la bière.

Ils roulèrent une vingtaine de minutes dans des chemins déserts, puis les phares éclairèrent la cour d'une ferme où se trouvaient déjà plusieurs véhicules, gros 4 × 4 ou « bakkies ». Les trois hommes encadrèrent Malko jusqu'à une grande salle où se trouvaient une quinzaine d'hommes, tous en tenue kaki vaguement militaire, et porteurs d'un armement hétéroclite. Les bouteilles vides de *Tafel* (3) jonchaient la table et, à voir les yeux injectés de sang des Afrikaners présents, la bière ne s'était pas évaporée...

Avec un geste solennel comique, le grand barbu roux imposa le silence et se lança dans une courte harangue en afrikan. Tous les regards convergeaient vers Malko, pas vraiment aimables. Le rouquin pivota et l'inter-

(1) Salaud.
(2) Etat noir.
(3) Bière de Namibie.

pella. L'accent afrikan et la bière rendaient son anglais presque incompréhensible.

– Tu as vu le *keffir* qui n'a pas su tenir son chien? Eh bien, on est en train de creuser un trou pour lui. Et on y foutra son chien avec!

Que répondre? Le cercle s'était resserré autour de Malko. Son interlocuteur pointa sur lui un index.

– Toi, tu es un salaud de *keffir-bootie!* Tu es venu rencontrer tes copains ici pour nous prendre nos terres, pour préparer le *Swaartstaat*.

Malko ne put même pas protester. L'autre se mit soudain à vociférer.

– *Dis is nei jule land nie!* (1)

Reprenant l'anglais, il prit Malko au collet et se mit à le secouer.

– On a eu trois des nôtres assassinés par les *keffirs* à Mmabatho. Tu vas payer pour eux. Comme le *keffir* et son chien.

Sa menace donna le signal. Tous les hommes présents se ruèrent sur Malko, se bousculant pour le frapper à coups de poing, de pied, de crosse de fusil. Projeté à terre, il essaya de se protéger tant bien que mal. Moulu, à demi assommé, il sentit qu'on le traînait sur le sol. On le releva, et d'un violent coup de crosse en pleine poitrine, il fut expédié dans un appentis sentant le fumier, noir comme une mine de charbon. La voix du grand barbu roux lui parvint dans un brouillard.

– On va te finir tout à l'heure, *volgoed*!

***

La porte du réduit s'ouvrit et le faisceau d'une lampe électrique éblouit Malko. Assis sur le sol, appuyé au mur, il avait l'impression que son visage avait doublé de volume. Il devait avoir une côte fêlée car chaque inspiration lui envoyait un coup de poignard dans la poitrine!

– *Komme!*

(1) Cette terre n'est pas à vous!

La voix de rogomme du grand barbu roux, qui tenait toujours son fusil à la main, l'arracha à ses sombres pensées. Il se retrouva dans la grande salle de la ferme. Seuls s'y trouvaient les trois Afrikaners qui l'avaient arrêté et un quatrième homme, un moustachu en tenue camouflée, une casquette sur le crâne, des yeux très bleus; il n'avait pas plus de trente-cinq ans. Les papiers de Malko étaient étalés sur la table devant lui. Il se leva et lui tendit la main.

– Je suis le général Prinsloo. Désolé pour cette erreur. Nos hommes sont très méfiants en ce moment. Le NIS essaie de nous « pénétrer », ils sont du côté des *keffirs*. J'ai appelé Joburg et je sais que vous n'êtes pas un ennemi.

On devait être maréchal à quarante ans, dans l'AWB...

Malko récupéra ses papiers et s'assit devant une Tafel. En face de lui, l'énorme barbu rouquin se dandinait comme un ours mal léché, regrettant visiblement de ne pas l'avoir réduit en bouillie...

– Pouvons-nous parler seuls? demanda Malko au général Prinsloo.

D'un geste sec, celui-ci congédia les trois brutes qui sortirent en maugréant. Malko alla aussitôt droit au but.

– Avez-vous acheté des armes à un certain Mark Littlefield?

Le regard bleu ne cilla pas.

– Qui est Mark Littlefield?

Malko scruta longuement son visage. Sa sincérité ne faisait aucun doute. Le général Prinsloo enchaîna aussitôt :

– C'est moi, dans l'AWB, qui suis chargé de l'approvisionnement en armes et en munitions. Je peux vous dire que je n'ai jamais été en contact avec l'homme dont vous parlez. D'ailleurs, nos armes viennent d'ici, de notre pays. Et il ne nous en faut pas beaucoup.

Ils avaient beau se donner des airs guerriers, les membres de l'AWB n'étaient que des paysans mal dégrossis. Malko comprit qu'il était dans une impasse.

– Mark Littlefield a été assassiné, dit-il.

Le général Prinsloo ne manifesta aucun intérêt, lâchant seulement :

– S'il vendait des armes à l'Inkatha ou aux citoyens blancs de ce pays, cherchez du côté de l'ANC. Le MK a des *hit-squads* très bien entraînés. l'Umkhonto we Sizwe (1) a été officiellement dissoute, mais ses combattants sont toujours là.

Malko n'écoutait que d'une oreille. Il n'avait plus qu'une idée : quitter cet univers parano et retrouver le monde extérieur. Au moment où il esquissait le geste de se lever, le général Prinsloo l'arrêta d'un geste.

– Attendez, vous devez avoir faim.

Il lança un ordre en afrikan et une femme, la tête couverte d'un foulard, sa robe tombant jusqu'aux pieds, apparut, portant des assiettes et une marmite fumante.

– Vous allez goûter notre *boerekos*, dit Prinsloo, plus détendu.

La femme versa à la louche une partie du contenu de la marmite et lui apporta une bière. Malko se mit à manger. C'était une sorte de ragoût de viande trop cuite relevée au pili-pili. Entre deux bouchées, il demanda d'un ton détaché à son vis-à-vis.

– Qui, pensez-vous, serait tenté d'assassiner Nelson Mandela ?

Le général Prinsloo le fixa avec un ébahissement non feint.

– Mais *tous* les Blancs de ce pays et pas mal de Noirs. Les Zoulous, les Tswanas, tous ceux qui ne veulent pas d'un *Swaartstaat* communiste ! Si je pouvais, je le ferais sans hésiter...

Malko n'insista pas. Ce n'est pas ici qu'il trouverait la piste de l'assassin de Mark Littlefield.

Il termina son ragoût et se leva. Deux jeunes gens, les cheveux courts, en tenue kaki avec baudrier, étaient apparus, portant chacun un fusil à lunette. Ils restaient debout derrière le général Prinsloo. Sa garde personnelle... Ce dernier sortit de sa poche une carte de visite et y griffonna quelques mots.

(1) Branche militaire de l'ANC. « Le fer de lance de la Nation ».

– Pour repartir, dit-il, vous aurez besoin de ce laissez-passer. Nos hommes effectuent des patrouilles fréquentes la nuit. Bonne chance.

Ils se serrèrent la main. Malko retrouva sa voiture avec soulagement. Les trois Afrikaners qui l'avaient arrêté montèrent dans leur « bakkie » et se collèrent à lui. Il ignorait le degré de discipline dans l'AWB et n'était guère rassuré... Heureusement, ils disparurent quelques kilomètres plus loin. Il ne vit aucun barrage et se retrouva à Sandton deux heures et demie plus tard.

Prêt à ouvrir le tiroir suivant. L'assassin de Mark Littlefield travaillait très probablement pour la « Troisième Force ». En l'identifiant, il y avait une chance de déboucher sur ces « croisés de l'apartheid » prêts à tout pour arrêter l'Histoire.

***

Des plantes grimpantes transformaient l'intérieur de l'ambassade américaine en patio à la californienne. Kevin Wood avait écouté le récit de Malko en tirant sur son habituelle Lucky, le visage plus impénétrable que jamais. Malgré l'heure matinale, son unique œil bleu semblait déjà imbibé d'alcool.

– Prinsloo vous a dit la vérité, conclut-il. Ces paysans de l'AWB ne sont pas assez équipés pour faire plus que saboter des pylônes électriques. Et ils n'ont pas de complices chez les Noirs. Mais ils auraient pu connaître Littlefield et vous mettre sur une piste. Il faut continuer, pour retrouver l'assassin.

Vaste programme, au milieu des trois millions de Noirs vivant autour de Johannesburg...

– Comment ? interrogea Malko.

– Grâce à votre filature, nous savons que ce type habite Tokoza.

– C'est grand, remarqua Malko, et à côté de l'accueil qu'on me réserverait, celui de l'AWB serait un parterre de roses.

Kevin Wood tordit ce qui lui restait de bouche en une imitation de sourire. Malko se fit la réflexion qu'en dépit de son visage horriblement mutilé, il avait encore du charme. Le fantôme de Kim passa dans la pièce et il le chassa.

– Je n'ai pas l'intention de vous envoyer au massacre, assura l'Américain. Mais pendant votre absence, j'ai réfléchi. Parmi mes sources, je connais une ancienne du Boss qui travaille maintenant au sein d'une unité secrète de la Police Intelligence, Patricia Piketh. Ils essaient de ficher tous les militants noirs potentiellement dangereux et pour cela ils ont un réseau d'informateurs dans tous les *townships*.

Malko eut la pudeur de ne pas demander le sort réservé aux « militants potentiellement dangereux ». Leur espérance de vie devait être extrêmement courte...

– Où puis-je trouver cette Patricia Piketh?

– Elle a un bureau ici, à Pretoria, dans Arcadia. Je l'ai appelée. Elle vous attend vers six heures, pour vous brancher sur un « opérationnel ». Je vais vous donner l'adresse.

Malko tâta d'un doigt prudent son visage endolori. Une pommette enflée, la lèvre inférieure et une arcade sourcilière fendues, les muscles de la mâchoire affreusement douloureux... Son corps, comme sa figure, n'était qu'un bleu. Pourvu que la « source » de Kevin Wood ne l'expédie pas en enfer...

CHAPITRE IV

Après cinq heures de l'après-midi, on aurait entendu une mouche voler dans les rues de Pretoria. Depuis une demi-heure, tous les Blancs travaillant dans le centre étaient rentrés chez eux. Malko gara sa Jetta devant le 10 Arcadia Street, une longue avenue bordée d'arbres et de grands buildings de bureaux. Un huissier noir au rez-de-chaussée semblait le seul être vivant alentour... Malko inscrivit son nom et prit l'ascenseur pour le quatrième.

Un vrai désert! Après avoir erré quelques minutes, il finit par tomber sur un bureau dont la porte était ouverte. L'occupante leva la tête avec un sourire interrogatif. Une blonde aux yeux très bleus et aux cheveux courts, dont la robe rouge décolletée en carré permettait d'admirer la généreuse poitrine.

– Patricia Piketh? demanda Malko.

– C'est moi, dit la blonde. Je vous attendais. Vous êtes Malko Linge?

– Oui.

Elle se leva. Sa robe moulait des hanches larges, s'arrêtant très haut sur des cuisses charnues gainées de noir. Une vraie petite Barbie, au corps tout en courbes.

– Installez-vous, fit-elle et n'ayez pas peur des indiscrétions. Tout le monde est parti. Dites-moi tout ce que vous savez sur ce Noir à la chemise orange.

Elle s'assit en face de lui, jambes croisées, dans une attitude plutôt provocante, et alluma une Lucky Strike.

Ses yeux allaient sans arrêt de la porte à Malko, comme si elle attendait quelqu'un. Lorsqu'il eut terminé, elle lui adressa un sourire fondant.

– Vous avez bien fait de venir. D'ailleurs, je m'étais déjà occupée de vous. Nous avons dans notre réseau un garçon très efficace, le lieutenant Ryan Thomson. Il fait partie de la Police Intelligence et a monté un réseau d'informateurs dans le *township* de Tokoza.

– Je n'ai guère d'éléments à lui fournir, objecta Malko, si ce n'est un signalement qui doit s'appliquer à quelques dizaines de milliers de Noirs.

Patricia Piketh ne se troubla pas.

– Les Noirs parlent beaucoup entre eux. Ils se vantent. J'ai demandé à Ryan de passer. Il devrait être déjà là. En attendant, est-ce que je peux vous offrir une bière?

– Volontiers.

Elle alla jusqu'à un mini-bar, permettant à Malko d'admirer une croupe callipyge digne d'une Noire. Pour une fervente partisane de l'apartheid, c'était un comble... Ils burent au goulot. Le silence était oppressant. De temps à autre, une voiture passait à toute vitesse dans Arcadia Street. Le téléphone fit sursauter Malko. Patricia Piketh répondit, tint une briève conversation en afrikan et raccrocha. Elle revint s'asseoir en face de Malko.

– C'était Ryan, dit-elle, il ne peut pas venir, mais il vous attend demain matin au camp de la ISU, à Germiston. Dans Potgieter Road.

Son regard se posa sur les ecchymoses de Malko.

– Je ne voudrais pas être indiscrète, fit-elle, mais comment cela vous est-il arrivé?

– J'étais à Ventersdorp hier, expliqua Malko. Les gens de l'AWB n'ont pas été très amicaux.

Elle poussa un petit cri.

– Oh, ce sont des péquenauds, des brutes. Ils sont solides entre les deux oreilles, comme les *keffirs*... Mais ça doit vous faire terriblement mal!

⁂

On se serait cru à Sarajevo ou à Beyrouth! Des rangées entières de maisons brûlées, détruites, éventrées. Les habitants s'accrochaient encore à leurs ruines. Un peu plus loin, un soldat en tenue de combat, casqué, engoncé dans un gilet pare-balles, gardait une école. Les toits de la plupart des maisons étaient tricolores, peints aux couleurs de l'ANC, commes les boîtes aux lettres. Le lieutenant Ryan Thomson était un garçon athlétique aux courts cheveux roux, et aux traits énergiques. Pas plus de trente ans. Il désigna à Malko une zone abandonnée, sans âme qui vive. Même les toits de tôle avaient disparu, la végétation envahissait peu à peu les maisons démolies.

– C'est la *buffer zone*, entre l'Inkatha et l'ANC, expliqua l'officier de la Police Intelligence. Nous y patrouillons tout le temps, mais la nuit, ils s'infiltrent chez l'ennemi et tuent au hasard. Ici, c'est déjà la guerre civile...

Depuis qu'ils avaient pénétré dans Tokoza, l'énorme *township*, le spectacle était désolant. Ils avaient d'abord emprunté le chemin par lequel le Noir à la chemise orange s'était enfui, passant devant la station-service brûlée. C'est là qu'avaient lieu les affrontements les plus violents entre Noirs. Pas un Blanc n'osait s'y risquer. Le *kasspir* où Malko avait pris place, véhicule blindé en forme de baignoire monté sur d'énormes roues, ressemblait à un insecte de science-fiction, avec ses longues antennes souples. Alignés sur les deux banquettes, une dizaine de policiers en gilet pare-balles, casqués, étaient prêts à tirer.

– Nous allons nous arrêter, expliqua le lieutenant Thomson, je vais voir un de mes meilleurs informateurs. Est-ce que je peux lui promettre un peu d'argent?

– Bien sûr!

Son visage poupon s'éclaira.

– OK! 500 rands. C'est énorme ici. Une Kalach' en vaut 50.

Il sauta à terre, à l'intersection de deux rues, et disparut dans une maison qui semblait abandonnée. Cinq minutes plus tard, il reparut, un paquet de Lucky Strike à la main. Avec un sourire, il en alluma une et souffla voluptueusement la fumée. Sa seule détente.

– Il va se renseigner, annonça-t-il. Je lui ai donné le numéro du taxi et le signalement du client. C'est probablement un Zoulou, pour avoir circulé le jour du « rallye ».

Ils continaient à cahoter lentement dans les rues de cet enfer, souvent apostrophés par des Noirs souriants. L'un d'eux lança au lieutenant une longue phrase en afrikan.

– Il dit qu'il attend le 28 avril pour se choisir une belle maison chez les Blancs, traduisit Ryan Thomson. Ils sont des milliers comme ça. Pour eux, les élections, c'est le commencement de la richesse! Ils vont être déçus...

– Vous croyez qu'on va retrouver ce Noir?

– Si quelqu'un le peut, c'est Titus, mon informateur, affirma l'Afrikaner. Il a un sacré réseau. Mais il faut faire attention. Au moindre soupçon, il est mort. Avant, c'étaient les pneus enflammés autour du cou, maintenant, c'est le poignard ou le pistolet. Et toute la famille y passe.

– Comment retrouver un homme dans cet immense coupe-gorge?

L'officier de la Police Intelligence ne se troubla pas.

– Si c'est un Zoulou, c'est relativement facile. Ils sont regroupés dans des « hostels », d'immenses demeures collectives où ils se connaissent tous. Et les Noirs adorent parler, se vanter. Celui-là a tué un Blanc, c'est rare. Il a dû le faire savoir pour se faire respecter et prendre de l'importance... Tenez, voilà le plus grand « hostel » du coin... Le Kwessim Hostel.

Il montrait à Malko un immense clapier en brique rouge de deux étages, construit en arc de cercle, sinistre. Plusieurs Noirs veillaient devant, l'air menaçant.

– Personne ne peut y entrer, expliqua le policier. Pas même nous. C'est un monde clos. La police n'y va que très bien armée, en ayant prévenu.

Une ligne de chemin de fer menait à l'hostel. Les caténaires pendaient lamentablement. Les voies avaient sauté.

– Ce train qui va à Germiston a été attaqué si souvent, expliqua l'officier, qu'il ne circule plus. Les militants de l'ANC faisaient des cartons sur les Zoulous qui l'empruntaient et ceux-ci ripostaient à l'aveuglette en traversant les quartiers ANC.

Tribu guerrière, les Zoulous avaient toujours régné sur les autres peuples africains de l'hémisphère austral et avaient été les seuls à combattre les colonisateurs britanniques avec un certain succès. L'idée de se voir soumis à des Xhosas qu'ils avaient toujours battus les rendait malades.

Un ange aux ailes anthracite passa et s'enfuit, horrifié. Le racisme ne sévissait pas seulement entre les Blancs et les Noirs.

Quand ils ressortirent de Tokoza, Malko n'était pas convaincu. Comment retrouver un Noir dont il ignorait le nom dans cet immense ghetto?

***

Depuis deux jours, Malko se contentait d'explorer la M1 – l'autoroute entre Joburg et Pretoria et de visiter la superbe galerie commerciale attenante au *Sandton Sun*, regorgeant des produits les plus sophistiqués. Un magasin de décoration proposait les dernières créations de l'architecte d'intérieur Claude Dalle, tables et chaises en fer forgé enrichi de bronzes ou de feuilles d'or.

La veille, il avait dîné chez Kevin Wood. Pénible soirée. L'Américain, en dépit de ses efforts, s'endormait à table. Une bouteille de scotch aux trois quarts vide expliquait sa somnolence. Kim, faisant comme si de rien n'était, avait été adorable avec lui.

Le téléphone sonna et il reconnut l'accent de Ryan Thomson. L'officier lui annonça d'emblée :

– Pouvez-vous me retrouver dans une heure au même endroit que l'autre jour? Je crois que j'ai du nouveau.

– A tout de suite!

Malko était déjà dans l'ascenseur. La route jusqu'à Tokoza lui parut infiniment longue. Le lieutenant Thomson l'attendait à côté de son *kasspir* où ses seize hommes se trouvaient déjà.

– Titus m'a fait prévenir hier, annonça-t-il. Il a identifié l'homme que vous recherchez.

Le miracle!

Malko prit place dans le *kasspir* qui s'éloigna aussitôt en balançant ses grandes antennes le long de Potgieter Road. Dix minutes plus tard, ils franchissaient l'entrée du *township* de Tokoza, toujours aussi sinistre en dépit du soleil éblouissant. Une vieille Noire, une couverture sur les épaules, mendiait, assise à même la chaussée. Le *kasspir* dut faire un écart pour ne pas l'écraser...

Debout dans l'engin, la tête dépassant du blindage, Malko contemplait le triste paysage des maisons détruites, des voitures brûlées, des magasins bardés de grilles. Et pourtant, une animation incroyable régnait. Une longue queue s'allongeait devant le Tokoza Youth Center. Puis, brutalement, il n'y eut plus personne. Le *kasspir* s'arrêta au milieu du carrefour que Malko connaissait déjà. Un tas d'ordures, gros comme un autobus, brûlait, dégageant une fumée âcre. Les gens qui d'habitude jardinaient sous le soleil de plomb avaient disparu. Pas un passant. Un silence pesant, même pas rompu par le chant d'un oiseau. Le lieutenant Thomson regarda autour de lui, les sourcils froncés.

– Bizarre, dit-il. Généralement, c'est très animé par ici.

– Il y a peut-être eu une opération de l'Inkatha? suggéra Malko.

L'officier de la Police Intelligence secoua négativement la tête.

– Non, il y aurait des morts et des blessés. Venez avec moi, cela peut être utile.

Il descendit à terre, vérifia que son pistolet coulissait bien dans son holster et déploya la moitié de ses hommes dans les ruines alentour afin d'éviter toute mauvaise surprise.

Malko le suivit jusqu'au gros bâtiment aux vitres brisées qui abritait l'épicerie de Titus, l'informateur.

Une aigre odeur surie frappa les narines de Malko. L'endroit était sombre, mal éclairé par la lumière du jour. Il discerna des empilements de caisses, une vieille voiture sur cales, un tas de meubles brisés. Le comptoir se trouvait au fond et pour y parvenir, il fallait contourner un monceau de cageots.

Ryan Thomson s'arrêta soudain, la main sur la crosse de son pistolet. Un faible bruit leur parvenait, comme un chaton en train de gémir, de l'autre côté des cageots. Le lieutenant s'arrêta et appela à mi-voix :

– Titus?

Pas de réponse. Les couinements continuaient, agaçant les nerfs. Ryan Thomson sortit son pistolet et repoussa le cran de sûreté. D'un signe de tête, il invita Malko à le suivre. Ils contournèrent les cageots, découvrant enfin le comptoir. Un peu de lumière tombait d'une verrière en partie bouchée par des cartons, éclairant une forme affalée comme un ivrogne au milieu du comptoir.

L'odeur fade du sang remplaça celle des légumes pourris. Malko sentit son pouls s'accélérer. Tout cela n'était pas bon signe.

– Titus! répéta à mi-voix Ryan Thomson.

L'homme affaissé sur le comptoir ne réagit toujours pas. Malko et le lieutenant franchirent les quelques mètres qui les séparaient de lui, et ils découvrirent l'horreur.

Le Noir était allongé face à eux, les mains étendues devant lui, le bas de son corps dissimulé par le comptoir. Un poignard était planté dans chacune de ses mains, enfoncé profondément dans le bois, ce qui expliquait son immobilité. Mais ce n'était pas le plus horrible : du sang dégoulinait de part et d'autre de sa tête, formant deux flaques noirâtres parallèles.

Malko mit quelques secondes à réaliser qu'on lui avait tranché les deux oreilles au ras du crâne! Elles étaient posées sur le comptoir à côté de lui, comme deux abominables coquillages!

Les traits de l'officier sud-africain s'étaient figés. Il avança comme un chat, pistolet braqué et, de la main gauche, souleva légèrement la tête du supplicié. Les paupières de celui-ci battirent et leurs regards se croisèrent. Il prononça quelques mots incompréhensibles pour Malko.

– Il faut l'enlever d'ici, proposa celui-ci.

Le lieutenant Thomson, d'un geste de la main, lui imposa silence. La tête collée à la bouche de son informateur, il écoutait ce que ce dernier lui murmurait.

A part cet imperceptible chuchotement, le silence était minéral... Enfin, l'officier releva la tête. De la main gauche, il arracha avec précaution un des poignards. Titus ne réagit même pas. Silencieusement, Ryan Thomson tendit son arme à Malko et entreprit de libérer l'autre main de son informateur. Une épaisse mare de sang s'étalait sur le comptoir et déjà des mouches bourdonnaient autour. Certaines s'étaient posées sur les oreilles mutilées, et aspirant gloutonnement le sang encore frais.

Après avoir libéré les deux mains, l'officier de la Police Intelligence fit le tour du comptoir et saisit son informateur à bras-le-corps, le soulevant pour le reposer précautionneusement à terre.

Dans cette position, il ne pouvait apercevoir ce qu'il y avait sous le torse du supplicié. Malko, lui, aperçut immédiatement l'objet rond, de la taille d'une grosse pomme et de couleur sombre, qui avait été dissimulé sous le corps de Titus.

Il y eut un claquement sec et la boule tournoya sur elle-même, émettant un léger chuintement.

Une grenade! La cuillère, coincée par le poids du corps de Titus, venait de se libérer. L'engin allait éclater dans moins de six secondes. Malko sentit son sang refluer de son visage. La grenade allait lui exploser en pleine figure.

CHAPITRE V

Instinctivement, Malko plongea au sol, et s'aplatit le long du comptoir. Une fraction de seconde plus tard, la grenade défensive explosa avec un bruit assourdissant, projetant des éclats mortels dans toutes les directions, balayant les tas de cageots comme des fétus de paille. Puis le silence retomba et Malko entendit la voix de Ryan Thomson demander :

– *My God! You're OK?*

Accroupi de l'autre côté du bar, à côté du malheureux Titus il avait, lui aussi, échappé à la déflagration.

– Ça va, répondit Malko, en s'époussetant.

– Ne boug...

La phrase du lieutenant fut interrompue par une rafale. Autour d'eux, des balles sifflèrent, des éclats de bois jaillirent du comptoir, une vitrine de cigarettes explosa. Du fond de l'entrepôt, quelqu'un dissimulé derrière des caisses leur tirait dessus avec une arme automatique. La rafale cessa brusquement. Malko pointa le Beretta du lieutenant dans la direction d'où venaient les coups de feu, aperçut un crâne noir et tira.

Pas de riposte. Seulement un étrange bruit métallique...

Trois soldats, R4 au poing – la version sud-africaine du Galil – déboulèrent dans le bâtiment. Leurs armes braquées, ils stoppèrent, ne sachant trop sur quoi tirer. Le lieutenant Thomson se redressa et cria :

– *Laat ous waqi!* (1)

Comme le tireur ne répondait pas, il lança à ses hommes un ordre sec. Les trois R4 se mirent à cracher dans un fracas assourdissant, pulvérisant les caisses, projetant des éclats partout. L'âcre odeur de la cordite se répandit dans le local. Le silence retomba et les cinq hommes s'avancèrent prudemment vers l'endroit où les premiers coups de feu étaient partis.

Ils découvrirent un très jeune Noir, le T-shirt imbibé de sang. Touché en plusieurs endroits, il serrait encore une vieille Kalachnikov dont le chargeur avait été retiré. Une cartouche était coincée dans la chambre, ce qui avait enrayé l'arme.

Le lieutenant Thomson prit celle-ci, l'examina et la montra à Malko.

– Une saloperie de copie chinoise dont le canon n'a plus de rayures. Les anciens du Frelimo vendent ça à la frontière du Mozambique, pour 50 rands. Ça ne vaut pas plus...

Ce fut toute l'oraison funèbre du tueur. Un des soldats, en le fouillant, découvrit une carte de l'ANC au nom de Joel Hoga.

– Vous croyez que cet guet-apens est en rapport avec l'information que vous aviez demandée à Titus? demanda Malko.

Deux soldats étaient en train de transporter à l'extérieur le corps mutilé de l'informateur, qui gémissait faiblement.

– Honnêtement, je n'en sais rien, avoua l'officier de la Police Intelligence. Il a pu être repéré par le MK (2) qui est bien implanté ici.

Malko posa la question qui lui brûlait les lèvres.

– Il a vraiment identifié l'assassin de Mark Littlefield?

– Positivement. Votre type est un Zoulou du nom de Induna Khuza. Il habite au Kwessim Hostel où il n'y a

(1) Lâche ton arme.

(2) Organisation armée de l'ANC, avec une branche contre-espionnage.

que des Zoulous. Il est au chômage. D'après ses copains, il a pas mal d'argent car il se déplace beaucoup en taxi collectif, ce qui, ici, est un grand luxe.

– Il appartient à l'Inkatha?

– Je ne sais pas. Il s'est vanté d'avoir eu un « contrat » pour tuer un Blanc. Il a touché 5 000 rands, plus un pistolet.

Les soldats étaient en train d'installer avec précaution Titus sur le plancher du *kasspir*. Il avait intérêt à ne jamais remettre les pieds dans le coin. Comme par miracle, la vie avait repris. Les gens circulaient, bêchaient leur jardin. Malko et le lieutenant Thomson regagnèrent à leur tour le véhicule blindé.

– J'emmène Titus à *notre* infirmerie, dit l'officier. Il a de la chance, ses blessures sont sans gravité, mais il a perdu beaucoup de sang, si je le dépose à l'hôpital Natalsprint, il sera mort ce soir... Ils viendront l'y achever.

– On va au Kwessim Hostel? demanda Malko.

Ryan Thomson lui adressa un regard ironique.

– Vous voulez déclencher une émeute? Pas question. Il faudrait la moitié d'un bataillon. Et de toute façon, il serait impossible d'arrêter ce type. On n'arrive déjà pas à saisir des armes...

– Il sort bien de l'hostel?

– Oui, mais en taxi, et comment les surveiller tous?

– Alors, ce qu'on a découvert ne sert à rien, remarqua Malko, déçu.

Le lieutenant de la Police Intelligence eut un sourire malin.

– Je ne vous ai pas tout dit. Titus a appris que ce Khuza est un chaud lapin. Il se vante de ses conquêtes innombrables. Il va presque tous les jours acheter des philtres d'amour près de la gare de Germiston, pour être à la hauteur... Ici, c'est très couru, mais cela vaut assez cher. Avec ses 5 000 rands, il peut bander un bon moment... J'ai le nom du magasin. Vous pourrez le reconnaître?

– Je pense, dit Malko.

– Alors, vous n'avez plus qu'à planquer. Le magasin

s'appelle Kwasiza Bantou. C'est juste en face de l'arrêt des taxis collectifs de la gare de Germiston.

Ils sortirent du ghetto, retrouvant Potgieter Road. Le *kasspir* accéléra. Allongé à même le sol du blindé, le blessé gémissait. On lui avait fait un pansement sommaire à la tête et aux mains. Ryan Thomson lui jeta un regard apitoyé.

– Il commençait à être grillé, je venais ici trop souvent. Il va falloir que je le garde dans notre camp jusqu'à sa guérison. Ensuite, je le renverrai dans le Natal avec un petit pécule. A Joburg, il ne ferait pas de vieux os...

Ils étaient revenus à leur point de départ. Ryan Thomson serra la main de Malko.

– Bonne chance. Donnez-moi le résultat des courses.

***

Une fraîcheur délicieuse régnait dans le bureau de Kevin Wood. Enfin une clim bien réglée... Le chef de station de la CIA à Pretoria gardait une Lucky entre ses lèvres sans l'allumer, comme pour en goûter la saveur de miel. Il était en train de parcourir une liste apportée par sa secrétaire.

– Induna Khuza ne figure pas sur le listing des *hit-squads* de l'Inkatha établi par le NIS, annonça-t-il. Il y a pas mal de Zoulous dans l'ANC et dans ce pays, pour 5 000 rands, n'importe quel chômeur tuerait un Blanc. Surtout quand on fournit l'arme...

– Ce qui veut dire quoi?

– Qu'il a pu être engagé par n'importe qui. Il est le seul à pouvoir le dire.

– Quelle est la suite des opérations?

L'œil bleu se fixa sur lui, soudain très froid.

– Il n'y a pas trente-six solutions. Si je m'adresse officiellement à la police, en disant que je connais le meurtrier de Mark Littlefield, au pire ils s'en foutront, au mieux ils établiront une souricière. Même dans ce cas, comme la discrétion n'est pas leur fort, il y a de fortes chances que ce Khuza les repère et aille acheter

ses aphrodisiaques ailleurs. S'ils l'alpaguent, pour eux, un Noir qui a tué un Blanc ne mérite pas un procès... Donc, il faut intervenir nous-mêmes...

– Qui ça « nous »?

– Vous, bien sûr. Avec l'aide de Patricia Piketh. Elle et ses copains contrôlent encore une poignée d'*askaris*.

– C'est quoi, un *askari*?

– Une espèce en voie de disparition, même pas protégée... Il y a quelque temps, la Police Intelligence a recruté dans les *townships* des morts de faim, membres de l'ANC, et les a retournés pour trahir leurs petits camarades. C'était avant 1990, quand l'ANC était encore un mouvement clandestin qu'il fallait éliminer. Lorsque Frederik De Klerk a commencé à embrasser Nelson Mandela sur la bouche, on a dissous le corps des *askaris*. Evidemment, ils ont eu le sort des harkis en Algérie : dépecés, brûlés vifs, éventrés, égorgés avec leur famille. La South African Police les a froidement laissé tomber, comme il se doit. Seuls quelques types pas idiots en ont mis certains de côté, dans des fermes tranquilles, les réservant pour les basses besognes particulièrement peu ragoûtantes. Evidemment, ils obéissent au doigt et à l'œil. Sinon... Pour ces types-là, un kidnapping, c'est une plaisanterie.

– Et ensuite?

– Patricia Piketh dispose encore de quelques *safe-houses*, des fermes où on pourra l'interroger... Les *askaris* feront cela très bien... Ils ont une telle réputation que cela ne prendra pas longtemps.

Un ange passa, un pneu enflammé autour du cou, et s'enfuit, laissant derrière lui une traînée noire et nauséabonde.

Malko huma avec délices la fumée de la Lucky, comme pour dissoudre cette vision d'horreur. Posant sa cigarette, Kevin Wood sortit d'un tiroir un Colt 11.43 automatique dont l'extrémité du canon était curieusement ajouré, et le tendit à Malko.

– Voilà votre « baby-sitter ». Dernier modèle avec frein de bouche. A vingt mètres, on ne rate pas une mouche! Et encore moins un Zoulou.

L'Américain se versa son premier whisky de la main gauche, ce matin-là. Son visage couturé comme un masque de cuir n'exprimait rien, mais son œil bleu brillait d'une lueur amusée.

***

La boutique à l'enseigne de *Kwasiza Bantou* avait encore sa grille métallique. En vitrine un assortiment de poudres, de racines, de fœtus, de petits animaux, d'herbes séchées, était censé guérir toutes les maladies, y compris le sida. Médecine traditionnelle africaine... Malko regarda sa montre. Neuf heures cinquante.

Patricia Piketh, en pull noir et jean, était moins sexy qu'à leur première rencontre, mais son regard était toujours aussi provocant. Deux *askaris* étaient planqués à l'intérieur du fourgon Volkswagen. Trapus, costauds, avec des mains comme des battoirs, ils regardaient le plancher sans parler. Le fourgon était garé un peu en avant de la boutique, à côté de la station de taxis collectifs qui ne partaient que lorsqu'ils étaient pleins à craquer. Les alentours de la gare de Germiston, faubourg de Johannesburg, étaient particulièrement animés : c'est là qu'arrivaient la plupart des trains en provenance des *townships* de la périphérie. Certains continuaient jusqu'à Faraday, la station en ville. Les trottoirs débordaient de marchands ambulants qui concurrençaient le centre commercial. La foule était noire à 90 %.

Un Indien grassouillet apparut et entreprit d'ôter la grille protégeant le magasin. Patricia Piketh se tourna vers Malko avec un sourire entendu :

– Si vous voulez acheter une sex-potion...

Derrière eux, les deux *askaris* restaient muets. Le regard vide, les cheveux ras, chacun portait un pistolet glissé dans la ceinture du pantalon, sous la chemise. Patricia Piketh se tourna vers eux et leur adressa quelques mots dans leur dialecte :

– C'est du xhosa? demanda Malko.

– Non, du zoulou, mais des millions de Noirs, ici, parlent le zoulou.

– Qu'est-ce que vous leur avez dit?

– Dès que vous leur montrerez Induna Khuza, ils sortiront pour l'encadrer. Même s'il est armé, il n'aura pas le temps de réagir. Ils ont l'habitude. Ils l'entraînent à l'intérieur et on démarre.

– Personne ne risque d'intervenir?

La jeune Sud-Africaine eut un sourire cruel.

– Non, ici c'est trop dangereux de se mêler des affaires des autres.

Un flot de Noirs émergea de la gare : un train venait d'arriver. Patricia Piketh fit glisser la portière.

– Sortons, cela nous donnera plus de temps.

Ils remontèrent le long des éventaires étalés sur le trottoir. L'accès à la gare de Germiston était défendu par d'épais barreaux, et le portillon tournait dans un seul sens... Derrière, veillait un Noir armé d'un *shotgun*. Ici, les resquilleurs finissaient au cimetière. Ils étaient les seuls Blancs dans les parages. Paticia Piketh désigna à Malko un second bâtiment plus coquet, à une cinquantaine de mètres.

– Là-bas, du temps de l'apartheid, c'était la gare des Blancs, interdite aux Noirs. C'est fini, mais beaucoup n'ont pas encore compris et n'osent toujours pas y aller...

Malko regardait la foule qui se pressait au portillon. Soudain, il repéra parmi elle un Noir vêtu d'une chemise orange! L'homme poussa le portillon quelques secondes plus tard.

– C'est lui? demanda Patricia.

Malko fixa le visage aux cheveux courts, aux traits épais. Une impression : en dépit de sa prodigieuse mémoire, il n'en était pas certain! Tous les Noirs lui paraissaient semblables. Il n'y avait que la chemise, mais c'était un mince indice. La stature cependant correspondait... L'homme – trente ans environ – s'éloignait. Ils le suivirent. Le pouls de Malko s'accéléra. Au lieu de se diriger vers les véhicules en partance,

l'homme longea les boutiques et s'engouffra dans celle de l'Indien!

Patricia Piketh, aussitôt, hâta le pas et regagna le fourgon. Malko arriva devant la vitrine. Le meurtrier de Mark Littlefield était en train de se faire peser une portion de poudre grise extraite d'un gros bocal.

– C'est du « bangalala », souffla Patricia dans son dos. Il faut le mélanger avec du lait...

Malko se retourna, intrigué.

– Vous avez déjà essayé?

Elle pouffa.

– Moi non, mais un de mes copains, oui. Il a eu une érection pendant plusieurs heures. C'est une sorte de cantharide, pas recommandée aux cardiaques.

Induna Khuza ne devait pas l'être. Le marchand était en train de lui envelopper une sérieuse dose de « bangalala ».

Dans le reflet de la vitrine, Malko vit les deux *askaris* émerger du fourgon et se rapprocher de la boutique. Induna Khuza sortit une grosse liasse de billets. A leur couleur, Malko reconnut des coupures de 50 rands. Le prix du sang.

Le Noir, son paquet à la main, quitta la boutique. Malko avait déjà battu en retraite : l'assassin risquait de le reconnaître. Mais cela ne suffit pas. Induna Khuza regarda rapidement autour de lui et repéra les deux *askaris* qui avançaient en tenaille. Il n'hésita pas une seconde. Sa main plongea sous sa chemise et reparut armée du pistolet qui avait servi à tuer le marchand d'armes.

Bras tendu, il visa les deux hommes, l'un après l'autre. Le premier prit une balle en pleine poitrine, le second eut le temps de sortir son arme, mais, touché en pleine tête, il s'effondra sur le trottoir.

Le Zoulou, rapide comme une antilope, détalait déjà en direction des taxis. Malko, revenu à la charge, lui barra la route. L'homme le reconnut. Il tira, le rata. Malko sortit le Colt 11.43 avec frein de bouche remis par Kevin Wood et se lança à sa poursuite. Les passants noirs fuyaient dans tous les sens. L'Indien, discrètement, ramassa le paquet de « bangalala » tombé sur le trottoir et rentra dans sa boutique. Il n'y avait pas de petits profits...

Induna Khuza courait en direction de la gare des Blancs, dont l'accès n'était pas surveillé. Il s'y engouffra, Malko sur ses talons, montant quatre à quatre les escaliers menant aux quais...

De longues rames de wagons verts et beiges stationnaient sur plusieurs quais, mais aucun train n'était en partance. Le Zoulou redescendit par l'entrée des Noirs, passant en trombe devant le vigile au *riot-gun*. Ce dernier ne s'émut même pas en voyant Malko pistolet au poing. L'apathie incroyable des Noirs... Bousculant les étals, Induna Khuza filait vers la gare des taxis. Il remonta la file, jusqu'à un minibus. D'un seul élan, il fit coulisser une des portes latérales et grimpa à l'intérieur. Le véhicule démarra aussitôt.

Malko n'osa pas tirer à l'aveuglette. Un coup de klaxon lui fit tourner la tête. Patricia Piketh arrivait au volant de leur fourgon Volkswagen. Il y sauta en voltige. Le minibus où était monté Induna Khuza filait déjà à travers Germiston et la jeune femme eut beaucoup de mal à recoller. Il brûla un feu rouge, ce qui était rarissime en Afrique du Sud, où seules les femmes, la nuit, avaient le droit de griller les stop, à cause de l'insécurité qui régnait en permanence dans la ville. Visiblement, le conducteur tentait de les semer. Ce n'était pas un taxi mais un véhicule privé. Tandis que Patricia conduisait, Malko nota le numéro minéralogique : immatriculé dans le Transvaal.

Dix minutes plus tard, ils parvinrent à un gros nœud d'autoroutes. Le véhicule qu'ils poursuivaient s'engagea sur la N 12, en direction du sud. La circulation était fluide, il n'y avait aucun risque de le perdre. Où allait-il les emmener?

CHAPITRE VI

Le colonel Hernus Du Preez, familièrement appelé Hennie, assis sur une des deux banquettes du fourgon, contemplait Induna Khuza affalé sur le siège d'en face. Le Zoulou transpirait à grosses gouttes et n'arrivait pas à le regarder en face. Le colonel Du Preez, du minibus, avait assisté au meurtre des deux *askaris*, puis à la poursuite de Khuza par un Blanc armé, sans comprendre ce qui se passait. Il avait rendez-vous avec Induna Khuza, transfuge de l'Inkatha, qui travaillait pour lui depuis longtemps comme informateur ou comme tueur à gages. Un Blanc conduisait et un autre occupait la place voisine.

– *My amagly!* (1) Calme-toi, lança Du Preez à Induna Khuza. Tu connais l'homme qui t'a poursuivi?

Il parlait parfaitement plusieurs dialectes africains et s'exprimait en zoulou, pour faciliter les choses. Avec son visage fin en lame de couteau, son menton en galoche, ses cheveux très noirs abondants et ses mains soignées, il n'avait l'air ni d'un Afrikaner, ni d'un militaire.

Pourtant, Hennie Du Preez avait accompli toute sa carrière dans la South African Defense Force. Ses parents demeuraient toujours à Vryburg, petite ville perdue au fond du Transvaal. L'afrikan était sa première langue et il ne parlait anglais que lorsqu'il y était

(1) Bon sang!

absolument obligé. Lui n'avait pas oublié la guerre des Boers et la cuisante défaite du début du siècle. La colonisation britannique, c'était le symbole de l'enfer. Il ne se reconnaissait qu'un seul maître, Dieu, qui était forcément du côté des Afrikaners, pieux, travailleurs et honnêtes. L'Eglise hollandaise réformée était son cadre moral et il n'était pas loin de considérer le Pape comme un agitateur communiste, à placer entre Staline et Satan. Né en 1946 à Vryburg, il n'avait jamais connu que l'apartheid, qu'il considérait comme une sorte de loi divine. C'est tout naturellement qu'il avait choisi la carrière militaire, car le petit paradis blanc d'Afrique du Sud, construit à la sueur des Afrikaners, était entouré d'ennemis. Sa vivacité l'avait fait affecter à la Military Intelligence (1), mais il s'ennuyait à mourir dans les bureaux de Vermeer Street, à Pretoria. Aussi avait-il demandé à participer à des missions opérationnelles.

D'abord, une dizaine d'années plus tôt, contre l'ANC et le Parti communiste sud-africain, ensuite, pour des coups plus tordus, quand il avait fallu venir clandestinement en aide à l'Inkatha, afin d'affaiblir l'ANC. Il avait perdu le compte des attentats qu'il avait commandités, des militants anti-apartheid abattus et des innombrables trafics mis sur pied toujours pour la bonne cause, sans le moindre état d'âme. Il croyait dur comme fer que le Seigneur avait fait les *keffirs* inférieurs aux Blancs et que l'on obéissait à Sa volonté en maintenant cet état de choses.

Un an plus tôt, un coup de tonnerre avait éclaté dans son ciel bleu. Le 31e bataillon de la South African Defense Force avait été dissous. *Son* bataillon, une unité secrète, installée dans des fermes de la région de Pretoria, dont les hommes étaient tous en civil, et qui se livrait à toute la gamme des actions clandestines possibles dans un pays à la situation aussi complexe : trafics d'armes, attentats ciblés et bien sûr aide massive à l'Inkatha. Suite à cela, on avait proposé à Hennie Du

(1) Service de renseignements de l'armée.

Preez de revenir à Vermeer Street avec des étoiles de général, pour s'acquitter de tâches administratives.

C'était ce dernier choc qui l'avait fait basculer. Déjà, depuis la libération de Mandela et la volonté affichée de Frederick De Klerk d'établir une démocratie multiraciale, Hennie du Preez était crucifié. Ceux à qui on avait confié la défense de l'Afrique du Sud blanche, les politiciens du National Party, trahissaient leur mission, livrant le pays à l'ANC, aux communistes noirs contre qui Hennie avait lutté toute sa vie. Son reclassement signifiait que cette politique n'était pas une attitude de façade. Il en était révulsé. Avant de prendre sa décision, il s'était retiré un long week-end dans sa petite ferme à côté d'Erasmia, dans la grande banlieue de Pretoria. Avec sa femme, d'origine allemande, il avait beaucoup parlé, il avait aussi énormément téléphoné, à tous ceux qui pensaient comme lui, dans l'armée, la police et le monde politique. Il avait prié également, demandant à Dieu de lui indiquer le bon chemin.

Le lundi suivant, il avait remis sa démission au général commandant la Military Intelligence. Il n'y avait eu ni cérémonie ni vin d'honneur. Le général avait seulement dit : « Je vous comprends. »

Il n'avait pas exigé de lui de restituer les armes qu'il avait en compte, les faux passeports utiles à ses activités clandestines, ou l'argent des comptes bancaires, largement approvisionnés par l'Etat, que Hennie Du Preez avait ouverts sous différents noms afin de financer ses activités. Le colonel Du Preez avait vu là un signe muet d'approbation pour son comportement et ses convictions... Deux de ses meilleurs adjoints avaient, comme lui, démissionné.

En quelques semaines, il avait formé un « noyau dur » de professionnels de l'action clandestine, voué à un seul but, une obsession : arrêter à n'importe quel prix le processus qui selon lui menait à la destruction définitive de l'Afrique du Sud blanche.

Le colonel Du Preez avait quitté sa ferme qu'il adorait pour des refuges clandestins, il ne voyait plus sa femme qu'occasionnellement, ne prenait plus de

vacances. Il consacrait tout son temps à sa « mission ». Bien entendu, les dirigeants de l'ANC avaient vite reconnu sa main dans un certain nombre d'attentats et s'en étaient plaints à Frederik De Klerk. Le président avait donné des ordres pour qu'on retrouve Hennie Du Preez, espérant le convaincre de cesser sa guerre personnelle. Recherché très mollement par ses anciens camarades, dont beaucoup secrètement admiraient son action, il n'avait en fait pas grand-chose à craindre.

Quant à le rechercher officiellement, il ne pouvait en être question. Tout l'Establishment militaire se serait levé en bloc contre cette mesure, pour le défendre. Sur le plan politique, il avait d'ailleurs encore de puissants soutiens au sein du « Broederbund », la nomenklatura qui dirigeait l'Afrique du Sud depuis un demi-siècle.

Une franc-maçonnerie afrikaner occulte et toute-puissante, regroupant les décideurs de toutes les branches, contrôlant tout, de l'industrie à la police. Hennie Du Preez ignorait que le « Broederbund » et ses membres richissimes avaient fait une croix sur l'Afrique du Sud blanche, laissant cyniquement à Frederik De Klerk la liquidation de trois siècles et demi de domination blanche. Des hommes comme Du Preez leur permettaient de jouer sur les deux tableaux.

Du Preez ignorait si son combat aboutirait : l'ANC avait mis sa tête à prix, les *hit-squads* du MK le traquaient, et il avait tué plusieurs de leurs chefs. Il n'avait aucune illusion sur le sort qui l'attendait si l'ANC gagnait...

Certes, il disposait encore de moyens puissants, d'argent, d'armes et connaissait admirablement son métier. Au plus haut niveau du pays, il conservait des amis admirant son désintéressement et son courage qui se seraient fait couper en morceaux pour lui.

Rien n'avait suffisamment de force pour stopper cet homme qui se sentait investi d'une mission personnelle supérieure, à la fois militaire et morale, depuis que ses adversaires, sous la pression internationale, étaient devenus les maîtres de son pays.

Ses yeux vrillés dans ceux d'Induna Khuza, il attendait la réponse du Zoulou.

– Oui, je l'ai déjà vu, balbutia ce dernier. Il était au *Carlton*, avec celui dont j'ai pris la serviette.

– *Deur die kerk wees!* (1) Pourquoi tu ne l'as pas tué aussi?

– Vous ne m'aviez pas parlé de lui.

Inutile d'attendre des *keffirs* la moindre initiative! Hennie Du Preez regarda par la lunette arrière le fourgon qui les suivait. Il avait fallu une sacrée organisation pour remonter jusqu'à Induna Khuza. Que l'homme blond qui avait tenté d'intercepter son homme de main ait été en compagnie de Mark Littlefield signifiait que c'était *lui* la cible. Il avait beau chercher dans sa mémoire, il ne voyait personne, ni au NIS, ni à la MI, qui lui ressemble. Il faudrait passer Vermeer Street, mais pour l'instant, il avait un problème urgent à résoudre.

– Rejoins la M 61! lança-t-il à l'homme qui conduisait.

Puis, il revint au Zoulou.

– Comment t'a-t-il retrouvé? interrogea-t-il.

Induna Khuza le fixa avec une expression totalement abrutie.

– Je ne sais pas, *Boss*...

Le mot que les Noirs utilisaient quand ils parlaient à un Blanc, au Transvaal. Khuza transpirait à grosses gouttes. Vraiment, il ne comprenait pas comment les gens avaient surgi, à Germiston.

– Tu as été imprudent... laissa tomber Hennie Du Preez.

C'était une constatation plus qu'une question... Avec les Noirs, il fallait se méfier : ils bavardaient toujours. Le cerveau du colonel travaillait à toute vitesse tandis que le fourgon filait sur la M 61. Même si cet inconnu n'était pas sud-africain, il travaillait pour un service local. Seuls des Sud-Africains avaient intérêt à apprendre ce que savait Mark Littlefield. Et justement, personne ne devait l'apprendre.

(1) Connard!

Induna Khuza frottait nerveusement ses mains l'une contre l'autre. La peur dans les yeux.

– Qu'est-ce que je fais, *Boss?*

Il avait une confiance aveugle dans son chef, ignorant que, depuis des mois, celui-ci n'appartenait plus à l'armée. Hennie Du Preez lui adressa un sourire rassurant.

– Dans dix minutes, on sera à l'entrée de Kathlehong. Tu vas descendre et entrer dans le *township*. Ensuite, tu ne bougeras plus de l'hostel pendant quelque temps. Personne ne viendra te chercher là-bas...

Le Zoulou roula des yeux effrayés.

– Mais, *Boss*, les autres, derrière, ils vont m'attraper.

Il avait beau être un tueur, il gardait un langage d'enfant. Le colonel Du Preez soutint son regard.

– Je vais m'occuper d'eux. J'ai besoin de toi pour d'autres missions. Il te reste de l'argent?

– Oui, *Boss*.

– Bien. Donne-moi ton pistolet.

Induna Khuza eut un geste de recul.

– Comment je vais me défendre?

– Je t'en donnerai un autre. Celui-ci est « *hot* ». Si on te prend avec, on peut remonter à celui que tu as « tapé » au *Carlton*.

De mauvaise grâce, le Zoulou sortit l'arme de sa ceinture et la tendit par le canon au colonel Du Preez. Celui-ci la posa sur le siège à côté de lui et le silence retomba.

***

– Ils ralentissent!

Patricia Piketh écrasa le frein. Le véhicule qu'ils suivaient s'était mis à gauche, coupant la circulation.

– Où sommes-nous? demanda Malko.

– Pas loin de Kathlehong et de Tokoza. J'ai l'impression qu'on le ramène à son hostel. Il va falloir faire vite avant qu'il ne soit dans le *township*. Ensuite...

Lynchage à tous les étages.

Maintenant, le minibus roulait sur la bande d'arrêt d'urgence. Il ralentit encore et s'immobilisa. Patricia en fit autant. Les deux portes arrière s'ouvrirent ensemble. Ils aperçurent Induna Khuza, penché en avant, qui s'apprêtait à sauter sur la chaussée.

***

– Vas-y!

La voix sèche du colonel Du Preez claqua dans le dos d'Induna Khuza. Celui-ci était gris de peur. Il prit son élan, regardant vers la droite où partait un sentier menant à Kathlehong. Vingt mètres plus bas commençait le quartier de « Beyrouth » où trente mille squatters vivaient sur un kilomètre carré...

Il sauta, se recevant sur les mains.

Derrière lui, Hennie Du Preez avait saisi une Uzi posée à ses pieds. L'arme calée contre sa cuisse, il lâcha une première rafale. Plusieurs projectiles frappèrent Induna Khuza dans le dos. Posément, l'ancien colonel sud-africain ajusta une seconde rafale, un peu plus haute. Deux de ses projectiles pénétrèrent dans la nuque du Zoulou, le foudroyant instantanément. Il retomba à plat ventre sur la bande d'arrêt d'urgence, on ne peut plus mort...

Du Preez releva légèrement son arme, et de nouveau, appuya sur la détente, visant le pare-brise du véhicule immobilisé à quelques mètres.

Malko et Patricia Piketh, dès qu'ils avaient vu l'Uzi, avaient plongé sous le pare-brise. Quelques secondes après, il vola en éclats sous les impacts. Une balle fit exploser le rétroviseur. Deux s'enfoncèrent dans les sièges.

Saisissant son pistolet, Malko releva la tête. Le minibus avait démarré brutalement et se perdait dans la circulation. Patricia voulut démarrer, mais le moteur hoqueta. Quelque chose d'essentiel avait été touché.

– Bon sang, mais c'est un Blanc qui a tiré sur nous! s'exclama Malko.

La théorie du meurtre de Mark Littlefield par la « Troisième Force » s'étoffait.

– Oui, admit Patricia Piketh, décontenancée.

Ils sautèrent à terre et coururent jusqu'à l'homme étendu sur le sol. Malko le fouilla, sans rien trouver, même pas un papier d'identité. Pas d'arme non plus.

– Qui cela peut-il être? demanda Malko.

– On va vérifier, fit brièvement la jeune femme.

***

– Ce minibus a été immatriculé au nom de Lourens Vosloo de Wet, annonça Kevin Wood. Domicilié 17 Swemmer Street, à Pretoria.

– C'est inespéré, dit Malko.

L'œil bleu de l'Américain se posa sur lui, ironique.

– Non. Lourens Vosloo de Wet n'existe pas. Il n'y a personne de ce nom à Swemmer Street. Par contre, c'est un des faux noms utilisés par l'homme le plus dangereux de l'Afrique du Sud : le colonel Hernus Du Preez, commandant l'unité spéciale C1. Il s'est volatilisé depuis bientôt un an.

Malko tombait de haut.

– Qui est Hernus Du Preez? demanda-t-il.

Kevin Wood prit le temps d'allumer une Lucky avant de lui répondre; le whisky avait légèrement rosi ses traits morts.

– Certains le considèrent comme un criminel, expliqua l'Américain, d'autres comme un authentique héros.

Malko écouta l'histoire du colonel Du Preez, nouvelle variété de « soldat perdu ». Kevin conclut son exposé en disant :

– Il y a trois mois, Frederik De Klerk a demandé au général Du Plessis, commandant la police, d'appréhender Du Preez. Pour le sermonner. Du Plessis a trouvé la planque de Du Preez et lui a téléphoné avant de lui envoyer ses hommes... Personne n'avait revu Hernus Du Preez jusqu'à ce matin... Il dispose de caches d'armes, de faux papiers, de « vrais faux » passeports

en blanc et de plusieurs comptes bancaires en Afrique du Sud et à l'étranger. Sans compter d'innombrables amis dans l'armée et la police jusqu'aux grades les plus élevés.

– Vous le connaissiez?

– J'ai déjeuné plusieurs fois avec lui, lorsqu'il était encore « officiel ». Un homme « psycho-rigide », très droit, nationaliste, intransigeant, et doté d'un charisme évident. Il portait toujours un toast à sa femme, avant le repas. Un protestant, Afrikaner jusqu'au bout des ongles, persuadé de détenir la vérité, pieux jusqu'à la bigoterie.

– Personne ne sait où il se trouve?

Kewin Wood sourit.

– Oh, il ne doit pas être loin... Mais les seuls qu'il craigne sont les gens de l'ANC qui veulent sa peau. Il n'y a pas un policier sud-africain qui prendrait le risque de l'arrêter et, au Kwazoulou, il est chez lui. Il a armé l'Inkatha, ne l'oubliez pas. De plus, habitué des opérations clandestines, il est particulièrement retors.

Malko aspira la fumée de sa Lucky.

– C'est donc lui qui est derrière le meurtre de Mark Littlefield?

Le visage de l'Américain se rembrunit.

– Je le crains. Sinon, il n'aurait pas abattu ce Noir.

– Pour un croyant, abattre un Noir en lui tirant dans le dos...

Le sourire triste réapparut.

– Vous savez, expliqua l'Américain, pour les Boers, les *keffirs*, comme ils les appellent, ne sont pas des créatures de Dieu. Un jour, un ami afrikaner m'a dit très sérieusement : « Dommage que sur un mur, la tête d'un *keffir* soit moins belle que celle d'un lion, parce que la vie serait différente ici, nous aurions les plus belles réserves d'animaux du monde et la paix... »

– Je crois que ma mission va se terminer, remarqua Malko. Vous n'avez plus qu'à prévenir vos homologues.

Kevin Wood esquissa un ricanement.

– Vous plaisantez. Je n'ai pas fini mon histoire. Hennie Du Preez a pris la tête de la branche armée, ce qu'on appelle ici la « Troisième Force ». Un mouvement informel qui regroupe tous ceux qui ne veulent pas de l'ANC au pouvoir. Ils ont assez d'amis dans les structures du Renseignement pour bloquer les recherches. Donc, si nous voulons agir, c'est nous, pas eux.

– Agir, cela veut dire quoi?

– Mark Littlefield a été abattu, parce qu'il détenait des informations précises sur ce que préparent Du Preez et ses amis, pour bloquer le processus des élections et déclencher des émeutes sanglantes. L'armée et la police seraient rejetées dans le camp des Blancs; on reviendrait vingt ans en arrière.

– On a assassiné l'année dernière un des dirigeants de l'ANC, Chris Hani, remarqua Malko. Le meurtrier était un Blanc, il n'y a pas eu de réactions.

– Il n'y a aucune commune mesure, affirma l'Américain. Chris Hani était connu dans l'ANC et par les jeunes, mais il n'avait pas la stature de Mandela, ni son aura internationale. Lui, c'est le Dieu des Noirs, celui qui va leur donner la liberté... et qui incarne une sorte d'identité collective à laquelle le monde entier s'est mis à croire.

Malko écoutait, troublé.

– Etes-vous sûr d'être dans le vrai en jouant pour l'ANC? demanda-t-il.

Kevin Wood se versa trois doigts de whisky et les but d'un coup, presque comme un médicament, comme s'il voulait étouffer quelque chose en lui qui le gênait.

– C'est une autre question, dit-il avec une brutalité involontaire. Je ne suis pas un politique. J'ai une mission : faire tout ce qui est en mon pouvoir pour que ces élections se déroulent bien. C'est le vœu du président des Etats-Unis.

– Et s'il se trompe?

– L'Histoire le dira, laissa tomber Kevin Wood.

Malko sentait le chef de station de la CIA déchiré entre ses convictions profondes et sa mission. L'ANC

avait toutes les chances de faire régresser l'Afrique du Sud au rang d'un pays du tiers-monde, en quelques années. Il n'existait jusqu'à présent aucun exemple d'un Etat africain prospère. Question de culture...

– Je comprends votre position, dit-il.

Kevin Wood renchérit.

– Ce qui s'annonce avec l'ANC n'est certainement pas brillant... Mais la disparition de Mandela, ce serait encore pire : l'horreur immédiate. (Il ajouta en tordant sa bouche mutilée :) Disons qu'entre la syphilis et le sida, je choisis la syphilis. Un choix pas très enthousiasmant...

Kevin Wood se resservit du scotch. Son regard devenait humide. Malko eut pitié de lui. Son visage massacré, Kim, et ce choix crucial, c'était beaucoup.

– Je ne vous laisserai pas tomber, dit Malko. Mais que puis-je faire, concrètement, contre un homme qui est dans son pays, protégé par tout ce qui compte.

Il vit la lueur de soulagement dans le regard de Wood.

– Essayez, fit l'Américain. Même s'il y a une chance sur cent. J'ai lu votre dossier. En 85, vous avez été en contact avec mes homologues de l'époque.

– Exact.

– Ces types ont quitté le Service, mais ils sont restés en contact avec les nouveaux. Ils sont tous Afrikaners et ce sont les copains de Hennie Du Preez. Par eux, on pourrait peut-être le retrouver.

– Je veux bien essayer, dit Malko. Mais en admettant que j'arrive à localiser le colonel Du Preez, qu'est-ce qu'on fait?

– On essaie de le convaincre de rentrer dans le rang, fit sans conviction Kevin Wood. En lui transmettant un message personnel du président des Etats-Unis.

– Vous ne croyez pas que vous me faites une crise aiguë d'angélisme?

Le colonel sud-africain devait se moquer de Bill Clinton comme de son premier short... Kevin Wood massa son œil mort.

– Oh, nous aussi nous pouvons pratiquer le *permanent removal*. Voyez-vous un de vos anciens amis qui pourrait vous donner un coup de main?

Malko réfléchit.

– Vous avez entendu parler d'un certain Carl Van Haag? Un colonel du Boss?

– Non.

– Si vous me trouvez son adresse et son téléphone, j'essayerai de retrouver Hennie Du Preez.

***

La messagerie du *Sandton Sun* annonça de sa voix métallique à Malko :

– Vous avez un message : « Rappeler Mr Kevin Wood. Urgent. »

Malko arrivait tout juste de Pretoria. Kevin Wood devait être assis sur l'appareil car il décrocha en une fraction de seconde.

– Appelez le 012-433481, dit-il. C'est son domicile. Il est à la retraite.

Malko composa le numéro de Pretoria. A la quatrième sonnerie, une voix d'homme fit « allô ».

– Je voudrais parler à Carl Van Haag, dit Malko.

– C'est lui.

– C'est Malko Linge.

– Malko?

Visiblement, sa mémoire le trahissait.

– Vous vous souvenez de Ferdi? Du Botswana? (1)

Un blanc, puis la voix tout de suite plus chaleureuse éclata dans l'appareil.

– *God Verdomt*! Vous êtes en Afrique du Sud?

– Oui. A Johannesburg. J'aimerais vous revoir.

– Moi aussi! accepta avec enthousiasme l'ancien colonel du Boss. Voulez-vous qu'on déjeune ensemble demain?

– Avec plaisir.

(1) Voir SAS n° 77 : *La Blonde de Pretoria.*

– Alors, à *La Perla*, dans Skinner Street. A une heure. *Bock graat!* (1)

Malko raccrocha. Si Carl Van Haag, ancien colonel des services sud-africains, avait su qu'il s'agissait de trahir un camarade de combat, il aurait été probablement moins enthousiaste.

(1) Ça baigne!

CHAPITRE VII

Carl Van Haag n'avait pas changé. Son crâne déplumé, son double menton et les cernes sous ses yeux gris lui donnaient l'air d'un petit fonctionnaire en fin de carrière. Il attendait Malko dans un box de *La Perla*, le restaurant cossu de Skinner Street, aux serveurs compassés et à l'ambiance feutrée, où Malko avait déjà déjeuné. Les membres du NIS voisin y traitant tous leurs invités, les boiseries devaient être imprégnées de secrets d'Etat. Presque toutes les tables étaient occupées, par des hommes exclusivement. L'ancien colonel se leva et broya les phalanges de Malko dans sa main de paysan.

– Je croyais ne jamais vous revoir! dit-il. Dans notre métier... Comme je ne suis jamais venu en Europe...

Il se rassit et offrit à Malko un peu de vin rouge d'une bouteille déjà entamée.

– A l'Afrique du Sud! dit-il.

Ils choquèrent leur verre. Il y avait des larmes dans les yeux du Sud-Africain. Malko était ému aussi. Ils pensaient tous les deux à la même chose.

– La femme de Ferdi s'est remariée, annonça Van Haag.

Ferdi avait lutté aux côtés de Malko contre les terroristes de l'ANC, huit ans plus tôt, avant d'être assassiné au Botswana. Les deux hommes demeurèrent silencieux quelques instants, étreints par le poids des morts et des dangers courus ensemble. Le maître d'hô-

tel suisse vint prendre la commande. Carl se pencha à l'oreille de Malko.

– Je viens souvent ici parce que le NIS est à côté, au 239. Comme ça, je garde le contact...

Ils burent un moment en discutant des choses et d'autres puis, lorsqu'on apporta les hors-d'œuvre, Carl Van Haag demanda.

– Pourquoi êtes-vous en Afrique du Sud?

– Mission, fit Malko; pas tout à fait la même chose que la dernière fois...

Il s'agissait alors de traquer les terroristes de l'ANC!

L'ANC était presque au pouvoir, Nelson Mandela avait quitté sa prison de Robben Island pour Johannesburg et le MK, le bras armé de l'ANC et du parti communiste, traqué jadis par les services de sécurité afrikans, était en train de constituer le noyau de la future armée multiraciale. Les membres de l'ANC paradaient dans Johannesburg, arme à la ceinture, téléphone cellulaire au poing, dans des BMW toutes neuves. Dans quelques semaines, ils seraient le pouvoir légal...

– Et vous? demanda-t-il. Pourquoi n'êtes-vous plus dans le Service?

Carl Van Haag lui adressa un sourire mélancolique.

– Il y a deux ans, j'ai fait valoir mes droits à la retraite. Je travaille dans le business maintenant. Une boîte qui fabrique du *software* pour computers. Que pensez-vous de la situation ici?

– C'est difficile, éluda Malko. Les gens ont l'air de ne pas trop s'inquiéter de l'avenir...

Carl Van Haag eut une sorte de hennissement.

– Vous savez la blague qu'on raconte ici? La bonne nouvelle et la mauvaise nouvelle... La mauvaise nouvelle, c'est que bientôt nous habiterons tous à Soweto. La bonne c'est que nos meubles y sont déjà! Vous n'imaginez pas le niveau d'insécurité : cambriolages, attaques, viols. Les Noirs n'ont plus peur de la police. Les gens sont très insécurisés. Mais ils n'ont pas d'issue.

Nous allons être submergés par les *keffirs*! Nous allons devenir un pays africain corrompu et pauvre.

– Vous n'êtes pas optimiste, remarqua Malko.

Carl Van Haag se pencha vers lui et dit en baissant la voix.

– J'ai pas mal de « capteurs », je sais ce qui se passe *réellement*. Nous avions établi des « sources » au sein de l'ANC, elles continuent à produire. Pas des renseignements opérationnels, mais des analyses politiques. Donc, nous savons ce qui va se passer. Maintenant, dites-moi pourquoi vous êtes ici?

– C'est un peu difficile, fit Malko.

L'ancien colonel leva la main, conciliant.

– Je comprends! Vous n'êtes pas obligé de me le dire. Je suis content de vous retrouver, de toute façon...

– Si, répliqua Malko, je vais vous dire ce que je fais. C'est même la raison pour laquelle je voulais vous rencontrer aujourd'hui.

Ce n'était pas la peine de jouer au plus fin avec le colonel Carl Van Haag. Celui-ci fronça les sourcils.

– Je ne comprends pas, je ne suis plus dans le Service...

– Vous connaissez le colonel Hernus Du Preez?

Le visage du Sud-Africain s'éclaira instantanément.

– Hennie! Bien sûr. Lui aussi a quitté la « maison ». Pourquoi?

– Je voudrais le rencontrer.

Une lueur inquiète passa dans les yeux gris de Van Haag; il se resservit du vin du Cap.

– Pour quelle raison?

Il avait repris son ton incisif de commandement. Malko ne biaisa pas, relatant tout ce qu'il savait. Au fur et à mesure, Carl Van Haag se fermait comme une huître. Il laissa repartir son steak d'autruche sans y avoir touché.

– Si n'importe qui d'autre que vous m'avait parlé de ce problème, dit-il, je me serais levé de table et je serais parti. Tous nos amis admirent profondément Hennie Du Preez. Le trahir, c'est me trahir moi-même.

– Il n'est pas question de le trahir, argumenta

Malko. Seulement de m'entretenir avec lui. Vous avez ma parole d'honneur.

L'ancien colonel du Boss eut un geste apaisant.

– Je vous crois. Nous avons combattu ensemble. Mais je ne vois pas l'utilité de cette rencontre. Qu'en attendez-vous?

Malko s'était préparé à cette question.

– Je veux lui transmettre un message du président des Etats-Unis. Et le mettre en garde contre ce qui se passera s'il met ses projets à exécution. Le remède risque d'être pire que le mal...

Carl Van Haag ne parut pas convaincu.

– Vous ne vivez pas ici, vous ne réalisez pas. Je n'ai pas parlé à Du Preez, mais je connais son but : bloquer le processus des élections. Je vous jure que j'ignore par quel moyen. Mais je pense qu'il est dans le vrai et que l'Histoire lui rendra justice. Il agit pour le bien de son pays...

Malko eut envie de lui rappeler que l'enfer est pavé de bonnes intentions... Il se contenta de répondre.

– Carl, je ne prétends pas donner de leçons au colonel Du Preez. Je veux seulement remplir ma mission. Celle-ci est d'arrêter pacifiquement la « Troisième Force », afin d'éviter le pire. Du Preez sera parfaitement libre de ne pas m'écouter. D'abord, savez-vous où il se trouve?

– Aujourd'hui, non, mais je mentirais en disant que je ne peux pas arriver à le contacter. Il a confiance en moi, mais je ne peux pas vous promettre qu'il accepte de vous rencontrer.

L'atmosphère s'était tendue entre les deux hommes, en dépit du ton feutré de leur conversation. Malko ne sentait aucune agressivité chez l'officier sud-africain, seulement une grande réticence. Il fallait le convaincre à tout prix.

– Carl, enchaîna-t-il, j'ai combattu l'ANC à vos côtés et le communisme toute ma vie. Vous savez que je ne *peux* pas être de leur bord. Mais je veux transmettre au colonel Du Preez un message.

Afin de détendre l'atmosphère, il demanda au maître

d'hôtel d'apporter du cognac. Celui-ci revint avec un flacon de cristal plein de Gaston de Lagrange XO et en versa avec componction dans deux verres ballons.

Carl Van Haag regarda pensivement le liquide ambré. Le restaurant se vidait, les « voisins » raccompagnaient leurs visiteurs. A Pretoria, on cessait de travailler tôt.

Le Sud-Africain, après avoir trempé les lèvres dans son Gaston de Lagrange, poussa un profond soupir.

– Vous voulez *vraiment* rencontrer Hennie Du Preez ?

– Oui.

– Si cela se fait, j'ai votre parole d'honneur qu'il ne courra aucun risque?

– Pas de mon fait, affirma Malko, et je veillerai à ne pas me faire manipuler. C'est à lui de choisir le lieu et les circonstances de la rencontre...

– Très bien, je vais essayer. Je ne peux rien vous promettre. Mais s'il accepte, vous serez prévenu *in extremis*. A partir du moment où vous aurez le rendez-vous, ne parlez à personne, ne donnez aucun coup de téléphone, rendez-vous directement où on vous dira d'aller.

– Evidemment, approuva Malko.

Carl Van Haag ajouta d'une voix inquiète.

– Il y a des gens qui donneraient n'importe quoi pour la peau de Hennie. La dernière chose que je souhaite, c'est que vous vous retrouviez pris dans une manip...

– Je ne vais même pas parler à Kevin Wood de notre rencontre, fit Malko. Si je rencontre Hennie Du Preez, je le lui dirai. Maintenant, pensez-vous que je sois suivi par les gens du NIS?

L'ancien officier du Boss demeura silencieux quelques instants avant de dire :

– Je ne le pense pas, mais ce n'est pas une hypothèse qu'on peut totalement éliminer. Je peux m'en assurer cependant.

– Et par l'ANC?

– Non. Ils ont d'autres chats à fouetter. Sauf s'ils savaient que vous allez rencontrer Hennie...

Ils restèrent encore quelques minutes à savourer leur cognac puis Malko régla l'addition et se leva.

– J'attends de vos nouvelles, Carl.

Ils sortirent ensemble du restaurant et Malko alla chercher sa voiture dans le parking derrière *La Perla*. Carl Van Haag s'éloigna à pied, les épaules voûtées. Il ne s'attendait sûrement pas à la requête de Malko.

***

Trois jours d'inaction. Malko avait tenu sa promesse. Pour Kevin Wood, il n'avait pas encore réussi à joindre son ami Carl, supposé en déplacement. Il passait le plus clair de son temps à faire du lèche-vitrines dans la galerie voisine, se demandant s'il n'allait pas ramener à Liezen une table basse en fer forgé à feuilles d'or de Claude Dalle, qui se marierait très bien aux meubles anciens de sa bibliothèque.

Mourant de faim – il était midi – il décida d'aller manger un sandwich à la cafétéria du sixième étage.

Au moment où il ouvrait la porte, le téléphone sonna.

– M. Linge? demanda une voix d'homme inconnue, avec l'accent afrikan.

– Oui, dit Malko.

– Descendez chez le concierge, il y a un message pour vous.

L'inconnu raccrocha aussitôt.

Malko fonçait déjà vers l'escalator. Une enveloppe cachetée attendait dans son casier à la réception. Il l'ouvrit. Elle ne contenait qu'un bristol blanc avec quelques mots : « *The Mole Cottage*. Inanda Club. Forest Street. Inanda. »

Il lui fallut quelques minutes pour trouver la rue sur son plan et il dévala Rivona Avenue. A vol d'oiseau, c'était tout près de l'hôtel, mais il effectua volontairement un long détour afin de vérifier qu'il n'était pas suivi. Un Noir lui indiqua l'entrée de l'Inanda Club.

Deux piliers blancs, majestueux, marquaient le début d'une allée desservant plusieurs bâtiments disséminés dans la verdure. Des pancartes la jalonnaient, indiquant *The Mole Cottage*. Il se retrouva sur un petit parking en face d'un cottage ravissant. L'Inanda Club, le plus chic de Johannesburg, comportait plusieurs restaurants distincts. Il pénétra dans le premier. La salle était vide, à part deux tables, l'une de quatre convives masculins, l'autre occupée par un homme seul.

Le maître d'hôtel s'avança.

– *Meneer?*

– Un ami m'a donné rendez-vous ici, annonça Malko, mais...

– Suivez-moi, fit le maître d'hôtel, M. Riley est déjà arrivé.

Il mena Malko jusqu'à la table du fond, face au client solitaire. Le visage en lame de couteau, les yeux enfoncés, le menton en galoche, un costume croisé bleu avec une cravate club, des cheveux noirs avec une raie sur le côté... Seules les épaules trop larges pour la silhouette élancée évoquaient l'homme d'action. Il se leva et tendit la main à Malko.

– C'est avec moi que vous avez rendez-vous, dit-il en anglais, avec un lourd accent afrikan. Je suis le colonel Hernus Du Preez.

Malko le dévisagea. C'était bien l'homme qu'il avait vu abattre Induna Khuza dans le fourgon. Mais dans cette tenue, il ressemblait plutôt à un banquier élégant...

Il se rassit, invitant Malko à en faire autant.

– Mon ami Carl Van Haag m'a transmis votre requête, enchaîna-t-il. Je suis là. Nous avons une heure pour déjeuner et vous êtes mon invité.

– Merci, dit Malko, un peu étonné.

Pour un homme recherché et insaisissable, Hennie Du Preez ne se cachait pas beaucoup. Il s'était attendu à un rendez-vous en pleine campagne ou dans un endroit isolé, pas dans le country-club le plus huppé de Johannesburg. L'Afrikaner dut lire dans les pensées de Malko car il précisa aussitôt :

– Je comprends votre surprise. On vous a dit que

j'étais un homme traqué... C'est un peu vrai, mais je prends mes précautions. Vous avez été surveillé depuis votre hôtel. Si vous n'aviez pas été seul, vous ne m'auriez pas trouvé ici. Les quatre hommes qui sont à la table voisine sont ma sécurité rapprochée. Il y en a d'autres dehors. Ce club a plusieurs sorties. Et personne, à part vous, ne connaît ma présence ici aujourd'hui.

Il y avait une très vague menace dans sa voix. Il ne précisa pas que l'Inanda Club se trouvait au cœur d'un quartier blanc résidentiel où l'ANC n'avait sûrement pas les coudées franches...

– De mon côté, assura Malko, vous ne risquez rien.

– Alors, commandons.

Malko demanda une salade d'avocat et un steak d'autruche, avec un vin rouge du Cap. Du Preez semblait très détendu. Malko avait du mal à réaliser qu'il l'avait vu abattre froidement Induna Khuza quelques jours plus tôt. A peine les hors-d'œuvre furent-ils arrivés que le Sud-Africain demanda :

– Qu'attendez-vous de moi?

– Pourquoi avez-vous fait assassiner Mark Littlefield?

Son interlocuteur ne broncha pas.

– Je ne peux pas répondre à cette question, fit-il calmement. Je ne pensais pas que vous me soumettriez à un interrogatoire...

– Ce n'en est pas un, corrigea aussitôt Malko. Mais j'essaie de comprendre.

Le visage plutôt pâle de Hennie Du Preez se colora.

– Nous ne sommes pas ici pour discuter de détails opérationnels, fit-il sèchement. Carl Van Haag m'a dit que vous désiriez m'exposer un certain point de vue. Je vous écoute. Si Carl n'avait pas été un très vieil ami, vous ne m'auriez *jamais* trouvé. Je peux vous révéler que Frederik De Klerk lui-même m'a supplié de le rencontrer. J'ai refusé. Nous n'avons rien à nous dire, nous poursuivons des routes différentes. Il n'a rien à m'offrir et moi, rien à lui donner...

Il parlait d'une voix calme, assurée, en martelant ses

mots; ses yeux noirs plantés dans les yeux dorés de Malko.

Celui-ci décida d'aller droit au but.

– Pensez-vous que votre démarche soit la meilleure?

Le regard se fit plus intense et la voix claqua comme un coup de fouet.

– Evidemment! Nous sommes la seule tribu blanche d'Afrique, nous ne voulons pas disparaître.

– Vous pensez réussir à stopper le processus d'évolution en cours?

Le colonel Du Preez hésita quelques secondes.

– Je ne suis pas certain d'y parvenir, mais je ferai tout pour cela. Et ne croyez pas que je sois seul, que nous ne soyons qu'une poignée de soldats perdus. Moi, je ne suis que la pointe de l'iceberg. Sinon, j'aurais dû fuir ce pays depuis longtemps. Malheureusement, sur ce point, je ne peux pas vous en dire plus.

– Ce que je voulais vous communiquer est simple, dit Malko. Je parle ès-qualité, en tant que représentant des Américains. Le président des Etats-Unis, le *State Department* et la CIA pensent qu'une déstabilisation du pays par la violence irait à l'encontre de votre but, qui est de sauver les Blancs d'Afrique du Sud.

Une lueur ironique illumina les yeux sombres du colonel Du Preez.

– Ah bon!

– Le chaos provoquera des débordements qui chasseront les Blancs, continua Malko; comme au Zaïre en 1960. Vous jouez les apprentis-sorciers. Après, il sera trop tard. Vous haïssez Nelson Mandela, mais, s'il disparaît, vous le regretterez. Parce que les gens qui le remplaceront sont infiniment plus dangereux que lui.

Hennie Du Preez ne protesta pas. Implicitement, il reconnaissait son intention d'assurer au leader de l'ANC un *permanent removal*. Il se contenta de dire :

– C'est tout le message que vous teniez à me transmettre?

– Oui. L'essentiel.

– Je vous en remercie. Ma réponse est non. Mes camarades et moi continuerons nos efforts. Il ne nous

reste pas beaucoup de temps. Mais dites-vous bien que M. Mandela n'est pas notre seul souci... D'ailleurs, vous ne devriez pas vous en faire pour lui. Il est extrêmement bien protégé.

Le garçon apporta les steaks d'autruche et, comme pour détendre l'atmosphère, Hennie Du Preez précisa à Malko.

– Vous pouvez manger autant d'autruche que vous voulez : cette viande n'a pas de cholestérol.

Donnant l'exemple, il attaqua son steak. Les deux hommes mangèrent en silence pendant quelques minutes. Le Sud-Africain coupait sa viande en petits carrés avec application et l'avalait presque sans la mâcher. Il repoussa son assiette, regarda sa montre et releva la tête.

– Je crois que nous n'avons plus rien à nous dire, M. Linge, conclut-il.

– Je le déplore, dit Malko, vous êtes un homme que je respecte...

Le regard du colonel sud-africain s'adoucit légèrement et une ombre de sourire apparut sur ses traits.

– Moi aussi, je vous respecte, M. Linge. Il y a quatre jours, j'ignorais que vous étiez dans ce véhicule qui me poursuivait. Sinon, j'aurais employé une autre méthode pour rompre la filature. Je sais que vous êtes un homme courageux, que vous avez une éthique et, qu'à un moment, vous avez lutté à nos côtés. Nous avons une dette d'honneur envers vous. J'aurais beaucoup aimé vous recevoir dans d'autres circonstances, parce que je ne vous considère pas comme un ennemi.

– Merci, dit Malko.

La phrase suivante prononcée par Hennie Du Preez le toucha de plein fouet, comme un crochet au foie.

– Néanmoins, poursuivit le colonel sud-africain, je suis obligé, étant donné les raisons de votre présence en Afrique du Sud, de vous considérer comme un adversaire.

Leurs regards se croisèrent.

– C'est-à-dire? demanda Malko.

– Je vous demande de quitter la République sud-africaine, conclut le colonel Du Preez. Dans les plus brefs délais. Je trouve parfaitement normal que vous ayez cherché à me voir, et à me convaincre. Cela prouve votre bonne foi. Votre mission ayant échoué – non par votre faute – vous n'avez, à mes yeux, plus rien à faire dans ce pays.

Malko encaissa sans broncher.

– Je ne suis qu'un pion sur un très grand échiquier, objecta-t-il. Même si j'accédais à votre demande, la station de la CIA ne fermerait pas. La position du gouvernement américain et du président Clinton ne changerait pas non plus.

Le colonel Du Preez eut un geste désinvolte signifiant qu'il s'en moquait comme de son premier galon.

– Les Etats-Unis se sont toujours distingués par leur aveuglement stupide, répliqua-t-il. Il vaut mieux être leur ennemi que leur allié. Souvenez-vous : ils ont fait assassiner le président Diem au Vietnam, ils ont aidé à chasser le prince Sihanouk du Cambodge, ils ont laissé liquider Anouar Al Sadate, le président égyptien, ils ont aidé Khomeiny à chasser d'Iran le shah, leur meilleur allié... et maintenant, ils livrent Israël à ses pires ennemis!... La liste est assez longue. Cela ne vous suffit pas?

Malko ne voulut pas répliquer, sachant que le colonel sud-africain avait en partie raison. Mais, parfois, les Etats-Unis réagissaient correctement. Et ils avaient longtemps été le seul rempart contre le communisme. Comme si Du Preez suivait ses pensées, il enchaîna.

– Vous ne trouvez pas absurde qu'après avoir lutté contre le communisme pendant tant d'années, les Etats-Unis se démènent maintenant pour installer au pouvoir, dans ce pays, un des derniers partis communistes du monde? Un des plus doctrinaires?

Malko demeura muet. Lui aussi était persuadé qu'on aurait pu liquider l'apartheid sans livrer le pays à l'ANC.

– Je ne plaisante pas, enchaîna le colonel Du Preez.

Je veux que vous quittiez l'Afrique du Sud dans les plus brefs délais. Parce que c'est vous que je crains, pas la CIA en général. La preuve : sans vous, ils ne m'auraient pas retrouvé. Donc, rester équivaut pour moi à une déclaration de guerre. Or, je suis en guerre et obligé d'éliminer mes adversaires. Je serais désolé d'en arriver à cette extrémité, mais je sais où est mon devoir.

Il se leva et tendit la main à Malko avec un sourire un peu contraint.

– J'espère de tout mon cœur que vous allez suivre mon conseil. Et que nous nous reverrons ailleurs et plus tard. Du même côté de la barrière.

Leurs regards demeurèrent accrochés l'un à l'autre d'interminables secondes, comme si quelque chose de plus pouvait se passer entre les deux hommes qui aurait tout changé de leur position. Puis le colonel Du Preez ajouta d'une voix neutre :

– Je vous demande de rester ici quelques minutes après mon départ.

Malko repartit vers le *Sandton Sun*, perplexe. L'idée de s'en prendre à un homme comme Du Preez le perturbait. Mais il n'avait guère le choix.

Il était à peine de retour dans sa chambre et s'apprêtait à appeler Kevin Wood lorsque le téléphone sonna.

– M. Linge? demanda une voix de femme.

– Oui.

– Air France à l'appareil. Je vous appelle pour la confirmation de votre vol demain soir pour Paris. Nous vous avons réservé une place en Première et je voulais savoir si vous désiriez un siège fumeur ou non fumeur. Le vol décolle à huit heures trente. Non-stop jusqu'à Paris. Je vous signale également qu'un film expliquant quelques mouvements de relaxation est projeté à bord, pour améliorer encore votre confort.

Malko demeura quelques instants silencieux.

– Merci, répondit-il, mais j'ai changé mes plans. Je ne pars plus. Je vous communiquerai ultérieurement la date de mon départ.

Il raccrocha. Hennie Du Preez n'était pas un plaisantin. La rapidité avec laquelle il avait arrangé le départ

de Malko en disait long sur sa détermination. La guerre était désormais déclarée entre les deux hommes. Il n'y aurait plus d'avertissement. Malko, de traqueur, était devenu traqué. Par un homme qui ne reculerait sûrement pas devant son élimination physique. C'était, quoi qu'ils veuillent l'un et l'autre, un duel à mort.

CHAPITRE VIII

– Votre « baby-sitter » va vous être indispensable!

Le chef de station de la CIA n'avait pas mis longtemps pour tirer les conclusions du déjeuner de Malko avec le colonel Hennie Du Preez. Désormais, c'était la guerre ouverte entre la CIA et la « Troisième Force », entreprise clandestine incarnée par l'officier perdu.

Au moins, la situation était claire.

Kevin Wood consulta sa montre.

– J'ai un rendez-vous urgent avec l'amiral commandant le NIS, annonça-t-il. Ensuite, il faut que je parle avec Langley sur une ligne protégée. J'aimerais vous revoir ensuite, pour faire le point.

– Je vais vous attendre, proposa Malko.

– Allez plutôt chez moi, vous pourrez profiter de la piscine, ce sera plus agréable qu'ici. Je vais vous donner la clé et un « bip » pour le portail, Kim ne doit pas être revenue de Joburg. Ici, j'en ai pour un moment.

Soulagé de ne pas se retrouver face à l'incandescente épouse du chef de station, Malko accepta. Kevin Wood lui fit franchir les portes et l'accompagna jusqu'au parking. Avant de le quitter, l'Américain lança à Malko :

– *Take care!*

Hennie Du Preez savait sûrement déjà que Malko ne partait pas sur le vol Air France. Installé au volant, celui-ci ouvrit son attaché-case sur le siège voisin et arma le Colt, laissant une balle dans le canon. Il eut

beau scruter le rétroviseur, aucun véhicule suspect ne démarra derrière lui. Une demi-heure plus tard, il arrivait chez Kevin Wood. Sous l'impulsion du bip, la porte coulissa lentement et il se gara en face de la porte d'entrée.

Il faisait plus frais que dans le centre de Pretoria, mais le soleil tapait fort quand même. Il pénétra dans la maison, referma à clé et alla poser son attaché-case dans le living. Ici, en principe, il ne risquait rien. Un DC3 ronronnait dans le ciel nuageux, comme la dernière fois. Il s'assit quelques instants, se versa un verre d'eau dans la cuisine et revint, méditant sur son déjeuner.

La prochaine fois qu'il se trouverait en face de Hennie Du Preez risquait d'être la dernière, la fin de la vie d'un des deux, sinon des deux hommes. Dommage. Mais on ne choisissait pas ses adversaires. Il revoyait l'ancien colonel abattre froidement le Zoulou. Comme chez beaucoup de gens des Services, une éthique sourcilleuse et un mépris de la personne humaine cohabitaient sans mal chez l'officier sud-africain. On tuait sans remords, mais on ne détournait pas cinquante centimes. On posait des bombes et ensuite on se recueillait...

Tous, du KGB à la CIA, étaient façonnés sur le même modèle. Seul Malko, malgré des années de renseignement, avait conservé assez d'humanité pour ne pas agir comme ses « collègues ». Il ne s'inclinait pas toujours devant la Raison d'Etat et pouvait continuer à se regarder devant une glace...

Une brise tiède à l'odeur chlorée lui rappela l'existence de la piscine. Il se leva, et s'approcha de la fenêtre. Une formidable poussée d'adrénaline faillit lui faire exploser les artères. Contrairement à ce que lui avait assuré Kevin Wood, Kim était là, allongée sur une chaise longue, sa lourde poitrine exposée au soleil, le regard dissimulé derrière des lunettes noires. Seul le minuscule triangle blanc d'un bikini l'habillait.

Elle n'était pas seule. Un homme se tenait debout près d'elle, les bras ballants. Un Noir, torse nu, uniquement vêtu d'un long short kaki descendant jusqu'aux

genoux. Son ventre se trouvait à la hauteur du visage de Kim Wood. La main droite de la jeune femme était refermée autour d'un très long sexe d'un noir d'ébène qui jaillissait du short comme une grande branche noire, et dont les doigts de Kim ne dissimulaient qu'une modeste partie.

Elle le manuellisait lentement, presque distraitement... A cause de l'épaisse haie entourant la piscine en contrebas, on ne pouvait apercevoir la scène que de la fenêtre où se trouvait Malko. Kim, tout à son occupation, ne se doutait sûrement pas de sa présence. Elle se tourna vers le Noir. Très probablement, le jardinier crut qu'elle allait remplacer sa main par sa bouche. Elle se contenta de défaire la ceinture du short qui tomba à ses pieds, le laissant nu comme un ver.

Kim Wood se leva alors avec grâce. Soutenant sa lourde poitrine, elle fit quelques pas, entraînant le jardinier par le sexe, comme un chien par sa laisse! Arrivée près d'un matelas, elle lâcha prise et s'allongea dessus à plat ventre, les jambes ouvertes. Elle ôta ses lunettes noires et se retourna vers le Noir. Ils étaient trop loin pour que Malko puisse entendre ses paroles. Le jardinier se laissa tomber à genoux sur le matelas, entre les cuisses bronzées de Kim Wood qui s'écartèrent un peu plus. Il s'allongea de tout son long sur le dos de la jeune femme.

Malko le vit saisir son long sexe recourbé et tenté de le placer où il fallait. Il s'engloutit d'un seul élan. Kim poussa un cri qui résonna jusqu'à Malko. Un tel engin devait lui procurer une sensation extraordinaire. Les mains crispées sur la toile du matelas, elle subissait l'assaut, croupe cambrée. Après quelques tâtonnements, le Noir se mit à la défoncer à grands coups, les lèvres retroussées. En appui sur les mains, comme s'il faisait des tractions, il sortait son sexe en entier et le replongeait aussitôt. La scène d'une sensualité bestiale s'accéléra. Il allait jouir. Juste avant, Kim se déroba. Le membre noir jaillit d'elle, crachant un long jet de sperme blanc dont la jeune femme reçut une partie dans le dos. Pendant quelques secondes, ils demeurèrent

immobiles, puis le Noir se souleva légèrement, tenant son sexe entre deux doigts. Kim Wood se redressa comme si un serpent l'avait piquée et s'enfuit littéralement vers le pool-house, sans se préoccuper de son partenaire. Ce dernier, debout, montrait une érection encore impressionnante. Il hésita, puis retourna chercher son short. Il parvint avec peine à y faire entrer les restes de sa splendeur et disparut derrière la haie.

Malko était troublé par la scène. Il entendit le bruit des talons de Kim dans l'escalier du sous-sol et, quelques instants plus tard, elle surgit à l'entrée du living-room. Elle s'arrêta net, stupéfaite.

– Qu... qu'est-ce que vous faites là? demanda-t-elle lorsqu'elle eut retrouvé sa voix.

Blanche comme un linge, elle fixait Malko comme s'il avait été le Diable en personne, tout en dissimulant en partie sa poitrine de son avant-bras.

– Kevin m'a donné la clé, expliqua Malko. Il pensait que vous étiez à Johannesburg.

– J'y étais, dit-elle, je suis rentrée plus tôt, c'est tout.

Elle reprenait son assurance, et lui lança en le fixant droit dans les yeux :

– Vous m'avez vue, bien sûr?

Malko soutint son regard.

– Oui. Et je le regrette.

Brutalement, ses traits se défirent et elle se laissa tomber sur une chaise.

– Je sais ce que vous pensez, fit-elle. L'autre jour, vous. Aujourd'hui, le jardinier... Mais vous ne savez pas ce que c'est que d'avoir le ventre en feu, et d'être à côté d'un homme qui ne peut pas vous faire l'amour!

– Divorcez, suggéra Malko.

– Ça le tuerait...

Le silence retomba. Kim s'arracha de sa chaise et s'engagea dans l'escalier menant au premier. Malko préférait cela. Il n'avait aucune envie d'arbitrer entre Kim et son mari. Vingt minutes plus tard, Kevin Wood gara sa voiture à côté de celle de Malko.

– Vous ne vous êtes pas trop ennuyé? demanda-t-il.

– Non, dit Malko. Kim est rentrée, je crois qu'elle fait la sieste.

L'Américain se laissa tomber dans un fauteuil.

– Bon, il y a du pain sur la planche, dit-il. Je viens de parler longuement avec Langley. Votre mission est simple, il faut retrouver Hennie Du Preez et le neutraliser.

Il se servit un scotch bien tassé.

– Bien, dit Malko, tandis que le chef de station allumait une Lucky Strike. Mais comment faire? Inutile de revoir Carl Van Haag, jamais il ne m'aidera à retrouver Du Preez. Je ne suis même pas certain qu'il ne fasse pas partie lui-même de la « Troisième Force ».

– Demandez à Patricia Piketh, conseilla l'Américain, elle a peut-être une idée. Moi, je cherche de mon côté. Appelez-la maintenant.

Malko composa le numéro de la jeune Sud-Africaine. D'abord elle fut très chaleureuse. Puis, lorsque Malko exprima le désir de la revoir, il la sentit plus que réticente.

– Rejoignez-moi au coin de Shoeman et de Johann Street, finit-elle par dire. A cinq heures.

***

Malko eut à peine le temps de s'arrêter. Patricia Piketh avait déjà sauté dans sa voiture.

– Allez vers le sud, dit-elle.

Elle semblait nerveuse et se retourna plusieurs fois. Ils empruntèrent une route déserte escaladant la colline de Klapperkop, au sud de la ville. Non loin du sommet, Patricia dit à Malko, en désignant un terre-plein dominant toute la ville :

– Arrêtez-vous là. Nous serons tranquilles.

– Que se passe-t-il? demanda Malko, intrigué par l'attitude de la jeune femme.

– J'ai reçu un coup de fil, dit-elle simplement. On m'a donné l'ordre de couper tout contact avec vous.

– Qui, « on »?

– Mon supérieur direct.

– A cause du colonel Du Preez?

– Probablement. Il a encore le bras très long et il est très dangereux.

– Je m'en suis aperçu! dit Malko.

Il lui raconta alors comment il avait identifié l'assassin de Khuza et son entrevue avec lui.

Une voiture vint se garer à côté d'eux et elle sursauta. C'était un couple, un Blanc et une Noire. A peine arrêtés, l'homme enlaça sa voisine dans une étreinte fougueuse. Patricia eut un rire soulagé.

– Je deviens parano!

– Je suis chargé de le neutraliser, reprit Malko. Pensez-vous pouvoir m'aider?

Patricia Piketh ne manifesta pas un enthousiasme délirant.

– La « Troisième Force », c'est une hydre invisible. Le NIS n'a jamais progressé dans les recherches à son sujet. Du Preez est trop malin et il a trop d'amis. Pour qu'il ose vous inviter à l'Inanda Club, il faut qu'il soit vraiment sûr de lui. Il dispose de nombreuses planques au Kwazoulou et dans le Transvaal. Oh, regardez...

Malko tourna la tête vers la voiture, à côté d'eux. On ne voyait plus que le conducteur, assis, la tête rejetée en arrière. Parfois, on apercevait furtivement la sombre chevelure de sa partenaire. La tête enfouie sur ses genoux, elle se livrait à une activité on ne peut plus illégale. Mais depuis que *Playboy* était distribué en Afrique du Sud, les mœurs se relâchaient. Lorsque Malko était venu quelques années plus tôt, les Suds-Afs étaient encore obligés de se rendre au Botswana voisin pour assouvir leurs pulsions interraciales...

Patricia semblait troublée.

– Tous les amoureux viennent ici, commenta-t-elle, mais...

Elle s'interrompit. Une autre voiture venait de s'arrêter sur le terre-plein. Un homme seul au volant. Il alluma une cigarette et se mit à contempler le paysage en contrebas. Patricia fit la grimace.

– Je n'aime pas ça, dit-elle à voix basse. Vous êtes armé?

– Oui.

Il sortit le Colt de son attaché-case et le coinça entre les deux sièges.

– Il vaut mieux faire comme les autres, suggéra la jeune femme.

D'un geste très naturel, elle se pencha vers Malko et l'embrassa. Ce qui ne devait être à l'origine qu'un simulacre devint très vite un baiser passionné. Patricia y mettait toute son âme et une bonne partie de son corps, écrasant sa poitrine contre Malko, se couchant presque sur lui. Probablement pour mieux donner le change, sa main se posa entre les cuisses de Malko, commençant une caresse circulaire extrêmement efficace. Avec une dextérité de chirurgien, elle vint à bout du zip et finit par mettre à l'air libre ce qu'elle massait avec tant d'énergie.

La pudeur de Malko n'eut pas à souffrir longtemps. S'inclinant gracieusement, Patricia Piketh s'enfonça son membre raidi jusqu'à la glotte. Elle lui administra ensuite une fellation absolument admirable pour un pays aussi pudibond.

Malko, préoccupé par son voisin, ne profitait pas autant qu'il l'aurait pu de cette aubaine. Pourtant, grâce à l'habileté de la jeune femme, il ne tarda pas à sentir la sève monter de ses reins. Patricia Piketh l'aspira avec tant de fougue qu'il se cambra violemment, au point que sa tête heurta le pavillon.

Quelques secondes plus tôt, l'automobiliste solitaire était reparti en marche arrière, redescendant vers Pretoria. Mouchard du colonel Du Preez ou simple voyeur? Impossible à savoir. Patricia Piketh reprit une attitude plus décente, le visage rosi, visiblement enchantée de sa performance. Son regard était si trouble que Malko se demanda si elle n'avait pas joui, elle aussi. Par sympathie, pourrait-on dire...

– Quand je vous ai vu la première fois, dit-elle, je me suis dit qu'il se passerait quelque chose entre nous...

Les impératifs de sécurité n'avaient pas été sa seule motivation... Tout en se remaquillant, Patricia Piketh coula un regard curieux vers la première voiture. Le

conducteur haletait, la bouche ouverte, mais sa fellatrice noire n'était pas encore au bout de ses peines. Patricia laissa tomber, méprisante :

– Décidément, les *keffirs* ne vaudront jamais les Blancs...

Où le racisme allait-il se nicher?

– Comment pouvez-vous m'aider? demanda Malko tandis qu'ils repartaient vers Pretoria.

– D'abord, répondit la jeune femme, vous ne m'appelez plus. C'est moi qui entrerai en contact avec vous. Faites très attention, Hennie Du Preez possède des informateurs dans toutes les sphères. Le général Van Westhuizen, le patron du renseignement militaire entre autres, est toujours en place. Kevin Wood vous demande l'impossible. Si j'étais vous, je suivrais le conseil de Hennie : je quitterais Joburg dès demain. Il y a un vol pour Kinshasa à 8 heures. De là, vous rattraperez le vol Air France Kinshasa-Libreville-Paris qui existe tous les samedis. Et vous voilà sorti d'un sale guêpier.

– Je reste, dit Malko.

Il la déposa en plein centre de Pretoria, au coin de Bosman et de Visagie.

***

Malko allait quitter sa chambre le lendemain quand il revint sur ses pas pour répondre au téléphone. C'était Patricia Piketh.

– Je vous appelle d'une cabine, annonça-t-elle. J'ai une information encore « fermée » qui peut vous intéresser. Nelson Mandela se rendra dans les jours prochains à Ulundi, la capitale de Kwazoulou, pour y rencontrer le roi des Zoulous, Goodwill Zwelithini. Il veut le persuader de faire participer l'Inkatha aux prochaines élections. Si le roi ne cède pas, c'est le chaos assuré au Kwazoulou et les élections devront sans doute être retardées.

– En quoi cela concerne-t-il mon problème? demanda Malko.

Patricia Piketh éclata de rire.

– Pas un membre de l'ANC ne peut rester vivant plus de dix minutes à Ulundi. Tous les membres de la commission électorale ont été assassinés, brûlés vifs dans leur bus! Alors, Nelson Mandela...

Malko sentit des picotements au bout de ses doigts. Pour Du Preez, la venue de Nelson Mandela à Ulundi pouvait être une occasion rêvée de l'assassiner.

***

– Bien sûr qu'il faut foncer à Ulundi, affirma avec force Kevin Wood. Je viens d'avoir la confirmation de l'info. Nelson Mandela s'y rend après-demain pour un entretien privé avec le roi des Zoulous, dans son « kraal » (1). Avec ce que nous savons des intentions de Hennie Du Preez, c'est plus qu'inquiétant. Ulundi est un territoire carrément hostile et l'Inkatha mange dans la main du colonel Du Preez.

– Qu'est-ce que je vais y faire? objecta Malko.

– J'y ai un bon contact, Bill Roberts, qui appartient au MI 6 et vit là-bas depuis longtemps. Lui est « clair ». Vous allez l'alerter. Et puis, il y a Lauren Keeler, la grande blonde que vous avez cru voir au *Carlton*. Officiellement, elle travaille au cabinet du Premier ministre Buthelezi, en réalité, c'est l'œil des « Cousins » chez les Zoulous. Elle est à prendre avec des pincettes, je n'ai jamais travaillé avec elle, mais à Ulundi, elle peut être utile. Bill vous dira si elle est « claire ». N'oubliez pas que le Natal – Kwazoulou était une colonie britannique. Les « Cousins » ont toujours chouchouté les Zoulous. Ce sont leurs clients. Faites peur à Bill, qu'il comprenne qu'il serait responsable vis-à-vis de Londres, si Mandela se faisait « taper ». Il saisira le message...

– Comment va-t-on chez les Zoulous?

– Je vais vous « charter » un avion. Il y a un aéroport, mais pas de ligne régulière. Ulundi est un trou de 5 000 habitants. C'est là, qu'en 1879, les Zoulous ont

(1) Résidence.

été battus à plate couture par les Anglais. Ils en ont fait leur capitale. En partant en avion privé, vous pourrez emporter votre arme. Hennie Du Preez a le bras long chez les Zoulous, je ne voudrais pas vous retrouver avec une lance plantée dans le ventre...

Kevin Wood parut enfin se détendre. Malko l'avait trouvé extrêmement nerveux, son œil bleu injecté de sang. Il avait dû commencer au scotch très tôt, car sa peau parcheminée était déjà rose. Il avait expliqué à Malko que, parfois, les douleurs de ses nerfs à vif le tenaient éveillé toute la nuit.

***

Le ronronnement du Beechcraft de King Air avait assoupi Malko, seul dans la cabine prévue pour huit personnes. Le bi-moteur avait décollé de Grand Central Airport, petit aéroport situé entre Johannesburg et Pretoria, le long de la N 1. Une heure et quart de vol jusqu'à Ulundi.

Le régime des moteurs se modifia et il jeta un coup d'œil à travers le hublot. Le paysage plat du Transvaal avait fait place à des collines verdoyantes qui rappelaient la Suisse. Nichée dans un creux, une toute petite ville apparut, plutôt un bourg... Ulundi, capitale du Kwazoulou... le King Air perdit de l'altitude et se posa sans secousse en face d'une aérogare aussi neuve que déserte. Des douaniers en uniforme d'opérette contemplèrent Malko d'un air absent. Le Kwazoulou, *homeland* théoriquement indépendant, n'avait guère qu'une vague autonomie administrative. Une voiture de location était impossible à trouver sur place, Malko en avait fait venir une avec un chauffeur, de Richard's Bay, la ville la plus proche, à deux heures de route quand même.

La « ville » se trouvait à trois kilomètres. Même dans un western spaghetti, elle aurait eu l'air minable. Quelques minutes plus tard, Malko se gara dans le parking de l'unique hôtel, le plus petit *Holiday Inn* du monde.

Et le rendez-vous obligatoire de toutes les barbouzes s'intéressant aux Zoulous.

Il déposa son sac de voyage dans une chambre proprette, à l'image du bar anglais et de la piscine, glissa son Colt dans sa ceinture, dissimulé par une veste ultra-légère, et prit la route du nord, vers N'goma, où Bill Roberts, l'homme des « Cousins », vivait dans la peau d'un éleveur d'autruches. En dépit de l'altitude – 800 mètres – la chaleur était écrasante. Il parcourut cinq cents mètres, jusqu'au croisement des deux routes marquant le centre d'Ulundi. En face de lui, sur une colline, de majestueux bâtiments administratifs abritaient le « gouvernement » zoulou, de l'autre côté se trouvait un modeste centre commercial, et tout autour, un semis de maisons aux toits de tôle et de huttes traditionnelles couvrait le flanc des collines. C'était Ulundi. L'Afrique profonde.

Des femmes, pieds nus, avançaient dans la poussière le long de la route, d'énormes ballots en équilibre sur la tête, les seins souvent nus. Beaucoup d'hommes ne portaient qu'un long pagne, un *panga* glissé dans la ceinture. Il prit la direction du nord. Des villages de huttes blanches au toit de chaume bordaient la route, des femmes pilaient le maïs comme elles le faisaient depuis des siècles, les hommes veillaient sur les troupeaux ou cueillaient le maïs. Excellents guerriers, les Zoulous étaient surtout des agriculteurs. Sans les peaux noires, on se serait cru en Europe.

Pratiquement pas de circulation, sauf de vieux bus poussifs et les éternels taxis collectifs. Dix kilomètres avant Ngoma, Malko commença à demander la propriété de Bill Roberts.

Ce n'est qu'au douzième essai, après avoir fait demi-tour trois fois, qu'un Noir parlant bien anglais lui indiqua enfin un sentier s'enfonçant entre deux collines. Quatre kilomètres plus loin, il découvrit une superbe propriété. Des bâtiments modernes, un grand silo, des hangars avec des machines agricoles, et, à côté une petite piste d'atterrissage. Des Noirs travaillaient dans les champs.

Il s'arrêta devant le bâtiment principal et donna un coup de klaxon. Comme rien ne bougeait, il descendit de voiture. Il y eut un glissement sur le sol et une silhouette apparut dans la pénombre. Une jeune Zouloue aux cheveux coupés en carré, ce qui donnait à sa tête une forme curieuse, l'air effronté, vêtue uniquement d'un pagne. Elle s'approcha de Malko sans chercher à dissimuler une poitrine pleine qui semblait taillée dans du marbre noir. Elle ne frémissait même pas lorsque sa propriétaire se déplaçait.

– Bill Roberts? demanda Malko.

– *Dis is nee da.* (1)

En même temps, elle fit signe à Malko de la suivre, pour l'installer dans un gros fauteuil en osier. Puis, juchée sur un tabouret, elle reprit son épluchage de patates douces. Dix minutes plus tard, sans qu'il lui ait rien demandé, elle lui apporta un jus de fruit si sucré qu'il en était écœurant, en lui balançant ses seins sous le nez. Son regard était assuré. Elle ne devait pas avoir plus de quatorze ans.

Elle finit par s'asseoir en face de lui, et l'observa. Il ne devait pas y avoir beaucoup de visites... Etait-elle la bonne ou la maîtresse du Britannique? Les deux peut-être. Le regard de Malko ne pouvait s'empêcher de glisser vers la poitrine pleine, aux énormes pointes sombres comme du caoutchouc. Il régnait dans la pièce une chaleur étouffante et des gouttes de sueur coulaient sur la peau marron. La Zouloue chassa un insecte de sa cuisse, écartant son pagne et révélant à Malko sa cuisse, presque jusqu'à l'entrejambe. Il se demanda tout à coup si cette petite salope en herbe ne le draguait pas. Ce qui aurait signifié une absence prolongée du propriétaire de la ferme.

– *When Mister Bill come back?* demanda-t-il.

Le visage de l'adolescente s'illumina d'un sourire pervers.

– *Three days!*

Ainsi, Bill Roberts, représentant des « Cousins » à

(1) Le patron n'est pas là.

Ulundi, s'était absenté juste au moment où il aurait dû être là, pour voir ce qui se passait entre le roi Zwelithini et Nelson Mandela! Bizarre.

Mettant fin au manège de la Lolita tropicale, Malko griffonna un mot demandant qu'on l'appelle au *Holiday Inn* d'Ulundi, et regagna sa voiture. La petite Zouloue le regarda partir, l'air désolé d'être privée de sa récréation. Décidément, elle ne devait pas être que la bonne.

En roulant vers Ulundi, Malko se dit que l'étape suivante serait Lauren Keeler. Trois quarts d'heure plus tard, abruti de chaleur, il parvint devant les majestueux bâtiments qui couronnaient la colline. Au rez-de-chaussée, il passa sous un portique magnétique débranché et le factionnaire lui dit de s'adresser au premier. Seul problème : tous les bureaux dont il ouvrit la porte étaient vides. C'était l'heure sacrée de la sieste. Il se retrouva même par mégarde dans un grand amphithéâtre abritant les débats parlementaires zoulous.

Enfin, après avoir erré partout, il entendit du bruit et poussa la porte d'un bureau. Le jacassement de trois secrétaires noires cessa brutalement.

– Je cherche Lauren Keeler, demanda-t-il.

– Vous avez rendez-vous? interrogea une Zouloue en boubou qui devait bien peser son quintal.

– Oui, assura Malko.

Le quintal roula jusqu'à une double porte rembourrée de cuir, l'ouvrit, passa la tête, dit quelques mots et fit signe à Malko d'entrer. Il se retrouva dans un superbe bureau climatisé, lambrissé, très élégant. Une femme de plus de 1,80 m lui tendit la main.

– Bonjour, je suis Lauren Keeler. Je ne crois pas vous connaître, mais il paraît que nous avons rendez-vous.

Malko plaqua sur son visage un sourire mécanique. C'était bien l'inconnue qu'il avait vue au bar du *Carlton*, en compagnie de Mark Littlefield, quelques minutes avant que ce dernier ne soit assassiné...

CHAPITRE IX

Lauren Keeler, un sourire mondain aux lèvres, fixait Malko, visiblement intriguée. Ce dernier fut instantanément sûr d'une chose : elle ne l'avait pas repéré au *Carlton*. Et elle était vraiment très belle, avec ses cheveux ramenés en chignon, son air altier, sa grande bouche rouge. Une robe imprimée très pudique l'enveloppait jusqu'aux chevilles, et il ne put vérifier si elle portait toujours sa chaîne d'or à la cheville. Son cerveau travaillait à une vitesse à donner la migraine à un ordinateur. Il était, certes, très simple de dire qui il était. Mais Lauren Keeler connaissait Mark Littlefield, donc, peut-être, le colonel Du Preez. Si elle l'identifiait comme un agent de la CIA, et qu'elle n'était pas totalement claire, elle se fermerait comme une huître.

Il y avait une autre solution, plus risquée, mais qui pouvait amener la jeune femme à se découvrir. Il se décida pour cette seconde possibilité.

– C'est vrai, vous ne me connaissez pas, reconnut-il, et j'ai un peu forcé votre porte... Mais je suis spécialement à Ulundi pour vous rencontrer.

– Ah bon! fit froidement Lauren Keeler. Ce doit être important, monsieur?

– Linge. Malko Linge. Nous avons un ami commun : Mark Littlefield.

Un voile inquiet passa dans les yeux gris de la Britannique, mais elle ne se départit pas de son calme, et consulta brièvement sa montre.

– J'ai une réunion à propos de la rencontre de demain, dit-elle, mais cela peut attendre une dizaine de minutes, si ce délai est suffisant pour que vous me donniez la raison de votre présence à Ulundi...

– Je le pense, confirma Malko.

Elle retourna à son bureau, appela une secrétaire par l'interphone et demanda qu'on ne la dérange pas.

– Je vous écoute, fit-elle.

– Je suis un ami de Mark Littlefield, commença Malko.

Elle l'interrompit avec une certaine sécheresse.

– M. Littlefield est mort; il a été, je crois, assassiné.

– Je sais, dit Malko. Sa mort est justement la raison de ma visite.

Les traits de Lauren Keeler se crispèrent imperceptiblement.

– Quel est le lien?

Elle semblait brusquement nerveuse. Malko plongea.

– Je n'étais pas à proprement parler associé avec Mark Littlefield, précisa-t-il, mais il nous arrivait de faire des affaires ensemble.

Lauren Keeler l'interrompit.

– Vous vendez aussi du matériel de guerre?

– En effet, confirma Malko, mais je ne fais pas que cela. Il y a quelque temps, Mark Littlefield m'a dit rechercher des armes légères pour un client sud-africain, sans me donner son nom. A cette époque, il ne voulait pas sortir du pays pour des raisons que j'ignore. Et moi, je me promenais pas mal. Presque par hasard, je suis tombé sur un lot important de AK 47, toutes neuves, dans leurs caisses d'origine.

– Combien? demanda Lauren Keeler.

– Environ douze mille. Avec des munitions.

– Où avez-vous trouvé cela? demanda la Britannique d'un ton faussement indifférent.

Malko sourit modestement. Elle était en train d'avaler l'appât, l'hameçon et la ligne...

– En Angola. Il s'agit de stocks appartenant à

l'ANC. Comme le gouvernement de Luanda a besoin d'argent, il les vend au plus offrant.

– Combien?

– 156 dollars pièce.

– C'est très cher.

– Elles sont neuves... Mais le problème n'est pas là, ajouta-t-il. Je ne les ai pas encore achetées. Lorsque je suis revenu à Joburg, j'ai fait part de ma découverte à Mark. C'est alors qu'il m'a parlé de vous, en vous présentant comme une acheteuse sérieuse, payant rubis sur l'ongle. Il m'a donné votre nom et précisé que vous habitiez Ulundi. Moi, je repartais au Mozambique. Mark Littlefield m'a promis de me donner la réponse à mon retour. Il devait, paraît-il, vous voir à Johannesburg. Quand j'y suis revenu, j'ai appris qu'il avait été assassiné. Il était imprudent de séjourner au *Carlton*. Tout le monde s'y fait attaquer.

– Il vivait dangereusement, commenta avec froideur Lauren Keeler.

Ce fut toute l'oraison funèbre de Mark Littlefield...

Malko guettait la jeune femme du coin de l'œil. C'était une professionnelle, mais rien dans son récit ne semblait la choquer. Elle le fixa, amusée :

– Donc, vous êtes venu à Ulundi voir si vous pouviez me vendre vos Kalachnikovs.

– Exact. Car il y a d'autres acheteurs potentiels.

Lauren Keeler poussa un léger soupir.

– Vos AK 47 ne m'intéressent pas, M. Linge, laissa-t-elle tomber. Je suis désolée que vous vous soyez déplacé pour rien.

Malko feignait le dépit.

– Ah bon! Vous en avez trouvées depuis?

– Au Mozambique, on trouve toutes les AK qu'on veut pour 50 rands pièce, c'est-à-dire à peu près vingt dollars. Vous n'êtes pas vraiment compétitif.

Le cœur de Malko battit plus vite. On entrait dans le vif du sujet...

– Tous les prix sont négociables, fit-il. Mais je ne voudrais pas perdre mon temps si vous n'en voulez *à aucun prix*.

– Je n'ai pas dit cela, corrigea-t-elle avec vivacité. Mais je ne suis pas seule à décider. Il faudrait que je transmette votre proposition. Pouvez-vous rester à Ulundi quarante-huit heures?

– C'est tout à fait possible, dit immédiatement Malko.

Revenant à son rôle de marchand d'armes, il ajouta d'un ton insistant :

– Les armes qu'on trouve au Mozambique sont, la plupart du temps, en très mauvais état. Elles sont peu précises et s'enrayent facilement. En plus, c'est une fabrication chinoise de qualité inférieure.

Visiblement, Lauren Keeler ne l'écoutait plus. Elle se leva.

– Je dois aller à ma réunion, dit-elle, voulez-vous me retrouver au bar de l'*Holiday Inn* dans une heure? Je pense que je pourrai vous en dire plus.

– Avec plaisir, accepta Malko.

Ils échangèrent une poignée de main. Lauren Keeler avait autant de force qu'un homme, en dépit du charme qui se dégageait d'elle. Malko retraversa le bureau où les trois secrétaires le regardèrent d'un œil différent. Il avait tiré un fil sans bien savoir ce qu'il y avait derrière. Peut-être une grenade qui allait lui exploser en pleine figure. La technique de la chasse au tigre avec une chèvre. Dans le cas présent, la chèvre, c'était lui.

La nuit tombait et il était à peine six heures.

⁂

Kevin Wood ne sentait même plus la chaleur bienfaisante du Gaston de Lagrange XO. Il en était pourtant à son second cognac depuis qu'il avait retrouvé Patricia Piketh à la demande de celle-ci, dans un bar cossu et calme du centre de Pretoria.

Il posa son œil unique sur la jeune femme, comme pour l'hypnotiser.

– Vous êtes certaine de cette information?

– Absolument, confirma Patricia Piketh. Je l'ai apprise aujourd'hui par hasard. Lauren Keeler a été

recrutée depuis plus d'un an par Hennie Du Preez. Elle est éperdue d'admiration devant lui. Elle le prend pour Lawrence d'Arabie! Ils communient dans l'amour commun des Zoulous.

– Mais comment se sont-ils connus?

– Quelqu'un les a mis en contact. Lauren cherchait des armes pour l'Inkatha et Hennie Du Preez pouvait lui en fournir. Peu à peu, elle a cessé de tenir sa *centrale* au courant de ce qui se passait.

– Bill Roberts est au courant?

– Non.

Kevin Wood écoutait à peine, maintenant. La femme aperçue par Malko au bar du *Carlton* était bien Lauren Keeler et il avait expédié Malko dans un piège, là où Hennie Du Preez était chez lui. La Britannique l'avertirait immédiatement de la présence de Malko. C'était une occasion trop belle pour s'en débarrasser...

A peine fut-il sorti du bar qu'il appela le *Holiday Inn* d'Ulundi sur son téléphone cellulaire. La chambre de Malko ne répondait pas. Il laissa un message, sans trop d'espoir : on était en Afrique. Puis, il appela la compagnie de charters, à Grand Central Airport. Un répondeur lui conseilla de rappeler le lendemain à partir de huit heures. Machinalement, il se dirigeait vers Waterkloof Ridge. Peu à peu, une solution s'imposait à lui. Quand il se gara en face de sa villa, il s'était décidé. Kim apparut aussitôt, splendide dans une robe longue très décolletée, verte comme ses yeux.

– Tu es en retard, dit-elle, nous allons dîner chez les Allemands.

– On annule, annonça Kevin Wood. Prétexte n'importe quoi. Toi, tu vas rester ici pour répondre au téléphone. Moi, je prends la route pour Ulundi.

Elle le regarda, stupéfaite.

– Ulundi! Mais il y a au moins six heures de route, et il est plus de six heures. C'est horriblement dangereux de rouler la nuit, John s'est tué l'année dernière en percutant une vache errante.

– Je suis obligé d'y aller, grommela-t-il. Involontaire-

ment, j'ai mis Malko en danger. Je ne suis pas sûr de pouvoir le joindre et il *faut* que je l'avertisse.

Kim se jeta soudain dans ses bras et l'étreignit. C'est pour ce genre de comportement qu'elle tenait à Kevin.

– Fais très attention à toi, murmura-t-elle. Je vais te préparer des sandwiches.

Dix minutes plus tard, il était prêt à partir. Il se pencha par la glace ouverte de sa Ford.

– Si Malko téléphone, dis-lui que je suis en route, qu'il ne bouge pas de son hôtel et qu'il fasse très attention.

– Ne t'inquiète pas. Je t'aime.

Il avait décidé de prendre la N 4 et ensuite la N 11 jusqu'à Volksrust, ce qui lui laissait encore plus de cent kilomètres de mauvaises routes. Dans sa sacoche, il avait une Uzi et trois chargeurs. Dès qu'il fut sur la N 4, il déboucha une bouteille de scotch et but au goulot une longue rasade qui calma un peu son angoisse.

Pourvu qu'il n'arrive pas trop tard.

⁂

A peine sortie du palais du Premier ministre, Lauren Keeler avait foncé vers le centre commercial, où se trouvaient les seules cabines téléphoniques d'Ulundi. Elle composa alors un numéro à Pretoria, laissa sonner cinq fois et raccrocha, regagna sa voiture pour y patienter.

Le téléphone sonna dans la cabine cinq minutes plus tard et elle décrocha aussitôt, reconnaissant la voix de celui qu'elle cherchait à joindre. C'était leur façon habituelle de communiquer. Elle ignorait d'où il appelait après le signal donné et cette cabine n'était pas sur écoute. Elle se méfiait du NIS et de la Military Intelligence...

Rapidement, elle expliqua ce qui se passait.

– *Godverdom*!

Hennie Du Preez n'avait pu s'empêcher de jurer. Il

n'aurait jamais pensé retrouver Malko à Ulundi. Mais le fait qu'il ait identifié Lauren Keeler n'était pas le plus grave. Sa présence bouleversait tous les plans. Or, il ne *pouvait* pas être au courant de ce qui se tramait. C'était donc une coïncidence. Il fallait réagir le plus vite possible.

Il donna ses instructions à Lauren Keeler et raccrocha.

– Je serai là dans cinq heures, fit-il avant de raccrocher.

– *Take care!*

La route était dangereuse, même avec la grosse Mitsubishi 4 × 4 du colonel Du Preez. Il ne se déplaçait jamais en avion, ni en train, ce qui ne lui simplifiait pas la vie. Normalement, il n'aurait dû arriver à Ulundi que le lendemain. Maintenant, le temps pressait.

⁂

Comme dans les pubs anglais, il fallait au *Rhino*, le bar de l'*Holiday Inn*, se servir au comptoir et payer aussitôt. Malko patientait depuis dix minutes devant une vodka quand Lauren Keeler fit son apparition. Elle ne s'était pas changée et ses traits étaient tirés. Elle se laissa tomber dans le fauteuil d'acajou voisin de Malko.

– La préparation de ce sommet est épuisante, soupira-t-elle. Il faut organiser un service d'ordre, avec les milliers de fidèles du roi qui vont déferler dès l'aube demain.

– Je croyais, s'étonna Malko, qu'il s'agissait d'une entrevue privée.

Il était obligé de parler assez fort à cause d'une douzaine de Noirs qui forçaient sur la bière et s'interpellaient avec de grands rires. Le bar de l'*Holiday Inn* était sûrement le seul endroit un peu gai de l'hôtel.

– Nous avons conseillé au roi d'en profiter pour faire une démonstration de fidélité de ses sujets. Ils viendront défiler au pied de la tribune, au nombre de plusieurs

milliers, avec leurs armes traditionnelles, avant la rencontre avec M. Mandela.

– Que voulez-vous boire?

– Un Cointreau *on ice*, précisa-t-elle, avec trois glaçons et du citron vert.

Malko alla au bar commander et revint le poser devant elle. Lauren Keeler y trempa aussitôt ses lèvres, reposa son verre et dit :

– J'ai de bonnes nouvelles pour vous.

– Déjà? s'étonna Malko.

– Oui, j'ai pu joindre quelqu'un d'important. Je pense que votre stock de AK 47 nous intéresse, mais il faudra faire un gros effort sur le prix.

Elle faisait tourner les glaçons dans son verre de Cointreau, très femme du monde, regardant les reflets irisés du liquide se teinter de vert.

– On peut toujours discuter, affirma Malko.

Il allait falloir que la CIA trouve 12 000 Kalachnikovs, songea-t-il. Lauren Keeler regarda sa montre et poussa une petite exclamation.

– Il est déjà très tard. Voilà ce que je vous propose. J'ai une petite soirée à la maison, un dîner informel. Voulez-vous vous joindre à nous afin que nous puissions bavarder plus tard?

C'était inespéré.

– Avec plaisir, fit Malko, si cela ne dérange pas vos plans.

Lauren Keeler était déjà debout.

– Alors, je vous enlève! dit-elle gaiement. Je vous ferai raccompagner.

Malko la suivit et prit place dans la Rover de la Britannique, en essayant de ne pas trop montrer le Colt glissé dans son dos. Elle aurait pu y voir une marque de méfiance.

Lauren Keeler prit la route du nord, absolument déserte, à part quelques Noirs marchant sur les bas-côtés. Une dizaine de kilomètres plus loin, elle tourna dans un chemin non asphalté se terminant dans une grande cour. Une quinzaine de voitures y étaient déjà garées.

L'arrivée de Lauren Keeler fut saluée chaleureusement et Malko se retrouva tout seul! Il y avait peu de Blancs, des Noirs élégants avec leurs épouses très habillées et le service était assuré par des Zoulous en chemise blanche, efficaces et silencieux. Pas un boubou, mais d'élégantes chemises brodées pour les hommes et des robes pour les femmes. Tous buvaient comme des trous. Malko en était à sa troisième vodka quand, échappant à ses invités, Lauren Keeler vint le prendre par le bras et lui glissa :

– Tout le monde sera parti dans une demi-heure. Vous restez dîner. Nous aurons le temps de parler.

⁂

Hennie Du Preez avait tenu à conduire lui-même, laissant les trois hommes qui l'accompagnaient se reposer. Les phares éclairaient la route déserte, un lapin de temps à autre, des arbres. Il conduisait automatiquement la lourde voiture, à plus de cent à l'heure. Encore trois heures avant Ulundi.

Un des hommes était un capitaine de police du Kwazoulou. Grâce à lui, ils ne craignaient aucun barrage routier. La police sud-africaine n'avait pas le droit d'opérer dans le Natal, province autonome depuis 1971.

Tout en conduisant, le colonel sud-africain mangeait un sandwich. Cela ne lui faisait pas plaisir d'éliminer un homme qu'il estimait, mais les enjeux étaient trop importants pour faire du sentiment. Ulundi serait la dernière étape de l'agent de la CIA lâché à ses trousses.

⁂

Les invités étaient partis, il ne restait que Lauren Keeler et Malko attablés à une table d'acajou. La jeune femme avait pas mal bu et ses yeux brillaient. Elle attendit que les domestiques noirs aient disparu pour dire.

– J'ai téléphoné à nos clients. Ils seraient d'accord pour acheter vos Kalachnikovs à 80 dollars pièce.

Malko secoua la tête.

– Les Angolais ne les lâcheront pas.

Elle lui reversa de la vodka et prépara pour elle un Cointreau-Caïpirinha. Elle écrasa soigneusement le citron vert avec un pilon en bois, avant de le recouvrir de glace pilée, puis de Cointreau. Malko eut soudain l'impression diffuse qu'elle cherchait à gagner du temps. Et la discussion continua. Une demi-heure plus tard, ils étaient d'accord pour 90 dollars.

– Comment allez-vous livrer? demanda-t-elle.

– Cela dépend de vous. Y a-t-il un terrain où on puisse poser un Hercule? L'appareil viendra du Botswana, survolera ensuite le Mozambique, puis l'Océan Indien et reviendra ensuite, à très basse altitude pour éviter les radars au-dessus du Kwazoulou. Seulement, pour l'atterrissage, il faut un minimum d'installations techniques.

– Il existe plusieurs terrains dans la région d'Ulundi où un Hercule peut se poser et nous disposons d'une tour de contrôle mobile. En deux heures, elle peut être opérationnelle. Quant au paiement, il s'effectuera par lettre de crédit irréversible.

Malko adressa un large sourire à la Britannique.

– Dans ce cas, c'est parfait, je ne vais pas vous déranger plus longtemps. Je n'ai plus qu'à rentrer au *Holiday Inn*.

Lauren Keeler étouffa un bâillement.

– Vous pourriez coucher ici, suggéra-t-elle, il y a plusieurs chambres d'hôtes. J'avoue que j'ai un peu la flemme de vous ramener. J'ai eu une journée épuisante.

Surpris, Malko scruta attentivement le regard des yeux gris, cherchant à deviner ce que dissimulait cette proposition inattendue. Lauren Keeler arborait une expression parfaitement innocente. L'espace d'un instant, il se demanda si elle n'avait pas l'intention de l'inclure, *lui*, dans le deal... Pourtant, les regards qu'elle avait adressés à une de ses invitées noires pendant la réception semblaient indiquer vers où allaient ses goûts,

comme la chaîne d'or à sa cheville et une sorte de rudesse impérative dans son attitude. Visiblement, elle regrettait de ne pas être un homme.

– Personne d'autre que vous ne peut me ramener? demanda-t-il.

Elle secoua la tête.

– Non, ils ne savent pas conduire.

N'étant pas prêt à revenir à pied à Ulundi, Malko allait accepter la proposition de Lauren Keeler lorsqu'ils entendirent un bruit de moteur dehors. Une voiture entrait dans la cour et s'y arrêtait.

Lauren Keeler sembla tout d'un coup totalement réveillée. Elle se leva et marcha vers la porte.

– Je vais voir ce que c'est.

Malko, inexplicablement, fut pris d'un brutal sentiment de malaise. Qui pouvait venir à cette heure indue? Il glissa la main dans son dos, prêt à sortir son arme.

CHAPITRE X

Malko n'en crut pas ses yeux lorsqu'il vit la silhouette massive de Kevin Wood s'encadrer dans la porte. La rigidité de ses traits empêchait de voir sa fatigue, mais son œil bleu était injecté de sang. Il avait une sacoche à la main qu'il posa sur la table. Au bruit, Malko devina qu'elle ne contenait pas que du linge de rechange.

Lauren Keeler entra sur ses talons et claqua la porte. Elle avait pris dix ans en trois minutes. Le visage fermé, le regard froid, elle fit de toute évidence un effort surhumain pour lancer d'une voix presque naturelle, mais quand même un peu grinçante :

– Vous auriez dû me prévenir de votre venue, Kevin, j'aurais pu être couchée...

– Je n'avais pas votre téléphone, prétendit l'Américain.

– A propos, je vous présente M. Linge, dit Lauren Keeler, une relation d'affaires.

Les deux hommes se serrèrent la main comme s'ils ne se connaissaient pas.

Lauren Keeler arriva enfin à sourire.

– Que me vaut votre visite à cette heure tardive?

– A vrai dire, expliqua Kevin Wood, c'est Bill que je cherchais. Je suis passé chez lui et je ne l'ai pas trouvé. J'ai pensé que vous sauriez où il se trouvait...

Lauren Keeler jeta un regard plus que suspicieux à l'Américain.

– On ne vous a pas dit qu'il était parti voir son chef de poste à Joburg?

– Non.

Visiblement, la Britannique ne croyait pas un mot de ce que disait Kevin Wood, sans toutefois comprendre la raison de son irruption. L'Américain s'étira avec un sourire misérable.

– On devrait refaire les routes du Natal, soupira-t-il, j'ai les reins moulus.

– Pourquoi n'êtes-vous pas venu en avion?

– J'ai raté celui de Richard's Bay, et celui de demain matin m'amenait trop tard ici. La boîte m'a demandé d'être là, impérativement.

Il bâilla et adressa un regard innocent à Lauren Keeler.

– Bien, je vais me passer de Bill. Désolé de vous avoir dérangée si tard...

Il sembla à Malko que l'œil bleu lui adressait un message muet. Il sauta sur l'occasion.

– Cela vous ennuierait-il de me ramener à Ulundi? Je suis venu sans voiture et...

– Avec plaisir, accepta aussitôt Kevin. Mais on part tout de suite, je rêve d'un lit comme un chien rêve à un os.

Si les yeux émeraude de Lauren Keeler avaient pu tuer, les deux hommes auraient été à l'instant réduits en un petit tas de poussière...

– Excellente idée, croassa-t-elle, livide.

Quand Malko lui serra la main, il eut l'impression de serrer celle d'un cadavre, tant elle était glaciale... Du seuil, elle les observa tandis qu'ils prenaient place dans la Ford de Kevin Wood.

– Qu'est-ce qui se passe? interrogea Malko dès qu'ils eurent démarré. Vous êtes *vraiment* venu par la route de Pretoria?

– Absolument.

– Mais pourquoi?

– Pour vous sauver la vie, répliqua sobrement l'Américain. J'ai appris aujourd'hui en fin de journée que Lauren Keeler avait été retournée par Hennie Du Preez,

qu'elle travaille avec lui. Elle allait donc lui signaler immédiatement votre présence ici. Or, il n'y a pas de meilleur endroit que le Kwazoulou pour liquider quelqu'un comme vous... Hennie Du Preez est probablement en route pour vous tuer.

– *Himmel Herr Gott*! jura Malko. Elle m'a bien eu!

Il lui raconta l'histoire du faux marchand d'armes... et l'intérêt soudain de la Britannique pour ses Kalachnikovs.

Kevin Wood émit un soupir désabusé.

– C'est clair, elle l'a prévenu et vous a attiré chez elle pour vous liquider en toute quiétude. Vous ne seriez jamais réapparu au *Holiday Inn*.

– J'étais sur mes gardes, approuva Malko. Mais je ne pensais pas que l'opération soit si avancée. Comme je suis armé, je ne m'inquiétais pas trop.

– Même armé, vous n'auriez pas fait le poids contre une équipe de tueurs avec Du Preez à leur tête.

– Voilà pourquoi elle voulait tant me garder chez elle.

– On ne peut pas se poser de nuit à Ulundi, mais la route est à tout le monde. A mon avis, il aura fait comme moi.

Kevin Wood fit un brusque écart pour éviter une vache endormie au milieu de la route.

– Comment avez-vous deviné que je me trouvais chez Lauren Keeler? demanda Malko, furieux de s'être fait piéger.

– Dès que j'ai appris ses liens avec Du Preez, je me suis dit qu'elle allait tenter quelque chose. Si vous n'étiez pas à l'hôtel, vous ne pouviez être que chez Bill ou chez elle. Vous deviez l'avoir contactée. J'ai téléphoné chez Bill et appris votre passage aujourd'hui. Heureusement, j'ai eu l'adresse de Lauren Keeler par mon homologue britannique à Pretoria.

Ils venaient de franchir le carrefour menant au *Holiday Inn*, mais l'Américain ne ralentit pas.

– Où allez-vous? demanda Malko.

– Vérifier mon hypothèse.

Cinq cents mètres plus loin, il ralentit et s'engagea

dans un chemin perpendiculaire à la route principale. Il s'arrêta cent mètres plus loin, coupant le moteur et les phares.

– Venez, dit-il à Malko avant de descendre de voiture, en emportant son Uzi.

Ils regagnèrent le bord de la route et se dissimulèrent derrière des buissons. La nuit était fraîche, à 800 mètres d'altitude. Le magnifique ciel austral luisait au-dessus d'eux, constellé de millions d'étoiles. Silence absolu. Ni une voiture, ni un piéton.

Une demi-heure s'écoula. Par moments, l'Américain semblait sur le point de s'endormir. Malko se demandait comment il tenait le coup... De Pretoria à Ulundi, il y avait six heures de voiture, en roulant très vite. Dont trois cents kilomètres de routes sinueuses, étroites, mal entretenues, semées de vaches errantes. Epuisants pour les nerfs.

Soudain, un ronflement lointain se fit entendre. Ils attendirent, le cœur battant. Quelques minutes plus tard, une grosse voiture, un 4 × 4, passa devant eux, venant de Ngoma.

– Ce doit être lui, murmura Kevin Wood.

Les feux rouges s'éloignèrent dans la nuit. Ils laissèrent s'écouler un quart d'heure avant de repartir en direction de la maison de Lauren Keeler. A un kilomètre de celle-ci, Kevin Wood stoppa à nouveau et dissimula sa voiture dans un sentier.

– On continue à pied, dit-il.

Ils se faufilèrent le long des champs de maïs jusqu'à l'entrée de la propriété. Par le portail resté ouvert, ils aperçurent un gros 4 × 4 blanc garé dans la cour! Malko sentit un picotement désagréable le long de sa colonne vertébrale. C'était bien un piège que lui avait tendu la belle Lauren Keeler.

De la lumière filtrait du rez-de-chaussée. Ils battirent en retraite et ne se parlèrent qu'une fois loin de la ferme.

– Si c'est vraiment Hennie Du Preez, remarqua Malko, voilà une chance inespérée de le coincer.

Kevin Wood secoua négativement la tête.

– Non. Ici, nous sommes au Kwazoulu, il est chez lui, et surtout chez Lauren Keeler, qui a l'Inkatha derrière elle. Sauf à prendre cette ferme d'assaut, maintenant, tous les deux, je ne vois pas comment faire, et ce n'est pas dans mes instructions. D'un coup de fil, Lauren Keeler alertera la police du Kwazoulou... En plus, je n'ai aucune autorité dans ce pays. Le temps que les Sud-Afs bougent – s'ils bougeaient –, Du Preez serait loin. L'attaquer de front ici serait suicidaire.

Il avait raison. Il reprit après un silence :

– Grâce à votre témoignage, il y a un moyen légal de le coincer, pour le meurtre de Induna Khuza. Mais pas ici, sur le territoire de l'adversaire.

Malko l'écoutait à peine, en train d'additionner deux et deux.

– Du Preez n'est pas venu seulement pour me liquider, fit-il. Il va sûrement tenter d'abattre Nelson Mandela, à son arrivée demain. Puisqu'il fait ce qu'il veut ici.

– Je crains fort que vous n'ayez raison, admit sombrement Kevin Wood. On va essayer de le « marquer »...

– Comment?

– Vous allez voir.

Sans avoir croisé âme qui vive, ils pénétrèrent dans le parking du *Holiday Inn* et descendirent de voiture. Quelques secondes plus tard, un Noir surgit de l'obscurité, et vint à leur rencontre.

Kevin Wood le présenta à Malko.

– Mon *stringer* local, Bala Sibiya. Il va établir une surveillance discrète autour de la ferme de Lauren Keeler, et de ce 4 × 4, avec des Zoulous qui ne se feront pas remarquer.

– Et ensuite?

– Il n'y a qu'une route pour regagner Pretoria ou Joburg. J'ai le temps de mettre en place une souricière avec mes homologues du NIS. Vous n'aurez plus qu'à témoigner devant la justice sud-africaine que vous avez vu le colonel Hennie Du Preez abattre Khuza sous vos yeux...

– Ce n'est pas un rôle qui m'enchante, remarqua Malko.

Le *stringer* de la CIA avait disparu dans l'obscurité et les deux hommes entrèrent dans le hall désert. Kevin rassura Malko d'un de ses sourires tordus.

– N'ayez pas peur, vous ne l'envoyez pas à l'échafaud. Nous sommes en Afrique du Sud. Un Blanc n'y a jamais été gravement sanctionné pour la mort d'un Noir. Mais Hennie Du Preez sera à l'ombre pendant la période dangereuse. Ça lui évitera de faire des conneries. Il vous remerciera.

Ça, ce n'était absolument pas évident. Le colonel sud-africain risquait de remercier Malko avec du plomb. Beaucoup de plomb...

Le *Rhino Bar* était fermé, on se couchait tôt à Ulundi.

– J'ai sommeil, dit Kevin Wood après avoir extorqué une chambre au réceptionniste endormi. Rendez-vous demain à huit heures au *breakfast*...

Malko gagna sa chambre au premier. Une fois de plus, il l'avait échappé belle. Sans le dévouement de Kevin Wood et sa perspicacité, sa seconde entrevue avec Hennie Du Preez eût probablement été la dernière.

***

Le téléphone arracha Malko au sommeil à sept heures et demie du matin. Kevin Wood semblait d'excellente humeur.

– Je vous attends en bas, annonça-t-il. Je meurs de faim.

Malko prit rapidement une douche, s'habilla, dissimula son Colt sous sa chemise et descendit. Kevin Wood faisait les cent pas devant la piscine déserte. Ils s'attablèrent à la cafétéria pour un solide *english breakfast*, au milieu d'une nuée de journalistes.

– Le roi assiste au « rallye » de huit heures à midi, expliqua Kevin Wood. Ensuite, il reçoit Nelson Mandela dans son *kraal*. Mandela arrive dans son jet privé à

11 heures, de Johannesburg. Nous n'allons pas le lâcher d'une semelle. Je connais Joe Nkhomo, le responsable de sa sécurité. Je l'alerterai dès son arrivée, afin de prendre le moins de risques possibles. Ceux-ci sont relativement limités. La Mercedes blindée de « Goodwill » Zwelithini viendra chercher Mandela directement sur le tarmac de l'aéroport et l'emmènera au *kraal*. C'est le moment du débarquement le plus dangereux. Avec un fusil à lunette... Dans le *kraal*, il ne risque rien, et au retour, ce sera pareil. En attendant, allons voir sur place comment le rallye se présente.

Malko le suivit et ils prirent sa voiture, pour parcourir seulement trois cents mètres. Le carrefour central d'Ulundi était noir de monde. Sous la protection débonnaire de quatre automitrailleuses de la police du Kwazoulou, d'innombrables bus déversaient des hordes de Zoulous en costume traditionnel, avec leurs lances, leurs casse-tête et leurs boucliers. A peine à terre, ils se formaient en cortège et se dirigeaient, en dansant l'*amaputho*, vers la grande esplanade dominée par la butte où se trouvaient les bâtiments gouvernementaux. Il en arrivait aussi à pied, dans des voitures particulières, en bicyclette même! Comme le jour de la grande manifestation à Johannesburg...

Autour d'eux, les Zoulous continuaient à débarquer des bus, gesticulant, chantant, dansant, dans des nuages de poussière. Une vision d'un autre âge. Les policiers avaient toutes les peines du monde à les canaliser.

– J'ai vu mon *stringer*, annonça Kevin Wood. Il a bien travaillé. Le véhicule qu'on a vu hier est un 4 × 4 Mitsubishi tout neuf. Immatriculé dans le Transvaal, il a été vendu par un concessionnaire d'Erasmia. L'homme qui conduit correspondait au signalement de Hennie Du Preez. Il est accompagné de deux autres Blancs et d'un Noir, un Zoulou. Ce matin, ils étaient encore tous à la ferme de Lauren Keeler.

– Cela confirme que Du Preez n'est pas *seulement* venu me liquider, conclut Malko. Sinon, son plan éventé et connaissant votre présence ici, il aurait filé, afin d'éviter une contre-offensive...

– Malheureusement, j'ai dû interrompre la surveillance de la ferme, compléta Kevin Wood. De jour, c'est trop dangereux.

– Donc, il faut coller à Nelson Mandela, dit Malko. De la seconde où son jet se posera jusqu'au moment où il redécollera. De quelle protection rapprochée dispose-t-il?

– Une douzaine de ses gardes du corps seront avec lui. En plus, le service de sécurité de l'Inkatha est censé veiller sur sa personne. Mais c'est comme si vous faisiez protéger Itzhak Rabin par des Palestiniens du Hamas...

Une meute de journalistes venus assister à la rencontre historique gagnait le lieu du rallye. Jamais Nelson Mandela n'avait rencontré le roi des Zoulous.

***

L'atmosphère était suffocante, entre la poussière et le soleil brûlant. A part la tente de toile dressée à l'ombre pour le roi, le Premier ministre et les invités de marque, tout ce que le Kwazoulou comptait de personnalités s'entassait stoïquement sur des chaises en fer, et était en train de griller vif, malgré quelques parapluies déployés. Un cordon de soldats isolait la foule des guerriers massés en contrebas de la butte des officiels.

Debout derrière un micro, un orateur s'égosillait pour chauffer la foule, prêchant en zoulou, éructant, secouant son micro. On aurait dit un Hitler noir. Malko donna un coup de coude à Kevin Wood.

– Regardez.

A côté de l'orateur, un civil portant un T-shirt à l'effigie de Buthelezi veillait, un pistolet glissé dans sa ceinture, dont on voyait la crosse. Ils étaient des dizaines semblables, mêlés à la foule. Le service d'ordre de l'Inkatha. Malko s'approcha de la tente. Elle était déjà pleine de Zoulous endimanchés et il ne restait que quatre places libres devant eux : deux pour le roi et son épouse, deux pour le Premier ministre et sa femme. Quatre beaux fauteuils dorés face à la foule.

Malko consulta sa montre : neuf heures. Les Zoulous

continuaient à affluer, les orateurs à se succéder. La sécurité était nulle. N'importe qui pouvait approcher à quelques mètres du roi et de ses invités.

Le débit de l'orateur devint tout à coup frénétique. Il postillonnait en secouant son micro comme un fou, et sautait sur place. Un immense Zoulou qui devait peser ses deux quintaux se dressa soudain, brandissant sa lance. Le visage convulsé, il dansa sur place, en faisant trembler ses paquets de graisse et ses colliers multicolores. L'orateur, aphone, hurla en anglais.

– *His Majesty, The King!*

Une Mercedes blanche arborant un fanion rigide, suivie d'une BMW pleine de gorilles et de plusieurs voitures de police, venait de s'arrêter à côté de la tente. Le roi et son épouse en émergèrent et se dirigèrent lentement vers la tribune. Goodwill Zwelethini était vêtu d'un costume croisé avec cravate et portait des lunettes noires. Ses seuls attributs de puissance étaient un superbe sabre à la poignée bleue et une chevalière ornée d'une grosse pierre verte. Sa femme disparaissait sous une immense capeline qui la faisait ressembler à un champignon, et son corps replet était moulé dans un tailleur orange bordé de noir, en harmonie avec ses collants à motifs brodés et ses escarpins... Son cou et ses doigts disparaissaient sous les bijoux. Kevin Wood se pencha à l'oreille de Malko.

– C'est dommage qu'il n'ait pas enfilé sa peau de panthère. Il est plus spectaculaire.

Des gorilles, massifs, lunettes noires, tournoyaient autour de la tribune comme des guêpes. La sécurité royale.

Le roi leva son sabre et salua ses fidèles.

Des hurlements sauvages jaillirent de milliers de poitrines. Dressés comme un seul homme, les Zoulous dansaient sur place, brandissant leurs lances, tournant en rond pour mimer l'*amaputho*.

Le Premier ministre Buthelezi arriva à son tour avec sa femme, lui aussi habillé à l'européenne. Il arborait le même petit bouc que son roi. Il s'approcha du micro et commença à haranguer la foule en zoulou, déchaînant

aussitôt des hurlements à vous glacer le sang dans les veines.

– Vous comprenez ce qu'il dit? interrogea Malko.

– A peu près... Il dit que le Zoulouland doit redevenir comme il était avant l'arrivée des Blancs en Afrique : un royaume indépendant...

Les yeux dissimulés derrière ses lunettes noires, le roi écoutait, impassible, la harangue de son Premier ministre, qui était aussi son oncle.

Un énorme Zoulou en pagne pesant 150 kilos, avec des bras à rendre Chris Jones et Milton Brabeck morts de jalousie, la tête ceinte d'un bandana de panthère et des bracelets multicolores partout, écarta les gardes du corps, s'approcha du roi et tomba à genoux. Il se prosterna, puis après s'être relevé, se mit à mimer une attaque à la main, en hurlant des imprécations.

Les gardes du corps souriaient, ravis.

– Il jure de tuer tous ceux qui s'opposent à la volonté du roi, traduisit Kevin Wood.

Un ange noir passa et s'envola, à cheval sur une lance. C'était ce qu'on appelle, en langage diplomatique, une ambiance franche et constructive...

L'énorme Zoulou, sa prestation terminée, alla se rasseoir et fut remplacé par une délégation plus calme. C'était du délire, car le roi se montrait très rarement... La chaleur commençait à être effroyable et les femmes en boubou tombaient comme des mouches. Les discours continuaient, entrecoupés de danses. Derrière ses lunettes noires, le roi semblait s'ennuyer prodigieusement, les femmes épongeaient discrètement leur maquillage en train de fondre. Il régnait sous la tente royale une température de sauna.

Kevin Wood consulta sa montre.

– On va bientôt rejoindre l'aéroport, annonça-t-il.

Le protocole rigide du début avait fait place à une atmosphère bon enfant. Des gens étaient assis sur l'herbe, se rapprochant sournoisement de la tribune royale.

Au moment où Kevin Wood et Malko allaient s'éloigner, ils virent surgir deux Noirs portant un

superbe fauteuil de velours bleu. Ils le placèrent au premier rang, juste entre le roi et le Premier ministre, avant de s'esquiver.

– *For Christ's sake*, qu'est-ce que cela signifie? grommela Kevin Wood.

Il se leva et alla discuter avec le responsable de la sécurité. Il revint quelques instants plus tard, livide de rage.

– Ils ont changé le programme! Nelson Mandela, avant de rencontrer le roi, sera assis là, comme un *sitting duck*. pendant une bonne demi-heure!

Sous le coup de l'émotion, Kevin Wood alluma sa première Lucky de la journée. Malko balayait du regard le paysage devant lui. En contrebas de la butte où était érigée la tribune, la masse noire des Zoulous ondulait sur plusieurs centaines de mètres de profondeur. Aucun Blanc ne pouvait s'y risquer sans se faire repérer immédiatement. Mais, au-delà, à une distance de huit cents mètres à un kilomètre, se trouvaient une demi-douzaine de petites collines boisées. Chacun de leur sommet constituait un superbe poste de tir pour « allumer » la tribune officielle où allait se trouver Nelson Mandela. Bien sûr, cela réclamait un tireur exceptionnel. Ce qui devait être le cas de Hennie Du Preez.

Malko se retourna vers Kevin Wood.

– Est-il encore temps d'empêcher la venue de Nelson Mandela? demanda-t-il.

– J'ai le numéro du portable de Joe Nkhomo, dit l'Américain. Je vais essayer de le joindre. S'il est encore temps.

Quittant la tribune, ils se frayèrent un chemin dans la foule, jusqu'aux bureaux de la présidence. Kevin Wood fonça dans le bureau de Lauren Keeler, après l'amphithéâtre. La Britannique était au téléphone. Son regard se figea en voyant l'Américain, mais elle parvint à esquisser un sourire, et interrompit sa communication téléphonique.

– Qui a changé le protocole de la cérémonie? aboya

Kevin Wood. Nelson Mandela ne devait pas apparaître en public. C'est de la provocation.

Le regard de la Britannique vacilla.

– Qui? Mais je ne sais pas, non... Pourquoi?

– Vous avez un bureau avec un téléphone? aboya l'Américain, ignorant la question.

– Oui, à côté.

Il y était déjà. Il composa un numéro à Pretoria et, dès qu'il obtint son correspondant, commença à parler afrikan avec Joe Nkhomo. La main sur l'appareil, il lança à Malko.

– Ils sont en route pour Grand Central Airport où il doit prendre son jet pour venir ici.

La conversation dura près de cinq minutes. L'Américain raccrocha enfin, épuisé.

– J'ai gagné, il m'a cru! Nelson Mandela va annuler son voyage. Tant pis pour les conséquences diplomatiques. Je suis sûr que c'était un guet-apens.

– Vous croyez que le roi était au courant?

– Evidemment non. Pas plus que les autres Zoulous. Lauren Keeler, elle, doit l'être. C'est probablement elle qui a soufflé à Buthelezi l'idée du changement de programme. Celui-ci fait faire ce qu'il veut au roi, dont il est l'oncle. En Afrique, les liens familiaux sont sacrés et puissants.

Dehors, les hurlements de la foule continuaient. Malko suggéra.

– Pourquoi n'essayons-nous pas de retrouver Du Preez? Il ne sait pas encore que Mandela ne vient pas. Donc il peut être en position de tir.

– C'est un coup à jouer, approuva l'Américain. Commençons par la colline plein est, c'est le meilleur emplacement.

Il désignait une modeste élévation, à huit cent mètres sur leur gauche.

Alors qu'ils regagnaient leur voiture, ils croisèrent Lauren Keeler qui se dirigeait comme une furie vers la tribune d'honneur. Elle leur jeta un regard noir et Kevin Wood lui lança avec un brin d'ironie :

– Que se passe-t-il?

Elle le toisa, glaciale.

– Vous devez le savoir! Nelson Mandela vient d'annuler son voyage! Je vais prévenir le Premier ministre. C'est un camouflet incroyable pour le roi.

– Pourquoi le saurais-je?

Elle haussa les épaules, continuant son chemin, un téléphone cellulaire à la main. Dix minutes plus tard, Malko et Kevin Wood arrivèrent en haut d'un sentier escarpé, au sommet de la colline dominant toute l'esplanade. Vue superbe sur la tribune officielle où un porte-parole était en train de s'égosiller.

Personne. Mais l'herbe à éléphant était écrasée par les traces fraîches d'une voiture...

– Vous aviez raison, gronda Kevin Wood. Du Preez s'apprêtait à le flinguer! Lauren Keeler a dû le prévenir, et en ce moment, il roule sans doute déjà vers Joburg. Je vais avertir le NIS.

Malko jeta son sac de voyage dans sa voiture. Kevin le suivait dans la sienne, en compagnie de son *stringer*. L'Américain reviendrait en avion avec Malko, laissant son *stringer* ramener sa Ford à Pretoria. Au centre d'Ulundi, les Zoulous se dispersaient pacifiquement, ignorant tout de ce qui avait failli arriver. Le choix de Hennie Du Preez était excellent. Dans cette région, l'ANC était totalement absente et Du Preez comme un poisson dans l'eau. Personne ne risquait de le dénoncer...

A peine sorti d'Ulundi, la circulation se calma. Malko tourna à gauche à l'embranchement menant à l'aéroport.

Kevin Wood était assez loin derrière. Un minibus tourna derrière Malko, accéléra et klaxonna impérieusement pour demander le passage. Malko se rangea sur la gauche. A peine l'autre véhicule l'eut-il doublé qu'il se rabattit, se mettant en travers de la route. Il stoppa. Quatre Noirs en surgirent, tous armés de Kalachnikovs et ouvrirent le feu sur la voiture de Malko.

CHAPITRE XI

Malko avait pilé, le pouls à 150. D'un coup d'épaule, il ouvrit sa portière et plongea directement dans le fossé, échappant à la première rafale. Les projectiles criblèrent la voiture de location, firent éclater le pare-brise et les glaces, crevèrent les pneus. Les Noirs cessèrent le feu, un court instant décontenancés. Ils n'avaient pas escompté le réflexe de Malko. Les *hit-squads* de l'Inkatha s'attaquaient d'habitude à des civils sans défense qui se laissaient massacrer comme des veaux à l'abattoir.

Malko profita des quelques secondes de répit pour gagner le champ de maïs voisin, à l'abri des hautes tiges. Les rafales reprirent, fauchant le maïs tout autour de lui. A plat ventre, il hésitait à se servir de son pistolet, au risque de se faire repérer... Il entendit un coup de frein brutal et presque aussitôt, le staccato d'une Uzi. Kevin Wood entrait en scène. Malko se déplaça de quelques mètres et risqua un œil. Les quatre tueurs étaient en train de remonter dans leur véhicule, arrosant tous azimuts. Le minibus démarra sur les chapeaux de roue et disparut dans un nuage de poussière. Malko se redressa, pistolet au poing. Kevin Wood arrivait en courant, suivi de son *stringer*.

– Les enfoirés! fit-il. C'est une *hit-squad* de l'Inkatha, sûrement aux ordres de Hennie Du Preez. Ils attaquent

tout le temps des trains ou des bus chargés de militants de l'ANC, tuant au hasard. Vous l'avez échappé belle.

Ils montèrent dans la voiture de l'Américain. Cinq minutes plus tard, ils étaient à l'aéroport.

⁂

Un orage violent se déchaînait sur la région de Pretoria et ils atterrirent dans des rafales de pluie. A peine à l'aérogare du Grand Central Airport, Kevin Wood se précipita sur un téléphone, pour appeler le NIS. Il revint vers Malko, dépité.

– Rien encore. Le NIS a donné des instructions à la Military Police pour établir des barrages. Ils ont le numéro de la Mitsubishi. Ils ne peuvent pas la louper. Allons chez moi attendre les nouvelles.

Vingt minutes plus tard, ils étaient à Pretoria. Kim se jeta dans les bras de son mari et embrassa chaleureusement Malko. Situation irréelle...

– Cela fait un raffut du diable, commenta-t-elle; l'ANC a annoncé qu'il avait déjoué une tentative d'attentat contre Nelson Mandela. Les Zoulous sont furieux et déchaînés contre Mandela. Le roi a dit haut et fort que Mandela était son hôte, donc que sa personne était sacrée...

Kim leur servit un repas froid, une bouteille de rosé du Cap. Kevin Wood appelait toutes les cinq minutes ses correspondants du NIS, en vain. Le colonel Du Preez semblait avoir disparu de la surface de la terre! Pourtant, avec une voiture aussi voyante que la sienne et connaissant son itinéraire, son interception n'aurait pas dû poser de problème. Kevin et Malko regardèrent ensemble les informations de huit heures en afrikan, consacrées en grande partie au voyage annulé de Nelson Mandela. Puis, pour les aider à patienter, Kim apporta un flacon de cristal plein de Gaston de Lagrange XO et en versa aux deux hommes. Quand le téléphone sonna, l'Américain se jeta littéralement dessus. Il raccrocha ensuite avec fureur...

– Ils l'ont loupé, ces cons! lança-t-il. Les occupants

de la Mitsubishi ont tiré à un barrage, près de Witbank, et tué deux policiers noirs avant de s'enfuir...

Hennie Du Preez gardait une longueur d'avance.

⁂

Kevin Wood frottait furieusement son œil valide, geste habituel chez lui lorsqu'il bouillait intérieurement. Il alluma une Lucky Strike, aspira la fumée et la rejeta lentement, ce qui sembla le calmer. Malko ne s'avouait pas battu.

– Le numéro d'immatriculation ne donne rien?

– Au nom de Willem Cronge, laissa tomber l'Américain. Un autre alias de Hennie Du Preez, avec une fausse adresse.

– Vous m'avez dit qu'il y avait très peu de voitures de ce type, observa Malko. Et que vous aviez repéré le nom du concessionnaire, à Erasmia. Il y a une piste à suivre...

– On verra ça demain, promit Kevin Wood.

La fatigue lui tombait sur les épaules d'un coup. Il ne pensait plus qu'à une chose : dormir. Une fois de plus, Malko se retrouva sur la M1 déserte avec, au sud, le halo de lumière de Johannesburg. Lui non plus n'en pouvait plus. Rongé par la frustration, il rentra au *Sandton Sun*, particulièrement animé. Une réception venait de se terminer, dans un des salons du sixième. Une Noire superbe, moulée dans un fourreau fendu jusqu'en haut de la cuisse, posa sur lui un regard intéressé, mais, absorbé par ses pensées, il la remarqua à peine. En Afrique, le blond était toujours une espèce recherchée.

⁂

Kevin Wood donna signe de vie à neuf heures du matin.

– J'ai réfléchi, dit-il. On va aller en clients chez le concessionnaire, ce type fait peut-être partie du réseau de Du Preez. Si on envoie la police, il va se fermer

comme une huître. Rejoignez-moi dans une heure, à l'entrée nord d'Erasmia, sur la N 28. Il y a une station BP.

⁂

Erasmia aurait pu se trouver en Californie du Sud. Une petite bourgade coquette et résidentielle, avec de charmants cottages, des rues bien entretenues, des parterres de fleurs. Pas un immeuble ne dépassait trois étages. C'était l'Afrique du Sud des dépliants touristiques.

Le concessionnaire Mitsubishi se trouvait en plein centre, à côté d'un *shopping center*. Ils pénétrèrent dans le hall d'exposition, et un vendeur les accueillit. Kevin Wood lui expliqua qu'il était diplomate et qu'il cherchait une Mitsubishi 4 × 4 du type Export. Le vendeur arbora une mine désolée.

– Je n'en ai eu qu'une! dit-il. Elles sont pratiquement interdites à l'importation, parce que fabriquées entièrement à l'étranger. Des voitures superbes.

– A qui l'avez-vous vendue, sans indiscrétion? demanda Kevin Wood. Le propriétaire accepterait peut-être de me la revendre.

– Ça m'ennuie de vous le dire, et puis, cela ne sert à rien. La voiture a à peine six mois et il en est très content. Je peux quand même lui poser la question, lorsqu'il viendra la reprendre...

Malko crut avoir mal compris.

– La reprendre?

– Oui, il l'a amenée ce matin pour la révision et un petit réglage de climatisation.

Malko et Kevin Wood échangèrent un regard éloquent.

– Je pourrais la voir? demanda timidement l'Américain.

– OK, si c'est juste pour l'admirer.

Il les emmena dans l'atelier. La Mitsubishi trônait, éblouissante de blancheur, le capot levé. Malko vérifia

d'un coup d'œil le numéro : c'était bien celle d'Ulundi. Le vendeur revint à la charge.

– Je pourrais vous en commander une, mais il vous faut une licence d'importation. Le propriétaire actuel l'a obtenue du ministère du commerce extérieur. C'est très difficile.

Même en cavale, Hennie Du Preez avait le bras long...

– Je vais voir pour cette histoire de licence, promit Kevin Wood. Mais vous avez raison, inutile de lui parler de la revendre, elle est toute neuve.

A peine ressorti, l'Américain poussa un vague grognement de joie.

– Cette fois, on a marqué un point. Il n'y a plus qu'à avertir le NIS.

– Il y a peut-être mieux à faire, proposa Malko. Vous n'êtes pas sûr de ceux que vous allez lâcher sur Du Preez. Pourquoi ne pas nous assurer nous-mêmes de sa planque, et, ensuite, prévenir la police, en verrouillant tout à chaque échelon.

– Vous avez raison, approuva Kevin Wood en s'installant dans sa voiture. Nous avons un peu de temps, le garage ferme de midi à deux heures. Avec un type comme Du Preez, il n'y a qu'une façon de le suivre sans se faire repérer : un hélicoptère. J'ai un copain, qui possède une petite compagnie de charter, à Grand Central Airport. Je lui ai déjà demandé des trucs un peu délicats.

⁂

Depuis vingt minutes, le petit Bell Angusta tournait autour d'Erasmia, à six cents pieds d'altitude. Sur les flancs de la machine s'étalaient deux grandes affiches : *Aerial photography*. Le pilote, un Sud-Africain barbu qui ne devait pas avoir plus de trente ans, maîtrisait parfaitement sa machine. Quelle que soit la position de l'appareil, ils étaient toujours en vue du garage Mitsubishi.

Deux paires de puissantes jumelles permettraient à

Kevin Wood et à Malko d'identifier un visage. La turbine ronronnait paisiblement. A part quelques nuages, le ciel était clair et il n'y avait pas de risque d'orage pour l'instant. Le garage était rouvert depuis un quart d'heure. Malko porta soudain les jumelles à ses yeux.

– Regardez!

Une voiture de police s'arrêta devant le garage Mitsubishi. Un policier en uniforme en descendit et elle repartit aussitôt. Les deux hommes retinrent leur souffle. Mais ce n'était pas Hennie Du Preez. L'homme était beaucoup plus gros et râblé. Cinq minutes plus tard, la Mitsubishi apparut, le policier au volant! Kevin Wood jura entre ses dents.

– Ça alors!

Roulant lentement, la voiture traversa la ville et prit la N 28. L'hélico demeura en arrière, à la même altitude. Silencieux, il était difficilement repérable. Les maisons firent place aux champs de maïs, dans une campagne vallonnée. Vingt minutes plus tard, la grosse voiture blanche s'arrêta devant le portail d'une énorme ferme composée de plusieurs corps de bâtiments, complètement isolée dans les champs, au croisement des routes R 513 et R 560, au nord-ouest de Pretoria. La Mitsubishi s'arrêta dans la cour et son conducteur pénétra dans un des bâtiments de la ferme.

– Retournez à Grand Central Airport, ordonna Kevin Wood au pilote. On va revenir en voiture.

***

Kevin Wood rata la sortie de Pretoria-est et jura. Ils durent faire un long détour avant de se retrouver sur la N 28, pour refaire le parcours de la Mitsubishi. Juste avant la ferme, ils aperçurent un panneau au bord de la route, portant l'inscription VLAKPLAAS. Kevin Wood fronça les sourcils.

– C'est bizarre, ce nom me dit quelque chose...

Au moment où ils passaient devant, le portail de la ferme s'ouvrit et une voiture de police en sortit, tournant dans la direction de Pretoria. Le temps de faire

demi-tour, et Kevin Wood se mit à la suivre à bonne distance. Elle les mena jusqu'à un grand bâtiment gris de huit étages, en plein centre de Pretoria, qui occupait tout un bloc entre Pretoria Street et Bomay Street.

– Le QG de la police, annonça Kevin Wood.

La portière s'ouvrit côté trottoir et un homme en civil sortit de la voiture, une serviette à la main. Malko sentit l'adrénaline se ruer dans ses artères : c'était Hennie Du Preez. Ce dernier traversa Pretoria Street et se dirigea vers un combi Volkswagen garé en face. La voiture de police attendait. Kevin Wood siffla entre ses dents.

– Vous comprenez pourquoi on ne l'attrape pas?... Il est protégé par ceux qui sont censés le poursuivre.

Hennie Du Preez s'était mis au volant du combi, qui décolla du trottoir. Kevin Wood laissa plusieurs voitures entre les deux véhicules. Hennie Du Preez conduisait avec prudence. Il descendit Bosman, tourna à droite dans Visagie, puis à gauche dans Sehueman, en direction de l'autoroute M1. Bientôt, il se retrouva sur celle-ci, en route vers Johannesburg. Quarante minutes plus tard, il sortit par la rampe Marlboro Drive, prit South Avenue vers l'ouest, s'enfonçant dans la galaxie de banlieues chic imbriquées les unes dans les autres, au nord de Johannesburg. Le Beverly Hills local.

Au bout de South Avenue, Hennie Du Preez tourna à droite dans Rivona Avenue, vers le sud. Deux kilomètres plus loin, il mit son clignotant et entra dans une station BP, où il fit le plein. Ensuite, au lieu de repartir, il se gara sur le terre-plein de la station.

– Il attend quelqu'un, remarqua Malko. C'est peut-être le moment de prévenir le NIS...

– Attendons un peu, répliqua Kevin Wood. Vous avez vu de quelles protections il dispose.

Vingt minutes s'écoulèrent. Puis un minibus en mauvais état pénétra à son tour dans la station-service. Ses flancs étaient couverts d'affiches vertes, noires et rouges de l'ANC, les glaces barbouillées de peinture bleue de façon à ce qu'on ne puisse voir à l'intérieur. Il était

conduit par un Noir, un autre se trouvait à côté de lui. Ils prirent eux aussi de l'essence.

Hennie Du Preez émergea alors de son véhicule et, sans se presser, gagna celui de l'ANC. A peine fut-il monté que le combi démarra, descendant Rivona. Par la vitre baissée, le Noir assis à côté du chauffeur balançait des tracts de l'ANC sur la chaussée. Kevin Wood jura entre ses dents.

– *For Christ's sake!* Si je ne le voyais pas de mes yeux, je ne le croirais pas...

– J'ai l'impression qu'on a mis le doigt sur un sacré truc, renchérit Malko.

– Je n'aime pas cela du tout, dit Kevin Wood. Ce n'est pas possible que ces types soient vraiment de l'ANC, qui rêve de couper Du Preez en rondelles.

Le combi de l'ANC quitta Rivona pour Melvill Road, une voie totalement résidentielle du quartier d'Ilovo, bordée de superbes propriétés, qui s'enfonçait vers le sud. Au début, un mur d'enceinte surmonté à intervalles réguliers d'aigles napoléoniens courait sur plus de cent mètres, protégeant un véritable palais!

Le combi tourna ensuite à droite dans Upfill, puis encore à droite dans Tweedale, puis toujours à droite, dans Heilling, revenant à son point de départ! Il traversa Rivona et redescendit, toujours à petite vitesse, pour enfin s'arrêter en haut d'une courbe, à une centaine de mètres de l'embranchement de Melvill Road. Que faisait ce véhicule de l'ANC en plein quartier résidentiel blanc? Kevin Wood effectua un long détour pour revenir se garer derrière le combi, sur Rivona. Il prit son téléphone cellulaire et appela sa secrétaire.

– Trouvez-moi qui habite au 70 et au 71 Melvill Road, dans Ilovo, demanda-t-il. Le plus vite possible...

Le *van* de l'ANC redémarra, marquant un temps d'arrêt au début de Melvill Road. Il refit exactement le même parcours! Son manège était clair : il surveillait la zone; mais pourquoi? Il n'y avait aucun bâtiment officiel dans ce quartier résidentiel. Le téléphone cellulaire de Kevin Wood se mit à couiner. L'Américain

décrocha, écouta, écrivit quelques mots sur son calepin et raccrocha.

– Ça sent mauvais! lâcha-t-il. Au 70, là où il y a les aigles, il n'y a plus personne. Il s'agissait d'un médecin un peu fou, mort l'année dernière. Mais, au 71, habite un des Noirs les plus riches de la *black business community*, Richard Maponya.

– Vous croyez que Du Preez prépare un attentat contre lui?

– Richard Maponya a « récupéré » toutes les boutiques des petits commerçants portugais des *townships*, en coupant leur approvisionnement. Des camions, dont les chauffeurs appartenaient à l'ANC, les ravitaillaient. Ensuite, il les a rachetées pour une bouchée de pain... expliqua Kevin Wood. Il s'est acheté une écurie de course, cette splendide propriété dans un des quartiers blancs les plus élégants, l'a meublée en faisant appel à un célèbre architecte d'intérieur Claude Dalle, acheminant par avion ses emplettes pour plusieurs millions de dollars. En plus, il finance l'ANC.

– J'ai compris! dit Malko.

Kevin Wood reprit son téléphone cellulaire. Cette fois, c'est le NIS qu'il appelait, pour donner l'alerte et demander qu'on expédie immédiatement des forces de police à Melvill Road, où un attentat était en préparation. Il raccrocha, sombre et exultant.

– Cette fois, on va peut-être le piquer!

Une heure s'écoula. Le combi de l'ANC refit deux fois son circuit. Mais pas la moindre voiture de police. Kevin Wood trépignait, rappelant le NIS toutes les cinq minutes.

Soudain, Malko remarqua une Mercedes blanche, suivie d'une BMW, qui montait Rivona Avenue. Aux reflets verdâtres de ses glaces et de son pare-brise, il était facile de deviner qu'elle était blindée. Des rideaux verts empêchaient de surcroît d'en apercevoir l'intérieur. Kevin Wood l'avait vue aussi. Il fit un saut de carpe.

– *Holy shit!* Regardez le numéro SFR36IT. C'est Nelson Mandela!

Les deux véhicules s'immobilisèrent entre deux voies de Rivona, attendant qu'il n'y ait pas de voitures pour traverser et s'engager dans Melvill Road. Elles s'arrêtèrent en face du 71. Le chauffeur, un gros Noir joufflu, descendit en courant pour aller ouvrir le portail.

A cet instant, le combi de l'ANC s'engagea à son tour dans Melvill Road, passa devant les deux véhicules arrêtés et stoppa vingt mètres plus loin. Les portes arrière s'ouvrirent brusquement. Malko aperçut dans l'ombre le long canon d'une arme ressemblant à une mitrailleuse lourde, dont le trépied affleurait l'arrière du véhicule. On allait assassiner Nelson Mandela sous ses yeux.

CHAPITRE XII

A la seconde où ils aperçurent l'arme braquée sur la Mercedes de Nelson Mandela, Malko et Kevin Wood se ruèrent hors de leur véhicule. L'Américain avec son Uzi, Malko avec le Colt 11.43. Sans se concerter, ils ouvrirent le feu en direction du combi de l'ANC, espérant gêner le tireur.

Les gardes du corps de Nelson Mandela réagirent avec quelques secondes de retard, ouvrant les portières de la BMW, armes au poing. Alors qu'ils mettaient pied à terre, une flamme rouge jaillit du long canon de l'arme dissimulée dans le combi, accompagnée d'une détonation puissante et sourde.

La Mercedes blanche, arrêtée en travers de la chaussée, prête à entrer dans la propriété de Richard Maponya, sembla secouée par un tremblement de terre! Les glaces latérales arrière, munies d'un blindage de 80 mm censé résister à tous les impacts, explosèrent comme si c'était du verre ordinaire, sous les yeux horrifiés de Malko et de Kevin Wood. L'Américain hurla, hystérique.

– *They got him! They got him!* (1)

Le Noir qui distribuait un peu plus tôt des tracts de l'ANC sauta hors du combi, une Kalachnikov à la main, protégé par un gilet pare-balles marron. Il balaya la BMW des gardes du corps d'une interminable rafale.

(1) Ils l'ont eu! Ils l'ont eu!

Les projectiles firent trembler la carrosserie, pulvérisèrent les glaces et frappèrent les occupants. Un garde du corps tomba à plat ventre sur le macadam, deux autres s'effondrèrent en travers des portières. Le conducteur, foudroyé à son volant, demeura sur son siège, la tête rejetée en arrière.

Le staccato de l'Uzi fit écho aux détonations plus sourdes du Colt. Un des hublots du combi vola en éclats. Entravés par la Mercedes, Malko et Kevin Wood ne pouvaient viser directement le tireur et devaient se contenter de le gêner.

Le gros chauffeur noir, accroupi contre le portail, franchit en courant les quelques mètres qui le séparaient de la Mercedes et se jeta à son volant. Il démarra aussitôt.

Une seconde explosion sourde. Le tireur venait de faire feu, à nouveau, juste au moment où la voiture blanche redémarrait. Le projectile frappa le coffre qui s'ouvrit, comme poussé par un ressort. Dans un rugissement, la Mercedes s'engouffra dans la propriété...

La culasse du 11.43 claqua, demeurant ouverte. Malko s'accroupit derrière un arbre pour changer le chargeur. Kevin Wood lâcha encore quelques projectiles, puis se replia vers sa voiture pour prendre d'autres chargeurs. Le Noir à la Kalachnikov en profita pour remonter dans le combi qui démarra aussitôt, dévalant Melvill Road.

Une voiture de police arrivant en sens inverse, sirène hurlante, le croisa, sans soupçonner qu'à l'abri des portes arrière refermées se cachait l'arme utilisée pour l'attentat. Elle s'immobilisa à côté de la BMW criblée d'impacts.

Trois policiers sautèrent à terre, armés de *riot-guns*. Ils aperçurent Kevin Wood et Malko, armes au poing, et, sans hésiter, ouvrirent le feu sur eux. Les deux hommes n'eurent que le temps de s'abriter derrière des arbres! Posément, un des policiers vida les huit coups de son arme. Kevin Wood l'interpella en afrikan, violet de rage : le combi de l'ANC s'éloignait sans être inquiété dans Melvill Road! Il tourna dans Hames

Road pour rejoindre Oxford, le grand boulevard qui prolongeait Rivona, et disparut.

– *Motherfuckers! Doos* (1)! *Vertrocks* (2)!

Déchaîné, Kevin Wood mélangeait l'anglais et l'afrikan, insultant les trois policiers embusqués, qui, devant ses hurlements, avaient quand même cessé le feu. Ils restèrent à se regarder en chiens de faïence jusqu'à l'arrivée d'une BMW grise avec cinq civils. L'Américain en interpella un par son prénom :

– Kobus!

L'homme se retourna, reconnut Kevin Wood et fit signe aux policiers de ne pas tirer. L'Américain, son Uzi à bout de bras, jaillit de derrière son arbre, écumant de fureur.

– On vient de tirer sur Mandela, les coupables se sont enfuis et ces abrutis tirent sur *nous*!

L'homme du NIS blêmit.

– *Golie God*! Il est mort?

– Je n'en sais rien, rugit Kevin Wood, sa voiture a pu se réfugier dans la propriété, là devant, chez Richard Maponya.

Les policiers s'étaient rapprochés, confus. Des têtes de brutes, les cheveux ras, engoncés dans des gilets pare-balles. Kobus Klopper, affolé, se précipita vers l'entrée de la propriété de Richard Maponya, sans un regard pour les gardes du corps, morts ou mourants, de Nelson Mandela. Trois autres voitures de police arrivèrent enfin et établirent un périmètre de sécurité. Puis ce fut le tour d'une ambulance. Un des occupants de la BMW n'était pas tout à fait mort. On l'emporta sur une civière et l'ambulance repartit en couinant sinistrement.

Kobus Klopper parlementait à la grille de la propriété, brandissant sa carte du NIS en face d'un véritable mur de Noirs de l'ANC armés jusqu'aux dents. Il se retourna vers Malko et Kevin, une expression d'indicible soulagement sur son visage.

(1) Cons!
(2) Salauds!

– Il n'a pas été touché!

C'était un miracle... Enfin, un des responsables du service de sécurité consentit à entrebâiller la grille, permettant à Kobus Klopper, à Malko et à Kevin Wood d'entrer dans le jardin. Ils foncèrent examiner la Mercedes. Le premier projectile avait traversé de part en part les deux glaces blindées, les réduisant en poussière. Le plancher était plein de débris de verre. Si Nelson Mandela n'avait pas été profondément enfoncé dans la banquette, sa tête aurait été réduite en bouillie.

Le second projectile avait transpercé les tôles épaisses du coffre, pulvérisant l'émetteur du téléphone. Le trou de sortie était gros comme une soucoupe. Kevin Wood se pencha sur les impacts, perplexe.

– Bon sang, on dirait une mitrailleuse lourde! Cette voiture est faite pour que même les projectiles d'arme de guerre ricochent dessus.

Assis sur le perron de la maison, le chauffeur, choqué, la tête entre ses mains, regardait les dégâts d'un œil hagard.

– Nelson Mandela n'a vraiment rien? demanda Malko à un secrétaire du président de l'ANC.

– Non, rien, affirma le Noir. Juste une légère coupure à la main. Du verre. Dieu l'a protégé et il croit en son étoile.

Sans Malko et Kevin Wood, son étoile se serait transformé en étoile filante...

Kobus Klopper, le contact de Kevin Wood au NIS, nerveux comme un jeune marié, parlementait avec le staff de Mandela. Au bout de vingt minutes, il rejoignit Malko et l'Américain, visiblement soulagé.

– J'ai obtenu que l'ANC ne mentionne pas cet attentat. Cela pourrait déclencher des troubles graves dans les *townships*... Je vais imposer le silence aux forces de sécurité.

Un policier s'approcha.

– On a retrouvé le véhicule qui a servi à l'attentat, annonça-t-il.

Le combi n'était pas très loin, à deux kilomètres dans une petite rue donnant dans Oxford Road. Des policiers l'avaient déjà fouillé, sans rien trouver, même pas une douille. Il avait été volé quinze jours plus tôt à Durban, puis équipé de fausses plaques du Transvaal et de toute sa « peinture de guerre ». La piste s'arrêtait là. Hennie Du Preez avait évidemment prévu une voiture relais.

– La ferme de Vlakplaas! réalisa soudain Malko. Ils se sont peut-être repliés là...

Dix secondes plus tard, derrière la voiture du NIS équipée d'un gyrophare, ils fonçaient sur la M1, à 160. Sans avoir prévenu personne, de peur des indiscrétions. Même pas la police!

Vingt-cinq minutes plus tard, ils stoppaient devant la ferme qui semblait abandonnée. Alors seulement, Kobus Klopper prévint la police d'Erasmia. Kevin Wood poussa soudain une brève exclamation.

– Je sais où j'ai entendu parler de Vlakplaas! C'était une base secrète de l'unité C 10 de l'armée sud-africaine, commandée par Hennie Du Preez. Le nom de code de cette ferme était Daisy. Officiellement, cette base a été fermée il y a deux ans.

– Pas pour tout le monde... soupira Malko.

Dès que les renforts furent arrivés, un policier fit sauter la serrure du portail. La visite commença. Rien de bien excitant. Quelques AR 4, le fusil standard de l'armée sud-africaine, des munitions et du matériel radio. Visiblement, la place avait été déménagée hâtivement.

C'est un policier qui, en explorant le sous-sol, découvrit une longue caisse de bois même pas ouverte. A côté se trouvait une caisse de munitions. On l'ouvrit : elle contenait des munitions de 12,7 fabriquées aux Etats-Unis. On fit sauter le couvercle de la grande caisse, qui révéla une arme impressionnante : un énorme fusil à lunette, avec un canon de mitrailleuse long de plus d'un mètre et un frein de bouche, gros cylindre de quinze centimètres. Il se fixait sur un bipied comme une arme collective, était alimentée par un magasin, possédait une lunette puissante et le talon de sa crosse était renforcé d'une épaisse plaque caoutchoutée.

– Qu'est-ce que c'est? interrogea Malko.

Les Sud-Africains semblaient aussi étonnés que lui. Kevin Wood examina l'arme de près.

– Un Mac Millan M 87, dit-il. J'en avais entendu parler, mais je n'en avais jamais vu. C'est ce qu'on fait de mieux comme pouvoir de destruction. On a utilisé le canon d'une mitrailleuse lourde 12,7 mm pour construire une arme de tireur d'élite. Avec la lunette, un bon tireur place une balle à un kilomètre dans un cercle de dix centimètres... La lunette grossit vingt fois la cible. Mais ce qu'il y a de pire, c'est sa puissance de perforation. Ses projectiles traversent comme du papier à cigarette les glaces blindées les plus épaisses et les blindages de portière. L'énergie cinétique est telle que même une blessure dans un organe non vital est mortelle.

Nelson Mandela avait eu de la chance.

– C'est une arme terrifiante, fit Kobus Klopper d'une voix blanche. Comment est-elle arrivée jusqu'ici?

L'œil bleu de Kevin Wood se fixa sur lui, accusateur.

– Les Mac Millan sont vendus *exclusivement* aux forces armées de différents pays.

Il reposa le Mac Millan. Avec son magasin contenant cinq cartouches de 12,7 tirant un projectile de dix centimètres de long capable de traverser un mur de brique, c'était le cauchemar de n'importe qui chargé de protéger une personnalité. Tous pensaient la même chose. L'exemplaire qu'ils avaient devant les yeux n'était pas unique. Il y en avait au moins un autre. La combinaison d'une arme semblable et d'un homme comme Hennie Du Preez était potentiellement dévastatrice.

D'un ton lugubre, l'homme du NIS annonça :

– Je vais faire commencer les recherches immédiatement.

Kevin Wood montra à Malko l'épais coussinet de caoutchouc qui protégeait l'épaule du tireur.

– Sans ce truc-là, vous avez des osselets à la place de la clavicule. Vous imaginez les dégâts de la balle...

Un ange passa et s'enfuit en perdant des plumes.

***

Jouant machinalement avec son paquet de Lucky Strike, les pieds sur son bureau, Kevin Wood broyait du noir.

– Si nous ne mettons pas la main sur ce fou furieux de Hennie Du Preez, nous sommes partis pour la gloire. Mandela se fera dessouder, et ce sera le signal de la guerre civile entre Noirs et Blancs. Les miséreux des *townships* dont c'est le Dieu partiront avec leurs *pangas* et leurs Kalachs à l'assaut des quartiers blancs pour le venger. Pour peu que l'armée – blanche à 100 % – et la police, qui vomit les Noirs, se mettent de la partie, vous obtenez un mélange harmonieux de Yougoslavie et de Liberia, avec une pincée de Zaïre. Le chaos total, la fin du processus de réconciliation et du même coup, des espoirs de réélection de notre cher président Clinton.

Malko se demanda si l'Américain ne forçait pas un peu sur l'apocalypse, mais à la réflexion, il devait avoir raison. Les Noirs d'Afrique du Sud avaient trop attendu, remâchaient trop de frustrations. Si on les privait de leur leader emblématique, ils exploseraient.

– Il faut que Hennie Du Preez soit particulièrement borné pour souhaiter un tel chaos, remarqua-t-il. C'est impossible qu'il n'y ait pas une autre idée derrière tout cela.

– Peut-être, reconnut Kevin Wood, mais je ne la vois pas. En attendant, il y a un problème immédiat. D'après Kobus Klopper, seuls quelques intimes de Mandela, tous insoupçonnables, savaient que Nelson Mandela devait se rendre aujourd'hui chez son ami Richard Maponya. Or, Hennie Du Preez le savait, lui.

– Il a des « sources » au cœur de l'ANC, conclut Malko.

L'Américain approuva.

– Evidemment! Mais c'est grave. Nous pensions que Du Preez était obligé d'utiliser un pays ami comme le Kwazoulou pour monter un attentat. C'est faux. Avec

des complices au sein de l'ANC et son Mac Millan qui se joue des blindages, il peut frapper partout...

– Il a pu acheter des proches de Mandela. Nous sommes en Afrique...

– Ceux qui sont susceptibles de fournir cette qualité d'information ne se laissent pas acheter pour une poignée de dollars, objecta Kevin Wood. Du Preez a grenouillé pendant tellement longtemps dans les Services qu'il a créé des réseaux partout. Je ne suis même pas certain que les policiers appelés tout à l'heure n'aient pas *sciemment* tiré sur nous, pour couvrir la fuite du combi... Kobus Klopper me l'a encore répété : le système de sécurité sud-africain est pourri, démantelé, inefficace. Personne ne croit plus à rien. Je pense que notre seule chance de déjouer le prochain attentat est d'essayer de remonter la filière ANC. De l'intérieur.

– Vous êtes à ce point en bons termes avec eux...

L'œil bleu de l'Américain se posa sur Malko avec un brin d'ironie.

– Nous ne faisons pas *que* des conneries à la *Company*... Mon prédécesseur avait « tamponné » une recrue de choix, il y a plus de dix ans maintenant. Thabo Maleka.

Malko était stupéfait.

– Le numéro 3 de l'ANC? Il est considéré comme très radical, lié aux communistes de Joe Slovo...

Kevin Wood tordit sa bouche rapiécée, amusé par la naïveté de Malko.

– Et alors? Il a des besoins d'argent comme tout le monde. Nous sommes en Afrique, n'oubliez pas. Avant les convictions, il y a le dollar. Maleka aime les grosses voitures, les jolies femmes et les bons repas. Maintenant, avec la victoire de l'ANC, il va avoir tout cela, mais avant, il tirait la langue. Il suffisait de l'approcher gentiment, sans le vexer. Les Noirs sont très susceptibles.

– Personne ne s'en doute à l'ANC?

L'Américain inclina la tête affirmativement.

– Il y a eu un accroc, il y a cinq ans. Il avait été

imprudent... Des malfaisants l'ont dénoncé, mais il a pu se dédouaner. Grâce à nous.

– Comment cela?

– Ses deux accusateurs n'ont pas pu témoigner. *Permanent removal*... Cela n'a pas empêché Maleka de faire une belle carrière. D'ailleurs, je pense que Nelson Mandela lui-même n'est pas dupe. Seulement, c'est un vieux renard. Il sait bien que l'ANC n'est pas un seul bloc uni derrière lui. Il y compte des ennemis. Les gens de Joe Slovo, les communistes, rêvent de l'éliminer. Pour eux, il incarne le bon Noir de la Case de l'Oncle Tom... Les partisans de Chris Hani, ceux qu'on appelle les *comrads* qui ont quitté l'école à douze ans, au nom du slogan « *Revolution before education* », le trouvent beaucoup trop modéré. Comme ceux du Congrès panafricain avec leur slogan *one settler, one bullet*. Ça fait du monde. Alors, c'est bien de ne pas mettre ses œufs dans le même panier.

– Le NIS est au courant?

– Non, bien sûr...

– Maintenant qu'il va être au moins ministre, Maleka continue d'être opérationnel?

L'œil bleu reluisait de joie.

– La reconnaissance est une belle qualité. Souvenez-vous du général Noriega au Panama. Il était capitaine quand il a été recruté. Président du Panama, il a continué à travailler pour la *Company*. Il est difficile de se défaire d'une vieille maîtresse.

Le renseignement, jouant sur les faiblesses humaines, n'était pas toujours ragoûtant...

La secrétaire frappa à la porte et déposa un document sur le bureau du chef de station de la CIA. Kevin Wood le parcourut rapidement et le reposa, visiblement stupéfait.

– La « Troisième Force » a le bras long! commenta-t-il. C'est une filiale des arsenaux sud-africains, la compagnie Denel, qui a commandé six fusils Mac Millan M 87, par l'intermédiaire de Mark Littlefield. Ces armes ont été ensuite revendues à un club de tir de Pretoria, Badger Arms, pour un usage « sportif ».

Fatalité : trois de ces armes ont été volées au cours d'un cambriolage... A mon avis, Littlefield devait savoir où ces armes avaient abouti. Voilà pourquoi il a été tué. Autrement dit, ces armes sont entrées ici avec une autorisation officielle, commandées par les autorités de ce pays...

Un ange passa et s'enfuit, effaré.

– Donc, il n'y a aucune chance de retrouver les deux Mac Millan qui sont encore dans la nature, conclut Malko.

– Vous êtes lucide, reconnut Kevin Wood. Il faut creuser la filère ANC. Le seul qui puisse nous y aider, c'est Thabo Maleka. Dès que j'aurai le contact, je vous préviens. En attendant, redoublez de précautions. Vous avez fait échouer *deux* attentats contre Mandela. Hennie Du Preez n'est pas homme à vous pardonner. Le Mac Millan peut aussi être utilisé contre vous...

***

Malko allait monter dans un des ascenseurs aux parois transparentes s'élevant dans l'atrium du *Sandton Sun* lorsqu'une main se posa sur son bras. Il se retourna et plongea droit dans les yeux émeraude de Kim Wood.

– Je vous avais dit que je viendrai, dit-elle.

Depuis la veille, Malko n'était pas retourné à Pretoria. En *stand-by*, il attendait des nouvelles de Kevin Wood, et sortait le moins possible. A quoi bon prendre des risques? Même pour aller acheter des journaux à la boutique de l'Indien, au sixième, il prenait son Colt. La présence de Kim, tout contre lui dans l'ascenseur, déclenchait chez lui des sentiments contradictoires. Elle sentit sa réticence, et dit immédiatement :

– Ne me jugez pas, vous ne savez pas tout.

Ils n'échangèrent plus un mot jusqu'au dixième étage.

Malko enfonça la carte magnétique dans la serrure et Kim se faufila la première dans la chambre.

Une pénombre agréable y régnait. Kim jeta son sac sur le lit et, sans un mot, étreignit Malko. Celui-ci se laissa faire. Plus la jeune femme y mettait d'entrain, plus il se sentait glacé. Jamais il n'avait rien ressenti de tel. Kim lui ôta ses vêtements et l'allongea sur le lit. Quand il sentit sa bouche s'emparer de lui, il eut un sursaut et le désir gonfla son sexe. Puis l'image de Kevin passa devant ses yeux et son désir retomba.

Kim eut beau se montrer la vestale la plus attentionnée, elle ne parvint pas à l'arracher à sa torpeur.

– Tant pis, dit-elle finalement en interrompant ses efforts. Il vaut mieux qu'on ne se revoit plus.

– Probablement, dit Malko, confus et content à la fois.

Ils restèrent à bavarder encore un moment, puis elle se rhabilla et repartit pour Pretoria. Le téléphone sonna deux heures plus tard. La voix chaleureuse de Kevin Wood le mit mal à l'aise.

– Je suis en bas, annonça l'Américain. Je ne voulais pas utiliser le téléphone, rejoignez-moi au *Chapter*, j'ai retenu une table.

***

Avec un ensemble touchant, les deux garçons noirs ôtèrent les cloches argentées dissimulant les steaks d'autruche et le maître d'hôtel se pencha vers Kevin Wood et Malko pour leur souhaiter bon appétit.

Le *Chapter*, au sixième étage du *Sandton Sun*, était un des meilleurs restaurants de Johannesburg, avec ses éclairages tamisés, son pianiste et son service de classe.

Kevin Wood leva son verre.

– A la nouvelle Afrique du Sud!

Il y avait de la tristesse et de l'ironie dans sa voix. Malko goûta son vin du Cap, délicieux comme un Saint-Emilion. Après les émotions des deux derniers jours, cela faisait du bien de retrouver la civilisation. Le pianiste égrenait ses notes mélancoliques et les deux hommes s'étaient placés face à l'entrée du restaurant. Malko avait glissé son Colt dans sa ceinture et l'Américain était également armé. Hennie Du Preez pouvait frapper n'importe quand et n'importe où.

Kevin Wood alluma une Lucky Strike.

– Vous partez pour Mmabatho demain, annonça-t-il. Je vous ai réservé sur le premier vol, à sept heures, sur Bop Airways.

– Où est Mmabatho et pourquoi m'y envoyez-vous? demanda Malko en train de mâcher son autruche qui résistait de toutes ses forces.

– Au fond du Bophuthatswana, expliqua l'Américain, près de la frontière du Botswana. Une ville d'un million d'habitants, en pleine savane.

Une vingtaine d'années plus tôt, les Sud-Africains avaient créé des états artificiels qu'eux seuls reconnaissaient, les Bantoustans, afin d'y regrouper les Noirs et de les priver de la nationalité sud-africaine. A la tête de ces entités rejetées par la communauté internationale, ils avaient placé des politiciens noirs particulièrement avides et sans scrupules qui s'étaient empressés de se remplir les poches en pressurant leurs sujets comme les Blancs n'auraient jamais osé le faire...

– Pourquoi m'expédiez-vous dans cette riante cité? demanda Malko.

– Il y a une semaine, le Bophuthatswana s'est soulevé contre son président Mangote et l'a chassé avec l'aide discrète du gouvernement sud-africain et de l'ANC. On a un peu pillé, un peu assassiné et tout est rentré dans l'ordre... Nelson Mandela sera demain à Mmabatho afin de rallier ses nouveaux électeurs. Il est en pleine campagne électorale. Ce n'est pas loin, une heure d'avion. Il est accompagné de Maleka. C'est lui que vous allez voir.

– Pourquoi ne pas attendre qu'il revienne à Johannesburg?

– Parce que cela prendrait une semaine. Ensuite, il va à Petermarizburg, au Transvaal, et à Durban. C'est là que je crains un attentat. Il faudrait donc aboutir avant...

– Je vais aller voir Thabo Maleka et lui dire : « Bonjour, je suis de la CIA, j'ai besoin d'informations »?

Kevin Wood essaya de sourire, mais le cœur n'y était pas.

– Presque. Il est toujours accompagné de sa maîtresse qui milite aussi à l'ANC, au service de presse. Elle s'appelle Charmeela Bambayi et vous n'aurez aucun mal à la retrouver. Lorsque vous serez entré en contact, dites-lui de vous arranger un rendez-vous discret avec Thabo Maleka; de la part de Jack. C'est mon nom de code et cela vous identifiera.

– A propos, demanda Malko, Nelson Mandela sait-il que nous lui avons sauvé la vie?

– Honnêtement, je l'ignore, avoua l'Américain.

– Vous ne voyez aucun suspect dans son entourage?

– Sa femme, Winnie, peut-être. Ils sont séparés et en très mauvais termes. Seulement, comme elle est la présidente de la Youth League de l'ANC, ils se retrouvent à la même tribune sans se parler. Elle, c'est une dangereuse.

– Elle pourrait renseigner Du Preez?

– Rien n'est impossible, *a priori*, mais attention, les salopes ne sont pas toujours celles que l'on croit. Voici votre billet. Une voiture vous attend à l'aéroport. Evidemment, il y a un problème.

– Lequel?

– Sur un vol régulier, vous ne pouvez pas prendre d'arme. Je pense qu'à Mmabatho, vous ne risquez rien. Laissez votre arme dans votre voiture, au cas où vous seriez suivi depuis l'hôtel.

Il n'y avait rien à faire d'autre. Malko signa l'addition et les deux hommes se séparèrent devant les ascenseurs.

– Je n'ai pas terminé, dit l'Américain. Je suis ici parce que j'ai rendez-vous avec une de mes « sources ». *Take care*. Saluez Thabo Maleka de ma part.

***

Kevin Wood, de la porte entrebâillée d'une chambre qu'il avait louée sous un faux nom au *Sandton Sun*, surveillait l'ascenseur. Une des cabines s'arrêta enfin à l'étage. Il en sortit une Noire de toute beauté, en fourreau lamé argent, fendu très haut sur une cuisse. Sa

silhouette pleine de classe avait quand même une touche érotique, grâce à la grosse bouche et à la croupe à faire fantasmer le plus raciste des Afrikaners.

Elle aperçut Kevin Wood et le rejoignit, se glissant aussitôt dans la chambre.

– Je n'ai pas beaucoup de temps, fit-elle d'une voix douce.

L'œil bleu de Kevin Wood n'arrivait pas à se détacher d'elle. Chaque fois qu'il retrouvait Moira Negwznya, il éprouvait le même choc délicieux devant cette beauté animale, pleine de douceur, toujours de bonne humeur. Elle s'approcha, noua ses bras autour de son cou, s'appuya à lui et contempla avec tendresse son visage massacré.

– Qu'est-ce que tu es belle! murmura l'Américain.

Moira était son jardin secret. Il l'avait croisée dans un cocktail et recruté comme « source » sur le *black business*. Son mari – gros commerçant de l'alimentaire – voyageait beaucoup. Elle n'allait qu'à Paris s'habiller chez Versace et choisir chez Claude Dalle ses dernières créations pour décorer les 1 500 mètres carrés de sa maison d'Ilovo. Elle s'était laissé « tamponner » avec amusement. De temps à autre, il lui offrait un parfum, un foulard ou une montre. Ça lui suffisait. Leurs relations auraient pu rester professionnelles, sans un incident étonnant.

Un soir, il l'avait retrouvée à une garden party, dans une immense propriété. Kevin avait bu, comme toujours; pour oublier la frustration de sa vie. Moira l'avait suivi dans le parc pour lui communiquer des informations. Brutalement, il avait eu envie d'elle. Il avait retrouvé les automatismes du désir, l'avait enlacée, persuadé qu'avec une bouteille de whisky dans le corps, cela allait se passer comme avec Kim. Miracle, il s'était retrouvé un homme et Moira ne l'avait pas repoussé.

Elle avait relevé sa robe, s'était étendue sur l'herbe et l'avait accueilli, onctueuse comme une crème fouettée. Cela avait été le début d'une relation curieuse que personne ne soupçonnait. Kevin ne comprenait pas

pourquoi il n'arrivait pas à faire l'amour à sa femme, qu'il aimait, alors que le simple contact de la Noire lui donnait une érection d'enfer. Là, après quelques secondes, il sentait ses reins en feu. Moira le contemplait comme si son visage massacré avait été celui de Rudolph Valentino. Il passa une main tremblante dans son dos et défit la longue fermeture éclair. D'un gracieux mouvement d'épaules, la Noire fit glisser son fourreau à terre, ne gardant qu'un slip de dentelle blanche tranchant sur sa peau sombre. Ils restèrent debout quelques minutes, s'activant l'un sur l'autre. Puis Kevin fit glisser la dentelle et, d'elle-même, Moira s'allongea sur le lit, sans enlever ses chaussures. Il plongea entre ses cuisses ouvertes et, d'un seul coup, s'enfonça en elle. Il allait et venait sans mal et Moira gémissait doucement, ondulant sous lui. Après quelques minutes, il se retira. Sans rien dire, Moira se retourna, s'allongeant sur le ventre, la croupe cambrée. Cela aussi faisait partie du rite. Kevin la reprit de cette façon, s'assurant une bonne prise sur ses hanches élastiques, puis, une fois encore, se retira.

– Doucement, dit-elle de sa voix basse.

Il n'arriva pas à se contenir. A peine en contact avec l'entrée de ses reins, il y plongea jusqu'à la garde, d'un élan de tout son corps. Heureusement, Moira s'était préparée... Il s'allongea de tout son long sur elle, la croupe de Moira incrustée contre son ventre. Ses genoux au creux des siens, il se mit à savourer son plaisir. Jamais il n'avait rencontré une croupe aussi excitante, merveilleusement ouverte pour lui. Lorsqu'il sodomisait Moira, le monde extérieur n'existait plus. Il finit par se répandre au fond de ses reins avec un long râle heureux. C'était toujours aussi merveilleux...

Moira attendit qu'il reprenne une respiration normale et dit avec gentillesse :

– Je t'ai apporté la liste que tu m'as demandée.

Il s'arracha à son bonheur et croisa son regard qui lui dit qu'elle aimait se sentir désirée de cette façon bestiale. Elle se rhabilla rapidement, se remit du rouge et

sortit de son sac du soir la liste des businessmen noirs liés à l'ANC.

⁂

A perte de vue, la savane. Il faisait une chaleur à calciner un lézard à Mmabatho, en bordure du désert du Kalahari. Devant Malko, Winnie Mandela, coiffée d'un turban mauve, ses formes plantureuses enveloppées dans un boubou, se dirigeait vers la sortie de l'aérogare. Il gagna sa voiture et mit l'air conditionné. Partout, des partisans de Mandela brandissant des pancartes à son effigie dansaient sur place le « toyi-toyi », cette drôle de danse où les Noirs sautent sur place et qui rythme tous les meetings. Certains brandissaient le portrait du leader de l'ANC à l'envers, mais l'intention y était... On se serait cru dans l'Ouest américain, avec ce paysage plat à perte de vue.

Vingt minutes plus tard, Malko découvrit Mmabatho. De grandes avenues se coupaient à angle droit, entrecoupées d'espaces verts, avec un petit centre commercial brûlé par les émeutiers...

Il se fraya un chemin à travers une foule survoltée qui envahissait la chaussée, chantant et « toyi-toyant », en direction du stade. De rares voitures de police assuraient une présence débonnaire. Pratiquement pas de Blancs. Les Noirs qui dansaient et riaient avaient massacré, une semaine plus tôt, trois membres blancs de l'AWB venus prêter main forte au président Mangote.

A un kilomètre du stade, on entendait déjà les clameurs de la foule chauffée à blanc. A pied, en bus ou en voiture, toute la population du Bophuthatswana se ruait pour apercevoir Nelson Mandela.

Grâce à sa qualité de Blanc, Malko n'eut aucun mal à pénétrer dans le stade, découvrant un spectacle impressionnant : des dizaines de milliers de supporters, debout sur les gradins, dansaient le « toyi-toyi » en cadence, comme reliés à la même prise électrique... tout en hurlant et en buvant de la bière au goulot. Il y en

avait même juchés dans les structures métalliques supportant les projecteurs, à trente mètres du sol! Immédiatement, Malko pensa à Hennie Du Preez. Excellent poste de tir... Mais ici, il était impossible de débarquer avec un fusil. La sécurité de l'ANC veillait partout, fouillant tous les arrivants.

Même les culs-de-jatte étaient venus dans leurs petites voitures! Faute de danser, ils agitaient les bras au rythme du « toyi-toyi »...

Malko, après être passé sous les gradins, se retrouva sur la pelouse pelée occupée par les journalistes et quelques officiels de l'ANC. Une fournaise. Il n'y avait plus qu'à trouver Charmeela Bambayi, la maîtresse de Thabo Maleka.

Pas évident.

En plus des gradins où s'entassaient les supporters anonymes, en plein soleil, il y avait une tribune couverte pour le gratin de l'ANC et les invités de marque, et une estrade de bois destinée à recevoir Nelson Mandela et son « politburo ».

Courageusement, Malko entreprit de demander Charmeela Bambayi à tous les Noirs arborant le badge de l'ANC. Au quinzième, il gagna le gros lot. Un jeune Noir en T-shirt aux couleurs de l'ANC lui désigna du doigt, sans cesser de « toyi-toyer » sur place, une Noire au milieu d'un groupe de journalistes.

– C'est elle, la camarade Bambayi!

Dans l'ANC, on avait conservé les bonnes vieilles habitudes communistes : on s'appelait « camarade ».

La « camarade » Bambayi ne passait pas inaperçue! On pouvait penser qu'elle s'était trompée d'endroit. Alors que tout le monde était en T-shirt ou en tenue légère, à cause de l'effroyable chaleur, elle arborait carrément une longue robe du soir en dentelle noire, avec un bustier contenant une imposante poitrine, un petit sac du soir, des collants noirs et des escarpins! Les cheveux très courts, plaqués à la brillantine comme un casque, des lunettes noires, un nez plutôt fin et une grosse bouche rouge... c'était sûrement la plus jolie

femme de l'assistance. Malko se faufila jusqu'à elle et l'aborda.

– Vous êtes Charmeela Bambayi?

La jeune Noire l'enveloppa d'un long regard curieux et vaguement gourmand.

– Charmeela Bambayi, c'est moi, répondit-elle avec un charmant accent chantant. Et vous, qui êtes-vous?

– Un ami de Jack.

Le sourire s'effaça.

– Jack. Je ne connais pas de Jack. Excusez-moi.

Elle pivota et s'éloigna, le laissant en plan, décontenancé. Sans elle, impossible d'entrer en contact avec l'informateur de la CIA. Pourquoi cette attitude? Brutalement, il se sentit très seul au milieu de cette foule noire.

CHAPITRE XIII

Abrité sous l'auvent des gradins, Malko surveillait Charmeela Bambayi. La jeune femme était toujours sur la pelouse, au milieu d'un groupe de journalistes. Il repéra, non loin d'elle, un homme au type indien prononcé, cheveux noirs plats, nez aquilin, très large d'épaules, qui arborait un T-shirt noir à l'effigie de Chris Hani, le leader communiste de l'ANC assassiné. Il ressemblait à un play-boy avec sa grosse chaîne autour du cou, ses traits réguliers et sa montre en or. Il tournait visiblement autour de Charmeela Bambayi et Malko pensa qu'il la draguait.

Quelques instants plus tard, il fut hélé par un des responsables juchés sur la tribune où se trouvaient déjà quelques-uns des chefs de l'ANC et partit en courant le rejoindre.

Presque aussitôt, Charmeela Bambayi abandonna les journalistes et se dirigea vers l'endroit où se trouvait Malko, une sortie menant à des locaux sous les gradins. Elle bifurqua légèrement pour passer près de lui, et lui jeta un regard insistant, sans s'arrêter. Malko, immédiatement, lui emboîta le pas. Elle s'engouffra dans un couloir menant à un vestiaire transformé en buvette où d'énormes matrones distribuaient des carafes d'eau, sûrement horriblement polluée, aux volontaires assoiffés de l'ANC. Certains étaient si épuisés qu'ils s'étaient allongés à même le sol, comme des animaux fourbus.

Les gens faisaient la queue, mais Charmeela Bambayi

resta près de l'entrée et intercepta Malko lorsqu'il se présenta. Ses grands yeux de gazelle avaient une expression effrayée. Elle remonta d'un geste machinal le balconnet de sa robe qui menaçait de libérer deux obus et souffla à Malko :

– Il y avait quelqu'un de dangereux à côté de moi, tout à l'heure. Je ne voulais pas parler.

– L'homme au T-shirt noir?

– Oui. Il fait partie du MK. Il surveille tout le monde. Qui êtes-vous? Que voulez-vous?

Malko, submergé par le soulagement, répondit aussitôt.

– Je viens de la part de Jack. Je m'appelle Malko Linge.

Dans le brouhaha ambiant, ils étaient presque obligés de crier pour s'entendre. Charmeela jetait sans cesse des coups d'œils inquiets en direction de l'extérieur.

– C'est un drôle de nom, remarqua-t-elle. Jack est là?

– Non, il m'a envoyé rencontrer Thabo Maleka.

La jeune Noire se rembrunit.

– Ça va être très difficile. Il est encore en train de déjeuner avec le Vieux et le maire de Mmabatho. Ensuite, il vient ici pour le rallye.

– C'est *très* important, insista Malko, je suis venu *spécialement* de Johannesburg pour cela.

– Bon, je vais lui demander, finit-elle par dire. Restez par ici, mais ne venez pas trop près de moi. C'est plein de mouchards du MK, tous les anciens copains de Chris Hani.

Elle transpirait à grosses gouttes et s'essuya le visage avec un mouchoir sorti de son sac.

– Vous n'avez pas trop chaud dans cette tenue? s'inquiéta Malko.

Susceptible comme tous les Noirs, la jeune femme se cabra.

– Pourquoi? Elle ne vous plaît pas?

– Mais si, affirma Malko, vous êtes très sexy.

Charmeela, calmée, ronronna.

– J'aime beaucoup m'habiller, alors comme c'est une grande occasion, j'ai mis cette robe, mais elle est un peu trop serrée. Tous les hommes me regardent.

– Je les comprends, approuva Malko, galant.

Charmeela Bambayi lui jeta un regard de braise, puis soupira :

– Il faut que je m'occupe des journalistes, je vous laisse...

Elle s'éloigna, prenant soin de faire onduler ses hanches magnifiques, lentement, jusqu'à ce qu'elle atteigne la pelouse.

***

Des clameurs sauvages jaillirent des gradins. Nelson Mandela, debout dans une voiture découverte, faisait lentement le tour du stade, saluant le poing fermé. Une douzaine de gorilles, tous en complet croisé et cravate malgré la chaleur, couraient le long de la voiture, écartant les supporters trop enthousiastes... Protection rapprochée efficace, mais pas contre un tireur embusqué avec un Mac Millan M 87.

Le chef de l'ANC alla ensuite prendre place dans la tribune officielle, avec les autres membres dirigeants de l'ANC. Les discours commencèrent, ponctués d'applaudissements.

Nelson Mandela avait ôté sa veste et un membre du service d'ordre de l'ANC tenait un grand parapluie noir ouvert au-dessus de sa tête. Il devait faire 35° à l'ombre.

Soudain, Malko aperçut Charmeela qui se faufilait sur la tribune. Elle s'immobilisa derrière un Noir assis à deux chaises de Nelson Mandela. Il avait une bonne tête au sourire jovial, un très élégant costume sûrement coupé à Londres, et un petit bouc d'intellectuel. Ça devait être Thabo Maleka.

Winnie Mandela était à trois sièges de là, à côté d'un superbe albinos.

Les discours continuaient, scandés de cris et d'accès de « toyi-toyi » qui agitaient les gradins comme une houle électrique. Charmeela bavardait toujours avec

l'homme au bouc. Malko remarqua soudain, au pied de la tribune, l'homme qu'elle lui avait désigné comme dangereux. Un pistolet, dont on ne distinguait que la crosse, était glissé dans sa ceinture. Son regard était sans cesse en mouvement. Malko réalisa qu'à part les journalistes facilement repérables, il était le seul Blanc.

En plein soleil, la foule continuait à manifester sa joie. De petits groupes s'infiltrèrent sur la pelouse et vinrent « toyi-toyer » en face de la tribune officielle.

Sous son parapluie, Nelson Mandela paraissait dormir en dépit du vacarme effroyable. Charmeela Bambayi embrassa son amant sur l'oreille et quitta la tribune, ondulant dans sa robe du soir. Le regard de Malko se reporta sur l'homme au T-shirt « Chris Hani ». Il observait la jeune femme derrière ses lunettes noires. Inquiétant.

Charmeela Bambayi repartit dans la foule et Malko se garda bien de l'aborder tout de suite. Il attendit à l'ombre une interminable demi-heure. La jeune femme quitta alors la pelouse et se dirigea de nouveau vers l'intérieur des tribunes, passant devant Malko. Il vit sa bouche dessiner le mot « venez » et lui emboîta le pas.

Elle l'attendait dans la salle menant à la buvette et lui souffla immédiatement :

– Rendez-vous à l'hôtel *Molopo Sun*, chambre 6, dans deux heures. Restez encore un peu.

– J'ai l'impression que l'Indien au T-shirt noir vous surveille...

– Sani? C'est le chef de la meilleure *hit-squad* de Joe Nkhomo qui dirige le service de contre-espionnage de l'ANC. Il est à la tribune, les cheveux gris, un peu chauve, une chemise blanche.

Elle s'esquiva, filant vers la buvette.

Malko traîna encore un peu dans l'ombre du passage avant de ressortir. Le dénommé Sani était en train de fumer une cigarette non loin de la porte. Il ne sembla pas remarquer Malko.

L'albinos s'égosillait à la tribune, la chaleur était effroyable. Les parapluies jaunes et verts, aux couleurs

de l'ANC, semblaient danser, eux aussi le « toyi-toyi ». On était au cœur de l'Afrique, à trois heures de l'Equateur. Malko s'essuya le front, regrettant amèrement de n'avoir pu emporter son Colt. Même ici, il sentait l'ombre pesante du colonel Du Preez et de son organisation. Son sixième sens lui criait qu'il était en danger, sans qu'il puisse discerner comment.

Les douze gorilles de Mandela tournaient comme des mouches autour de la tribune où le président de l'ANC faisait une petite sieste, bercé par la chaleur et les slogans révolutionnaires...

Malko chercha à la tribune l'homme dont lui avait parlé Charmeela et l'identifia facilement : un Noir d'une cinquantaine d'années, le front dégarni, de rares cheveux gris frisés, un nez écrasé de boxeur, l'expression fermée. Il était le seul à ne pas porter de veste et se tenait très droit dans une chemise mexicaine blanche portée par-dessus le pantalon. Maigre et dangereux comme un rapace. Perdu dans une méditation intérieure, contrairement à ses voisins qui s'interpellaient joyeusement, comme pendant un conseil des ministres, il ne semblait pas s'intéresser aux discours.

Malko s'imposa de rester encore une heure, se tenant loin de Charmeela, très entourée. Puis il s'éclipsa discrètement.

Au moment où il s'éloignait, trois Noirs de l'ANC l'entourèrent en souriant, se présentant comme des membres de la sécurité. Sans même lui demander son avis, ils le palpèrent, s'assurant qu'il ne portait pas d'arme, s'excusant ensuite platement, arguant des risques d'attentat... Malko s'éloigna, perplexe. A l'entrée, il n'avait pas été fouillé. Cet examen tardif était bizarre et illogique.

⁂

C'était le Las Vegas du pauvre! Une trentaine de machines à sous s'entassaient dans une petite pièce, autour d'un bar où une demi-douzaine de clients et une pute étaient affalés devant des bières. Les machines

clignotaient, des haut-parleurs diffusaient de la musique moderne et une Noire très maigre enfilait sans conviction des pièces de 10 rands dans une machine. Le Bophuthatswana, Bantoustan théoriquement indépendant, s'était empressé d'autoriser les jeux de hasard, interdits en Afrique du Sud, pour le plus grand profit du milliardaire sud-africain Sol Kestner qui avait saupoudré de casinos le petit Etat coupé en sept morceaux. Parmi eux, le fameux Sun-City.

Malko était un peu en avance et, pour ne pas se faire remarquer, resta au bar. Le *Molopo Sun* était un gros motel, à l'écart de la ville, avec une fouille à l'entrée – toujours la phobie des attentats – un patio écrasé de chaleur et peu de clients.

Deux heures s'étaient écoulées.

Il termina sa bière et partit à la recherche de la chambre 6, de l'autre côté du patio, dans un couloir où régnait une chaleur d'étuve. Il frappa un coup léger et entendit des pas de l'autre côté du battant.

– J'arrive à l'instant! lança Charmeela Bambayi en lui ouvrant la porte.

Elle referma, mit le verrou, l'écriteau « *Do not disturb* » et la chaîne! Puis elle se retourna avec un sourire provocant.

– C'est vrai que vous aimez cette robe? minauda-t-elle.

Ladite robe avait glissé, révélant les trois quarts de sa superbe poitrine.

– Absolument, affirma Malko. Où est M. Maleka?

– Il va venir, mais pas tout de suite. Ils ont tous un meeting avec Popo Molete.

– Qui est-ce?

– Le candidat de l'ANC pour Mmabatho. Aidez-moi. Ma fermeture...

Elle virevolta, offrant son dos à Malko. Il fit descendre le zip avec un petit crissement. Charmeela se pencha en avant, recueillant sa robe avec soin, s'en dégageant et la posant ensuite sur un fauteuil comme un objet précieux. Elle se retourna vers Malko, vêtue de son seul

collant noir, les seins à l'horizontale, pointant sur lui comme des obus.

Voyant son regard, elle précisa :

– Je les ai fait « regonfler » à Londres. Nous, les Africaines, on se fane vite. Ils sont beaux, non?

– Superbes! reconnut Malko, amusé par cette franchise et l'attitude carrément provocante de la jeune Noire.

Décidément, tous les tabous étaient tombés en Afrique du Sud. Charmeela éclata d'un rire sonore.

– Toutes ces *white slets* (1) croient que c'est *ma* poitrine et elles sont folles de jalousie! C'est vrai, même en touchant, on ne se rend pas compte. Tenez!

Elle s'approcha, prit sa main gauche et la posa sur son obus droit, forçant Malko à presser la chair tiède et humide de transpiration. Elle bougea un peu et l'index de Malko effleura la grosse pointe violette, épaisse comme un crayon. Charmeela sauta en arrière.

– Arrêtez! Vous allez les réveiller!

Effectivement, les pointes s'étaient durcies. Elles ne devaient pas dormir d'un sommeil très profond... Malko croisa le regard trouble de Charmeela filtrant entre ses longs cils. Elle poussa un gros soupir et fit glisser ses collants, de face, de façon à ce qu'il ne puisse ignorer le triangle d'astrakan frisé en haut de ses cuisses. Avec une impudeur totale, comme un animal.

– Préparez-moi une Margarita *on the rocks*, demanda-t-elle, il y a de la Tequila, du Cointreau et du citron vert dans le mini-bar. Je vais prendre une douche et je reviens.

***

Lorsque Charmeela ressortit de la salle de bains, elle n'était vêtue que de son parfum dont elle avait dû renverser un flacon entier sur sa peau d'ébène. Des gouttes s'irisaient sur tout son corps. Une grande serviette à la main, elle s'approcha de Malko.

(1) Salopes de Blanches.

– Vous voulez bien me sécher?

La provoc continuait.

Il commença à lui essuyer le dos, mais elle tira la serviette en enveloppant ses obus.

– Là! ordonna-t-elle.

Debout derrière elle, il lui empoigna les seins à pleines mains à travers la serviette. Ils étaient aussi souples que des « vrais ». La jeune femme poussa un soupir à fendre l'âme.

– Morse lakka! (1) Continuez, massez-moi bien!

Amusé et se disant que la vie ne vous apporte pas toujours une somptueuse Noire sur un plateau, Malko se prit au jeu. L'Afrique était imprévisible, comme cette noire fille de Belzébuth. Il sentait sous ses doigts la chair des seins frémir. Les pointes durcissaient comme des canons de fusil et Charmeela respirait de plus en plus vite, poussant sa croupe nue contre son ventre. Cette partie de son anatomie n'avait pas été refaite et le contact des globes fermes et ronds ne tarda pas à « réveiller » Malko. Charmeela s'en aperçut avec un sourire ravi et carnassier.

Elle se retourna pour dire d'une voix rauque, cassée :

– Tu vas bien me baiser, mon petit Blanc. Je vais te donner mon cul.

Elle se frottait lentement contre lui, n'ouvrant les yeux que pour se regarder dans la glace. Elle glissa une main vers son ventre et commença à se caresser sans aucune pudeur. De la main droite, à tâtons, elle libéra Malko. Chaque fois que les doigts de celui-ci pétrissaient ses seins, elle poussait un gémissement de gorge, un cri de chatte en chaleur.

La serviette-alibi tomba sur le sol.

Charmeela se cambra encore plus, les mains appuyées à la glace de la coiffeuse tandis que Malko s'enfonçait en elle, lentement aspiré par le fourreau brûlant. S'appuyant d'une main au meuble, elle se caressa frénétiquement, ce qui eut pour effet de faire monter la sève des reins de Malko. D'une violente poussée, il l'embrocha jusqu'à la garde, se répandant en elle. Ils restèrent ainsi emboîtés l'un dans l'autre, puis Charmeela se redressa et s'étira.

(1) C'est le pied!

– Ah, ce que c'était bon... Tu sais pourquoi j'ai baisé avec toi, mon beau petit Blanc? Ce porc de Thabo m'avait promis qu'ici, nous serions seuls tous les deux. Mais il est venu avec sa femme... Cette grosse pute se prélassait à l'hôtel pendant que je me crevais le cul au soleil...

Tout en parlant, elle se rhabillait, sans même se laver. Elle ricana.

– Je veux qu'il sente l'odeur de ton sperme, ça lui donnera une leçon. Il ne va pas tarder, maintenant.

Remaquillée, en jean et chemisier, elle parut soudain très sage. Un quart d'heure plus tard, on frappa à la porte et Thabo Maleka se glissa dans la chambre. Il flatta la croupe de sa maîtresse, puis serra chaleureusement la main de Malko.

– Comment va Jack?

– Très bien, dit Malko.

Le dirigeant de l'ANC s'assit sur le lit, louchant sur les seins de Charmeela. Il sortit un paquet de Lucky Strike et alluma une cigarette.

– Pourquoi êtes-vous venu à Mmabatho? demanda-t-il, il y a quelque chose d'urgent?

Il semblait vaguement inquiet...

– Vous avez entendu parler de l'attentat d'hier contre Nelson Mandela, à Ilovo?

– Oui, bien sûr. C'étaient des Blancs.

– Oui, mais ces Blancs étaient bien renseignés, remarqua Malko... Comme vous le savez, les services sud-africains sont désorganisés ou ne veulent rien faire. Donc, Jack m'a demandé de mener une enquête.

– Ici, à Mmabatho?

– Non, dans les rangs de l'ANC. Nous savons que cet attentat a été commis par un ex-colonel de l'armée sud-africaine, Hennie Du Preez, mais il n'a pas agi seul. Quelqu'un lui a dit que votre président se rendait chez

son ami Richard Maponya. Un intime de Nelson Mandela.

Thabo Maleka accusa le coup.

– Je sais qui est Du Preez, dit-il. Un des plus féroces gardiens de l'apartheid. Un assassin. Il a organisé des dizaines d'attentats et de meurtres. Je ne peux pas imaginer quelqu'un de chez nous collaborant avec lui, même pour beaucoup d'argent...

– Ce n'est pas forcément de l'argent, remarqua Malko. Il y a sûrement des luttes d'influence au sein de l'ANC?

– Bien sûr, mais pas à ce point. Nous sommes tous frères.

Là, il lui resservait le credo marxiste.

– Certains se sentent peut-être un peu moins frères que d'autres, répliqua perfidement Malko. Que me conseillez-vous?

– Il faudrait en parler à Joe Nkhomo, c'est lui le chef de la sécurité et du MK. Il est au courant de tout.

Avant que Malko ait le temps de répondre, Charmeela interpella violemment Thabo Maleka dans sa langue et il changea de visage. Avec un sourire contraint, il expliqua.

– Elle dit que Joe ne m'aime pas. Elle prétend qu'il pourrait en profiter pour m'accuser d'être de mèche avec les Blancs parce que j'ai été beaucoup en exil à l'étranger...

– C'est possible, reconnut Malko, mais de toute façon, je voudrais une enquête indépendante. Si c'est possible.

– Que souhaitez-vous faire?

– M'entretenir avec le chauffeur de Nelson Mandela. Celui qui le conduisait hier. Il est ici, je l'ai vu au stade.

Brutalement le Noir se mit à transpirer.

– Vous réalisez ce que vous me demandez? Si Joe l'apprend, cela va être terrible... Je n'ai pas le droit de me mêler de ces affaires-là... Ce sont ses attributions.

– Il s'agit de la vie de Nelson Mandela, souligna Malko. Si je n'obtiens rien du chauffeur, nous irons

voir Joe Nkhomo et je lui ferai part de mes soupçons...

Thabo Maleka ouvrit la bouche, la referma, puis lança à Charmeela :

– Va chercher Knoss.

Elle sortit de la pièce en balançant ses hanches en amphore.

La jeune femme réapparut dix minutes plus tard, en compagnie du gros Noir aperçu par Malko lors de l'attentat. Il semblait intimidé en dépit de sa carrure d'athlète.

Maleka lui adressa une longue tirade en xhosa. Puis Maleka se tourna vers Malko.

– Il accepte de vous répondre. Je lui ai expliqué que vous faisiez une enquête pour le gouvernement sud-africain.

– Quand avez-vous su que vous alliez conduire le président Mandela chez son ami? demanda Malko en anglais.

– Juste avant de partir, dit le chauffeur. Il a prévenu les gardes du corps qui me l'ont dit.

– Où étiez-vous?

– A Shell House, dans Johannesburg.

– Et ensuite, que s'est-il passé?

– Je suis descendu attendre dans la voiture, au parking souterrain. Un quart d'heure. Le président est arrivé et nous sommes partis...

– Il n'y avait aucune précaution particulière?

– Non, juste la BMW, avec les hommes de protection.

– Dans le garage, il n'y avait personne?

– Non, personne, *Boss*.

C'était plus fort que lui, il continuait à appeler les Blancs « patron ». Il semblait complètement déstabilisé. Malko allait abandonner l'interrogatoire quand il eut l'idée de poser une dernière question.

– Comment se passent, en général, les déplacements de M. Mandela? Comment organise-t-on sa sécurité?

– C'est facile, *Boss*, expliqua le chauffeur. Tous les matins, son secrétariat du 10e étage, quand nous som-

mes à Johannesburg, transmet au service de sécurité la liste de ses déplacements pour la journée. C'est eux qui disent si c'est bien ou non. Souvent, ils préviennent la police sud-africaine qui nous escorte aussi.

– Il n'y avait pas d'escorte hier?

– Il n'y a jamais d'escorte quand le président va chez son ami Richard. C'est privé. Il ne veut pas que les Blancs sachent qu'il le voit beaucoup, ajouta-t-il avec naïveté...

Il regarda sa montre.

– Je peux m'en aller maintenant? Je dois laver la voiture.

Il s'esquiva et Thabo Maleka demanda aussitôt :

– Qu'en pensez-vous?

Malko le regarda bien en face.

– Que le plus apte à pouvoir transmettre l'information était Joe Nkhomo...

L'homme chargé, justement, de protéger Nelson Mandela.

CHAPITRE XIV

Thabo Maleka était décomposé : les épaules affaissées, le regard fuyant, il ressemblait aux anciennes gravures représentant un « esclave marron » repris par son maître. Il passa nerveusement la main dans ses cheveux frisés et balbutia :

– C'est impossible! Joe travaille avec le président depuis qu'il a quitté Robben Island. Avant, il était avec Joe Slovo en Zambie, à la tête du MK. C'est un homme totalement dévoué à la cause.

Malko avait escompté cette réaction.

– Etant donné les proportions de cette affaire, dit-il, j'aimerais m'en entretenir moi-même avec le président Mandela. En tant que représentant de la *Central Intelligence Agency*.

– Il est déjà reparti pour Joburg.

– Pouvez-vous m'obtenir un rendez-vous à Johannesburg très rapidement, sans que Joe Nkhomo soit au courant?

Le numéro trois de l'ANC eut l'air encore plus effrayé.

– C'est impossible. La liste des visiteurs est soumise à Joe pour des raisons de sécurité.

– Bien, alors veillez simplement à ce qu'il ne fasse pas barrage. Vous approchez facilement Nelson Mandela, c'est un jeu pour vous.

– Bien, bien, murmura Thabo Maleka, je m'occupe-

rai de cela dès demain... Maintenant, il faut que je parte.

Il se glissa hors de la chambre, gris de peur. Charmeela Bambayi ricana.

– Ce n'est pas de Joe qu'il a peur, c'est de sa femme. C'est une mégère.

⁂

Les fans repartaient dans la poussière, encore grisés d'avoir vu leur idole et Mmabatho redevenait une ville plate, écrasée de chaleur, africaine jusqu'au bout des ongles. Malko attendait dans la petite aérogare l'arrivée de l'unique Vickers Viscount de la Bop Air, une véritable pièce de musée. Les avions privés des journalistes riches décollaient les uns après les autres... Dans un coin, Charmeela Bambayi, très courtisée, discutait au milieu des gens de l'ANC. Winnie Mandela, très digne dans son boubou mauve, poireautait aussi au milieu d'une nuée de minets, tous Noirs...

L'appareil arriva enfin. Malko s'installa dans une rangée au milieu, en face des issues de secours. Là où il y avait de la place pour les jambes. La savane bascula et le Viscount s'éleva poussivement, cap au sud, avec sa trentaine de passagers. Dans une heure, il serait à Johannesburg.

Ils volaient depuis trois quarts d'heure environ lorsque Charmeela vint s'asseoir à côté de Malko, à sa grande surprise. Elle ôta ses lunettes noires et il vit son regard affolé.

– Cela va mal, chuchota-t-elle.

– Pourquoi?

– Sani a donné l'ordre de vous abattre.

– Ici?

– Non. A l'arrivée à Jan Smuts. Quatre de ses hommes vous attendent dans l'aérogare. Deux autres se trouvent dans l'avion. Juste devant vous. Avec des pistolets. Quand vous sortirez, ils vous encadreront afin que vous ne puissiez pas fuir.

– Des pistolets? s'étonna Malko. Mais nous sommes passés sous un portail magnétique...

– Ceux-là, on ne les repère pas, affirma Charmeela Bambayi.

Ce devaient être des Glock, pistolets autrichiens ultra-modernes, indétectables car la plus grande partie de l'arme n'était pas en métal.

– Pourquoi veut-il me tuer?

– Je ne sais pas. J'ai surpris une conversation. Mais c'est sérieux. Qu'allez-vous faire?

– Je n'en sais rien, avoua Malko, l'estomac serré.

Sans arme, sans moyen de liaison, il n'avait guère de possibilités... Il regarda autour de lui. Sani, l'Indien, assis de l'autre côté de la travée, paisible, le ventre en avant, lisait *The Sowetan*. Thabo Maleka était reparti dans un autre avion, avec sa femme.

Charmeela se pencha vers Malko.

– Je ne peux pas rester plus longtemps. Je vous en prie, faites attention. Tenez, appelez-moi si vous vous en sortez.

Elle lui glissa un papier plié en quatre dans la main.

Malko regardait les vallonnements du Transvaal sous les ailes du Viscount. C'était une situation à donner la migraine à un ordinateur. Le cerveau désespérément vide, il regardait le sol s'approcher avec une appréhension grandissante. Ce vol n'étant pas un vol international, il n'y aurait pas de policiers à l'arrivée. De toute façon, les gens de l'ANC étaient maintenant chez eux en Afrique du Sud...

Pour passer le temps, il gagna l'arrière de l'appareil où se trouvaient les toilettes, et passa devant Sani. Le piège était bien monté. S'il ne sortait pas de l'avion, les deux tueurs équipés de Glock l'abattraient sur place et s'en tireraient devant les tribunaux avec une grosse réprimande. Le cours du Blanc avait sérieusement baissé ces derniers temps dans le pays.

Les toilettes étaient minuscules, bruyantes, et empestaient. Malko retourna s'asseoir à sa place. Un quart d'heure plus tard, le Viscount commença sa descente et

l'estomac de Malko se serra encore plus. Tout à coup, il eut une illumination...

Le Viscount touchait le sol et commençait à rouler vers les bâtiments de l'aérogare. Malko se prépara. A peine l'appareil s'était-il immobilisé qu'il se leva, bousculant les autres passagers comme s'il était pressé.

Aussitôt, les deux Noirs indiqués par Charmeela se levèrent et lui emboîtèrent le pas. L'un d'eux avait des épaules démesurément larges. Sûrement un adepte de la « gonflette ».

Arrivé à l'arrière, Malko ouvrit brusquement la porte des toilettes, opposée à celle donnant sur la passerelle. Il poussa la targette pour s'y enfermer et se rua sur la sortie de secours qu'il avait repérée quelques minutes plus tôt. Empoignant le grand levier d'ouverture, il le tira de toutes ses forces vers la gauche et la porte se décolla de son alvéole. D'un coup de pied, Malko la repoussa vers l'extérieur. Invisible de la passerelle par laquelle les passagers débarquaient, il n'avait pas une seconde à perdre. Un des deux Noirs – sûrement le culturiste – essayait d'enfoncer la porte à coups d'épaule!

Un second levier permit à Malko de dérouler le toboggan en caoutchouc prévu pour les évacuations de sauvetage. Il sauta dedans et atteignit le sol en deux secondes. Lorsqu'il se releva, il aperçut plusieurs Noirs devant l'entrée de l'aérogare. Vestons croisés et cravates : les tueurs du MK.

Il courut d'une traite dans la direction opposée, sprintant littéralement à travers le tarmac. Ceux qui l'attendaient l'aperçurent enfin, et se ruèrent à sa poursuite. Malko était en train de contourner un Boeing 747 d'Air France qui déversait ses passagers en provenance de tous les pays d'Europe. C'est Air France qui desservait le plus de destinations en Afrique australe. Il se mêla à eux, sous le regard indifférent de deux policiers noirs. Arrivé dans le couloir, il continua jusqu'au stand de l'immigration, montra son passeport et déboucha dans le hall d'arrivée de Jan Smuts.

Il n'était pourtant pas encore sorti d'affaires...

Jusqu'au parking où il avait laissé sa voiture, il continua à courir comme un fou. Personne autour de sa voiture!

Il se jeta à l'intérieur et envoya la main sous le siège, attrapa son Colt et engagea une balle dans le canon. Rassuré, il laissa les battements de son cœur se calmer. Sa chemise était collée à son torse par la transpiration, son estomac si contracté qu'il pesait dans sa poitrine comme un sac de ciment. Une fois de plus, il l'avait échappé belle.

Grâce à Charmeela Bambayi.

Il démarra lentement et gagna la sortie de l'aéroport, encore secoué. Il ne s'était pas attendu à courir un tel danger à Mmabatho. Décidément, la « Troisième Force » était une sorte de pieuvre qui étendait ses tentacules sur tout le pays. Hennie Du Preez n'était que la partie émergée de l'iceberg. Ce qui venait de se passer démontrait sa puissance.

⁂

Avant même de prendre une douche, Malko, ayant ôté sa chemise trempée de sueur, la tête encore bourdonnante, appela Kevin Wood.

– J'ai bien failli ne pas revenir de Mmabatho, annonça Malko.

L'Américain écouta le récit de l'attentat manqué, atterré.

– *For Christ's sake*, jura-t-il, c'est un miracle que vous vous en soyez sorti. J'ignorais que les Viscount possédaient une sortie de secours dans les toilettes.

– Moi aussi et ceux qui voulaient m'abattre aussi, remarqua Malko. Sinon, je ne serai pas là. Maintenant, je vais prendre une douche et dormir. J'ai l'impression d'être debout depuis huit jours.

– OK, OK, admit Kevin Wood, mais après votre douche, vous pourriez me rappeler? J'aimerais quand même discuter de tout cela avec vous.

Malko le sentait sur des charbons ardents. Il y avait de quoi... L'alliance des croisés de l'apartheid avec les

champions de la société multiraciale avait de quoi surprendre.

Résigné, Malko s'assit sur le lit. Les toxines emmagasinées durant sa course rendaient tous ses muscles douloureux.

– Je prendrai ma douche après! fit-il. Qu'est-ce que vous voulez savoir?

– Savoir! rétorqua l'Américain. Je crois qu'on en sait assez après ce qui est arrivé... Ce qu'il faut, c'est comprendre. Pourquoi des gens qui devraient s'entr'égorger travaillent la main dans la main.

– Si vous avez une explication, je l'écoute, proposa Malko. Pour l'instant, mon cerveau refuse de se remettre en route.

Il entendit le crissement de la mollette d'un briquet. Kevin Wood allumait une Lucky avant sa démonstration.

– Ce n'est qu'une hypothèse, avertit l'Américain, mais voilà comment je vois les choses. D'abord du côté Blanc. Il ne s'agit évidemment que d'une alliance *tactique*. Une aide à l'intérieur de l'ANC peut faciliter grandement le but de la « Troisième Force » qui est d'assassiner Mandela. Ce meurtre n'étant que le facteur déclenchant du chaos qui serait alors récupéré par les éléments les plus conservateurs du pays. Afin de stopper le processus des élections menant à une société multiraciale. L'idée est claire, même si nous ne savons pas tout : déclencher un engrenage diabolique. Le meurtre de Mandela menant à des représailles des Noirs sur les Blancs, l'armée et la police volant au secours de ces derniers. Dans une ambiance pareille, impossible de tenir des élections : l'Histoire est bloquée.

– Mais comment un homme comme Du Preez a-t-il pu approcher Joe Nkhomo? interrogea Malko, qui commençait à oublier sa fatigue, pris au jeu.

– Je n'en sais rien, avoua Kevin Wood. Il a peut-être proposé un ralliement. Nous sommes en Afrique, tout est possible.

– Je veux bien le croire, admit Malko, mais ensuite?

– C'est là que je pense que les réseaux montés par Du Preez ont joué, expliqua l'Américain. En approchant Nkhomo, il devait savoir que les différentes factions de l'ANC tiraient à hue et à dia.

– Pourquoi?

Kevin Wood laissa s'écouler quelques secondes avant de répondre :

– Voilà comment je vois les choses, dit-il. Nelson Mandela est sincère quand il parle d'une Afrique du Sud multiraciale. C'est son utopie, il le veut vraiment. Il aura bientôt soixante-quinze ans, il voudrait rester dans l'Histoire comme l'homme qui a réconcilié les Blancs et les Noirs grâce à un processus « doux » et pacifique. Seulement, au sein de l'ANC, tous ne pensent pas comme lui. Des gens comme Joe Slovo, président du Parti communiste sud-africain, rêve toujours de créer une société socialiste, à base de vastes nationalisations. D'autre part, le clan « radical » dont fait partie Winnie Mandela qui a la haute main sur les *comrads*, tous les jeunes analphabètes qui ont quitté l'école à douze ans pour faire la révolution, rêve d'en découdre avec les Blancs. Ils veulent une *vraie* revanche, une sorte d'apartheid à l'envers. Comme les Noirs de l'African Congress dont le slogan est « *one settler, one bullet* » (1).

Tous ces gens-là sont impuissants tant que Nelson Mandela est aux commandes. Comme Fidel Castro, Habib Bourguiba ou encore Houphouët-Boigny, Mandela est *intouchable* politiquement. D'où la tentation de s'en débarrasser afin de mener une politique beaucoup plus radicale que celle de Mandela.

– A quel clan appartient Joe Nkhomo?

– Il n'a jamais revendiqué d'appartenance politique, mais c'est un apparatchik, un homme d'appareil, dont les sympathies vont aux radicaux. Il ne faut pas oublier que, chargé de la sécurité, il a lutté directement contre la police et l'armée. Il hait les Blancs.

Tout cela se tenait, même si à ce stade ce n'était encore qu'une hypothèse.

(1) Un fermier, une balle.

– Vous croyez que le gouvernement De Klerk se doute de cette alliance contre nature? demanda Malko.

– Honnêtement, non. Je suis même certain que mis au courant, ils feraient tout ce qui est en leur pouvoir pour stopper cette alliance. Leur problème, c'est qu'étant donné la déliquescence de la police et de l'armée, ils n'ont pas beaucoup de moyens d'action. Et puis, les Blancs d'ici ont cédé au découragement. Il faut comprendre comment on en est arrivé là. Les sanctions internationales appliquées pour faire cesser l'apartheid ont mis le pays économiquement à genoux. Du coup, le *Broederbund*, l'association occulte de tous ceux qui comptaient chez les Afrikaners, a compris qu'il fallait abandonner l'apartheid. Quitte à partager largement le gâteau avec les Noirs. Les grosses fortunes d'ici sont très diversifiées et ne risquent pas grand-chose : physiquement, leurs propriétaires sont toujours là, mais les capitaux sont ailleurs. Par contre, les autres Afrikaners, classe moyenne ou petits Blancs, vont être les victimes du changement. En perdant beaucoup de leurs avantages au mieux, et, leurs jobs, au pire. Hélas, ils n'ont pas le choix. Aucun endroit où aller et aussi pas l'envie de partir. Ils se considèrent comme Africains, la seule tribu blanche d'Afrique. Alors, impuissants, la tête dans le sable bien profond, ils attendent la fin de leur monde. De toute façon, si ces fous de la « Troisième Force » parvenaient à leurs fins, il n'y aurait que des perdants.

– Que peut-on faire? demanda Malko.

– Essayer d'obtenir des preuves de l'implication de Joe Nkhomo. Et bien sûr, trouver Du Preez. A lui tout seul, il ne représente pas *toute* la « Troisième Force », mais l'Histoire change souvent à cause d'un seul homme.

Malko étouffa un bâillement et Kevin Wood se hâta de dire.

– OK, je vous ai assez embêté pour ce soir. Prenez votre douche et reposez-vous. Je vous attends demain matin à l'ambassade.

⁂

Etendu sur un lit de camp, Hennie Du Preez réfléchissait, après avoir terminé le *Beeld*, quotidien afrikaner. Sa planque à Pretoria était sûre et il avait l'esprit libre, ce qui ne calmait pas sa fureur. En dépit de son organisation ramifiée, de toutes ses complicités, il avait raté à deux reprises son objectif à cause d'un grain de sable. Il se maudissait : il aurait dû abattre l'agent de la CIA alors que ce dernier était à sa merci, au *Mole Cottage*. Seulement, vis-à-vis de Carl Van Haag, c'était impossible. C'est sur le respect d'une certaine éthique, que le colonel Du Preez avait rallié nombre de sympathisants. S'il commençait à les décevoir, il n'aurait plus de soutien. Or, on ne tue pas un ancien camarade de combat sans le prévenir. Maintenant, c'était plus difficile : il était sur ses gardes.

C'était pourtant une question de vie ou de mort. Le fait que Malko ait été en contact, à Mmabatho, avec Thabo Maleka prouvait qu'il avait mis le doigt sur le maillon faible de la chaîne. S'il allait plus loin, il risquait de réduire à néant des mois d'efforts et de négociations secrètes. Il restait peu de temps à Hennie Du Preez : quelques semaines avant les élections.

Depuis l'échec du meurtre prévu à Jan Smuts, il avait mis en place un réseau pour surveiller son adversaire, qui le renseignait minute par minute sur ses déplacements. Une *hit-squad* composée de Zoulous, membres de l'ANC pour brouiller les pistes, était prêt à intervenir.

Seulement, l'ex-officier sud-africain avait affaire à forte partie. Il se demandait si le mieux n'était pas d'aller carrément abattre son adversaire au *Sandton Sun*, dès son réveil. Les méthodes les plus brutales étaient parfois les meilleures... Il avait la nuit pour réfléchir.

⁂

Malko ressortit de sa poche le mot que lui avait glissé Charmeela dans l'avion. Un numéro de téléphone 654 8753 était griffonné dessus. Il le composa.

A la quinzième sonnerie, une voix timide demanda :

– *Who is it?*

La voix de Charmeela Bambayi.

– C'est Malko Linge. Vous êtes bien rentrée?

La jeune Noire poussa un profond soupir.

– *My Goodness*. J'ai eu si peur pour vous! Comment avez-vous fait? Ils étaient fous de rage.

– Il y avait une sortie de secours dans les toilettes. Mais vous m'avez sauvé la vie en m'avertissant. Je voudrais vous voir. Vous parler surtout... Vous avez appris quelque chose?

– Oui, souffla-t-elle, comme si on pouvait l'entendre.

– Où habitez-vous?

– A Hillbrow.

C'était le quartier noir de Joburg.

– Je peux venir?

– Pas dans l'immeuble, il y a des gardes de l'ANC. Ils signaleront tout de suite votre présence.

– Dans ce cas, je vous retrouve dehors, dites-moi où vous êtes.

– Dans Wilmoran Street, au numéro 20, c'est le long de Joubert Park. Faites *très* attention.

– A tout de suite, dit Malko.

A peine eut-il raccroché, qu'il se rhabilla, glissa son Colt dans sa ceinture et descendit. Il était plus de dix heures du soir, et en dépit de sa journée épuisante, il n'avait plus sommeil.

⁂

Le centre de Johannesburg ressemblait à une ville morte. Pas un piéton, à peine quelques véhicules, des magasins cadenassés, grillagés, des rues désertes. Pas

même une voiture de police. Dès le coucher du soleil, tous les Blancs s'enfuyaient vers les banlieues résidentielles où il était moins fréquent de se faire couper la gorge pour dix rands.

Malko monta d'abord Rissik Street, en sortant du Freeway, prit à gauche dans Smit, vers l'est, parcourut une vingtaine de blocs et bifurqua à gauche dans Klein, qui montait droit vers la colline de Hillbrow.

Brutalement, au-delà de Pretoria Street, cette ville morte se métamorphosa en une cité africaine grouillante d'activité. On se serait cru à Lagos ou à Trechville, la banlieue chaude d'Abidjan. Toutes les boutiques étaient ouvertes, des gens dormaient à même le trottoir, d'autres y cuisinaient, d'innombrables néons clignotaient. De plusieurs magasins de disques jaillissait de la musique. Un salon de massage exposait des filles attendant le client, directement sur la rue. Des Blanches. C'étaient bien les seules. La foule était uniformément noire. Pas un Blanc ne se risquait dans Hillbrow où sévissaient des bandes de voyous armés jusqu'aux dents. La Kalach' était l'équipement de base...

Malko tourna encore à gauche, montant vers une colline dominée par une tour de TV, contourna un bloc de HLM et déboucha dans la rue habitée par Charmeela. A droite, de tristes HLM de vingt étages, à gauche un jardin public dominant tout le centre de Johannesburg. Bientôt, il aperçut Charmeela au bord du trottoir et s'arrêta. La Noire se rua littéralement dans la voiture.

– *My God, I was so afraid!*

Nerveusement, elle se retourna. Malko aperçut des phares derrière lui. Il redescendit la colline, sans rien dire à Charmeela. Inutile de l'affoler. Un peu au hasard, il zigzagua dans le quartier de Hillbrow. Avec, très vite, la certitude qu'il était suivi.

– Il y a un endroit où nous pourrions aller? demanda-t-il.

– Aucun où les Blancs peuvent entrer, dit-elle, restons dans la voiture.

– Vous avez appris quelque chose? demanda Malko.

– Oui, des choses terribles.

⁂

– Il est devant nous, *Boss!* Il ne nous a pas vus. Qu'est-ce qu'on fait?

Le chef de la *hit-squad* formée de quatre Zoulous qui suivaient Malko depuis son départ du *Sandton Sun* demandait des ordres sur son téléphone cellulaire. A quarante kilomètres de là, Hennie Du Preez n'hésita pas une seconde.

– Tuez-le! ordonna-t-il, dès que possible.

Un Blanc qui se faisait assassiner la nuit dans Johannesburg, c'était un fait divers de trois lignes...

– Il est avec une « camarade », compléta Sipo, chef du commando. Il a été la chercher chez elle.

– Tuez-la aussi!

Il eut envie de dire « avant lui »... Cette fille était potentiellement plus dangereuse que l'agent de la CIA.

Depuis que Malko avait échappé aux tueurs, à Jan Smuts Airport, Hennie Du Preez avait reconstitué un certain nombre de choses.

– OK *Boss*, répercuta Sipo.

Comme il était payé à la pièce, deux clients valaient mieux qu'un. Que ce soit une femme ne le gênait en aucune façon. Il raccrocha et lança au chauffeur :

– Tu vas les rattraper et les doubler. Ensuite, tu les bloques et on fait le travail rapidement.

Ils étaient dans Pretoria Street, au cœur de Hillbrow. Le chauffeur passa la seconde et la BMW accéléra, évitant les ivrognes qui traversaient en titubant. On se serait cru en plein jour, tant l'animation était intense.

⁂

– Knoss, le chauffeur, est venu me parler tout à l'heure, expliqua Charmeela. Il était terrifié. Dès son

retour à Johannesburg, il a été convoqué chez Joe Nkhomo, au huitième étage de la Shell House. Ils l'ont battu d'abord, sans lui dire pourquoi. Puis on lui a planté une baïonnette de Kalachnikov dans le ventre. Juste un centimètre. En lui disant que s'il ne disait pas la vérité, on allait l'éventrer.

– Qui « ils »?

– Joe et deux de ses hommes. Ils ont essayé de lui faire avouer qu'il avait touché depuis longtemps de l'argent des Américains; qu'il trahissait. Il n'a pas cédé. Il a demandé à être confronté à Nelson Mandela. Le président l'aime beaucoup, il sait qu'il lui est tout dévoué. L'autre jour, chez Richard Maponya, il ne s'est pas sauvé en les laissant en plan. Il a risqué sa vie pour sauver celle du président. Il est intouchable, même par Joe...

– Comment cela a-t-il fini?

– Ils l'ont encore battu et lui ont promis que s'il parlait de nouveau à un étranger, ils le tueraient. Il est venu me voir tout de suite après...

– Vous pensez que c'est Joe qui a commandité l'attentat?

– J'en suis certaine... Sinon, il n'aurait pas pris ce risque. Qu'allez-vous faire?

– Parler à Nelson Mandela.

L'hypothèse de Kevin Wood prenait corps.

– Ils ne vous laisseront pas l'approcher.

– Pas moi, mais Jack oui. Cela revient au même.

Il freina brutalement pour éviter un gosse visiblement bourré de *dagga* qui traversait Pretoria Street en titubant. Malko dut faire un violent écart et il y eut un coup de frein derrière lui. Il aperçut alors dans le rétroviseur une BMW avec quatre Noirs. Et le canon d'une Kalach qui dépassait d'une portière... La BMW repartit, essayant de le doubler.

Malko écrasa l'accélérateur, mais sa Jetta n'était pas assez rapide. Soudain, il aperçut le clignotement d'un gyrophare devant lui. Une voiture de police bloquait une partie de Pretoria Street! Plusieurs policiers étaient en train d'effectuer une descente dans un bar. Malko

ralentit. Les tueurs n'allaient pas se frotter à des policiers lourdement armés qui pouvaient demander du secours par radio. Les Blancs faisaient encore la loi pour quelques semaines.

Derrière lui, il y eut un crissement aigu de pneus. La BMW venait de faire demi-tour sur place et s'enfuyait!

– Je vais vous ramener, suggéra Malko à Charmeela.

La jeune femme secoua énergiquement la tête.

– Non, non. Ils vont me tuer. Ils m'ont vue avec vous. Je veux rester avec vous.

Malko tourna à droite dans Catherine Street, puis tout de suite à gauche dans Kotze. Il fallait quitter Joburg, rattrapper la M1. Tout en conduisant, il arma son Colt et le glissa entre eux d'eux.

Deux blocs plus loin, au coin de Klein, il faillit emboutir la BMW qui remontait vers le nord, à leur recherche! Elle fit un brutal demi-tour dans un hurlement de pneus et les deux véhicules dévalèrent Klein Street. Des familles entières dormaient à même le trottoir, mais par la porte ouverte d'un « Escort saloon » à l'ensigne de néon rose, Malko aperçut des putes blanches en train d'attendre le client.

Grise de peur, les mains crispées sur ses genoux, Charmeela priait silencieusement. Malko fonça sur Anderson, neuf blocs avant Sauer, qui permettait de regagner la M1. Il n'y serait guère plus en sécurité cependant : la nuit, il y avait très peu de patrouilles de police et la BMW était plus rapide que lui.

Celle-ci le talonnait. Un de ses occupants passa une Kalach par la glace ouverte et lâcha une longue rafale. Malko eut le temps de donner un violent coup de volant et les projectiles firent exploser les glaces d'un magasin dans un fracas effroyable, réveillant des clochards dormant à même le sol qui s'enfuirent à toutes jambes.

Le pouls à 150, Malko grilla un feu rouge. Heureusement, la circulation était presque inexistante! Il

n'était même plus question de gagner la M1. Sans un miracle, ils étaient perdus.

Il jeta un coup d'œil à Charmeela. Elle regardait fixement devant elle, ses yeux marron semblaient recouverts d'une taie leur ôtant toute expression. Les épaules voûtées, les mains accrochées au siège, elle attendait la mort. Avec le fatalisme des Africains.

Malko grilla un second feu rouge, la rage au ventre. C'était fou de se trouver dans cette énorme ville, la plus grande d'Afrique du Sud, traqué comme un gibier, sans que personne ne puisse lui venir en aide. Il jeta un coup d'œil dans le rétro. La BMW le talonnait à vingt mètres. En roulant au milieu de la chaussée, il l'empêchait de venir à sa hauteur, mais cette course poursuite allait forcément mal se terminer.

Il arrivait au croisement de Rissik Street, en sens unique vers le nord. C'était par là qu'on entrait dans Johannesburg, en venant de la M2. A la recherche désespérée d'une solution, il vit défiler mentalement les lieux et une idée jaillit. C'était un coup à jouer à un contre dix.

Et s'il ratait, il n'aurait plus aucune chance de s'en sortir.

CHAPITRE XV

Malko franchit presque entièrement le carrefour de Rissik Street. Une voiture était stationnée au feu. A la dernière seconde, il vira brutalement dans la rue en sens unique, montant sur le trottoir pour éviter le véhicule arrêté. Charmeela, projetée contre sa portière, poussa un cri terrifié. Lancée à toute vitesse, la BMW continua, passant le carrefour. Malko entendit le hurlement de ses freins.

Pied au plancher, il profitait des quelques précieuses secondes qu'il venait de gagner. Pour la première fois, depuis le début de cette poursuite, il ne fonçait pas au hasard, comme un canard à la tête coupée.

Au bout de Rissik Street, sur la gauche, se trouvait une station-service BP. Il ignorait si elle était ouverte ou fermée la nuit. Dans ce dernier cas, il n'aurait fait que retarder l'halali.

Elle était ouverte! La BMW, gênée par l'autre voiture, n'était pas encore dans Rissik Street. Il entra dans la station, à toute vitesse, et pila devant les pompes. La guérite du pompiste ressemblait à la prison de Fort-Knox, avec d'énormes grilles et des glaces blindées. L'employé, en train de lire, leva la tête.

C'était le moment délicat. S'il prenait peur, il ne sortirait pas de son bunker et Malko était perdu. Celui-ci lança à Charmeela :

– Sortez en même temps que moi.

Ils émergèrent de la voiture. Pour le pompiste, c'était

un spectacle rassurant : un Blanc en goguette, avec probablement une pute noire... Il replia son journal, se leva et ouvrit la lourde grille. C'eût été un Noir, il n'aurait pas bougé. La nuit, il ne les servait pas...

Malko entendit le grondement de la BMW qui descendait Rissik Street. C'est là que cela se jouait... Dans la vitrine, il aperçut le reflet de la voiture de ses poursuivants passant à toute vitesse. Son conducteur ne voyant pas la Jetta devant lui pensait qu'elle avait déjà tourné à gauche, dans le Village.

Pour Malko, c'était quelques secondes supplémentaires de gagnées. Arborant un sourire radieux, il marcha vers le pompiste, tenant Charmeela par la main.

– *Fill it up!* (1) lança-t-il.

Le « *up* » fut couvert par le hurlement des freins de la BMW, dont le conducteur venait enfin d'apercevoir la Jetta arrêtée aux pompes. Dans un bruit de pignons martyrisés, la BMW recula, pénétrant dans la station-service par l'entrée du Village. Il restait à Malko une poignée de secondes. Le pompiste, abandonnant la contemplation des seins de Charmeela moulés par son chemisier trempé de sueur, tourna la tête, inquiet. Quand il se retourna, Malko avait déjà son Colt au poing. Le museau d'une Kalach pointait par une des glaces de la BMW.

– *No, Boss!* cria le pompiste, persuadé que Malko allait l'abattre.

Ce dernier visa la BMW et tira trois coups très rapprochés dans la lunette arrière, avant de plonger dans la station, poussant Charmeela devant lui. Mais déjà, les quatre occupants de la BMW, hélas indemnes, jaillissaient de la voiture avec leurs Kalachs. Le pompiste comprit enfin d'où venait le danger. Il se glissa à l'intérieur, juste avant que Malko ne ferme à clé l'énorme grille.

– *Telephone?* lança celui-ci.

Muet de terreur, le Noir aux cheveux frisés montra du doigt l'appareil, dans un recoin. Du même mouve-

(1) Le plein !

ment, Malko le saisit et le posa par terre, et s'aplatit sur le sol avec Charmeela. Une fraction de seconde plus tard, le pompiste les imita.

Il était temps. Plusieurs rafales claquèrent. Toutes les glaces qui n'étaient pas blindées dégringolèrent, des éclats de plâtre et de bois jaillirent partout. L'ampoule du plafond éclata, ainsi qu'une rampe de néon. Malko poussa l'appareil vers Charmeela.

– Vite! Appelez la police.

Malko risqua un œil. Les quatre tueurs approchaient, déployés. Il ne fallait pas qu'ils puissent passer le canon d'une arme par les vitres brisées, à travers la grille. Ils n'auraient alors même pas besoin d'entrer pour tuer tous les occupants de la station. Prenant son Colt à deux mains, Malko se redressa et visa le plus proche des tueurs. Ce dernier fit pivoter sa Kalach, mais trop tard. Malko appuya trois fois sur la détente du Colt. Grâce au frein de bouche, l'arme n'avait pratiquement pas de recul. Les trois projectiles se logèrent, comme au stand, dans un cercle englobant la poitrine et l'estomac du Noir.

Celui-ci s'effondra, les trois autres refluèrent, et, s'abritant derrière les pompes, reprirent le tir. Les balles s'enfonçaient dans les murs, ricochaient en couinant sur les grilles, brisaient tous les objets en vue, mais ne pouvaient quand même pas traverser les murs...

Charmeela raccrocha et cria :

– La police arrive.

Son menton tremblait et elle était grise. Risquant de nouveau un œil, Malko sentit soudain son estomac se charger de plomb. Un des assaillants avait décroché le tuyau d'une pompe et le tirant au maximum de sa longueur, s'avançait vers le bâtiment. Avec l'intention évidente d'y faire brûler vif ses occupants.

⁂

Apercevant la tête de Malko, les deux complices du tueur ouvrirent un feu violent et il dut replonger au sol pour ne pas se faire tuer. Quelques secondes plus tard,

l'odeur aigre-douce du super frappa ses narines. Le jet n'était pas assez fort pour pénétrer à l'intérieur du local, mais le mur et le sol, devant le bureau, en étaient imbibés...

Au moment où Malko se dressait à nouveau, il y eut un « plouf » sourd et il se trouva face à un mur de feu! Brutalement, il suffoqua. La température s'était élevée d'un coup, et il eut l'impression d'être un poulet dans un four. Charmeela hurla de terreur et le pompiste se tassa un peu plus sur le sol. Plus jamais il n'ouvrirait la nuit, même à un Blanc... Des flammèches tombèrent sur le sol, enflammant des journaux. Le feu prenait de l'ampleur, nourri par une pile de pneus entassés le long du mur et qui brûlaient en dégageant une fumée âcre. Malko fut pris d'une quinte de toux inextinguible.

Une rafale claqua, les forçant à demeurer accroupis. L'atmosphère devenait de plus en plus irrespirable. A son tour Charmeela se mit à tousser. Ils respiraient un air brûlant et nauséabond et la température continuait à s'élever dangereusement. Malko se dit que si ça continuait, leurs vêtements allaient commencer à s'enflammer spontanément.

Le hurlement d'une sirène qui se rapprochait lui parut irréel. Un crissement de pneus martyrisés lui succéda, puis le bruit violent d'une fusillade. Et enfin, un nouveau « plouf », agrémenté d'une colonne de feu. Malko se redressa. Un de ses agresseurs brûlait comme une torche, recroquevillé dans une mare d'essence. Il avait eu la mauvaise idée de vouloir arroser d'essence les policiers. Ceux-ci avaient tiré et une balle, en ricochant, avait fait jaillir une étincelle...

En quelques secondes, l'incendie se propagea à la BMW. et aux derniers assaillants, engloutis dans une mer de flammes... Les policiers affolés reculaient, craignant que la station n'explose. Heureusement, l'un d'eux, saisissant un extincteur, courut vers le bâtiment et arrosa les pneus de neige carbonique. Le pompiste sauta sur ses pieds et courut ouvrir la grille. Il recula en hurlant de douleur : la clé était brûlante. Malko dut utiliser un gant de cuir pour ouvrir. Avec le pompiste et

Charmeela, il sortit au moment où deux voitures de pompiers arrivaient à la station.

Toussant, crachant, ils assistèrent à l'extinction rapide du feu. Malko avait discrètement remis le Colt dans sa ceinture. Un des policiers s'approcha et lui demanda ce qui s'était passé. Il expliqua qu'ils étaient en train de faire le plein quand ils avaient été attaqués par un gang de voyous. Incident extrêmement courant à Johannesburg, qu'aucun des assaillants ne viendrait démentir.

– Nous allons vous emmener au *Police Headquarter*, John Vorster Square, annonça le policier. Là-bas, vous pourrez trouver une voiture et faire votre déposition.

De la Jetta, il ne restait qu'un tas de tôles noircies.

***

Il était deux heures du matin quand Malko et Charmeela Bambayi arrivèrent au *Sandton Sun* en taxi. Il avait fallu réveiller un colonel du NIS pour éviter tout problème. Malko était tellement épuisé que lorsque Charmeela apparut torse nu, cela n'éveilla pas une seconde sa libido. La jeune Noire ne valait guère mieux. Ils tombèrent comme des masses sur le lit.

Sur ordre du NIS, deux officiers de la Police Intelligence allaient monter la garde dans le lobby du *Sandton Sun*, afin de prévenir toute mauvaise surprise.

***

La Ford de Kevin Wood était suivie d'une BMW où s'entassaient quatre membres du NIS, tous plus musclés les uns que les autres.

– Nous avons rendez-vous avec Nelson Mandela lui-même, annonça l'Américain en retrouvant Malko et Charmeela devant l'entrée du *Sandton Sun*. Cela n'a pas été facile, il a fallu que je fasse intervenir Frederik De Klerk en personne; il a téléphoné à Mandela pour lui assurer que votre visite était de la plus grande importance.

– Mandela sait pourquoi nous tenons à le voir?

– Non.

Charmeela s'installa à l'arrière de la Ford en réprimant un tremblement convulsif. Elle n'avait pas encore digéré les émotions de la soirée précédente.

Après avoir hésité, Malko avait décidé de l'emmener. Il lui fallait un témoin et Kevin Wood s'opposait à ce qu'on grille Thabo Maleka, qui pouvait encore servir.

Les deux voitures descendirent vers Johannesburg par la M1. Il faisait un soleil de plomb et, comme toujours, les conducteurs roulaient à fond la caisse, en dépit des limitations de vitesse. En entrant dans Johannesburg, ils passèrent devant la station-service incendiée. Dix minutes plus tard, ils stoppaient devant Shell House, le QG de l'ANC, un building gris de vingt étages dans Plein Street. Quelques militants « toy-toyaient » sur le trottoir, en extase, dans le vain espoir d'apercevoir leur idole. Nelson Mandela arrivait toujours par le parking souterrain. Des gardes stoppèrent immédiatement le groupe mené par Kevin Wood, et une longue discussion s'engagea. Ils s'opposaient à ce que les policiers du NIS entrent avec leurs armes et les Sud-Afs refusaient de les abandonner... Au bout de vingt minutes, Kevin Wood jeta l'éponge et lança d'un ton vengeur :

– OK, ils restent dehors, mais s'il nous arrive quelque chose, on foutra en l'air ce putain de building...

Ils se glissèrent un par un dans un sas semblable à celui d'une banque. La porte intérieure ne se déverrouillait que si l'extérieure était fermée. De l'autre côté veillaient des gorilles armés jusqu'aux dents, qui leur jetèrent des regards hostiles.

Comme ils étaient invités par Nelson Mandela, ils furent dispensés du badge dont la couleur variait avec l'étage. Il fallut encore passer le portail magnétique pour la détection des armes. Ensuite, entourés de gorilles, ils s'entassèrent dans un ascenseur... Par erreur, celui-ci monta au quinzième. L'immeuble était sinistre, verdâtre et pas entretenu. Mais en poussant la porte des

bureaux du dixième, ils eurent l'impression de pénétrer dans un autre monde.

Une élégante moquette grise recouvrait le sol, des tableaux étaient pendus aux murs, les secrétaires étaient élégantes, éveillées, aimables, il y avait des canapés, un éclairage tamisé. Ils attendirent dans un petit hall, puis une très belle Noire avec un pin's de Mandela épinglé sur sa généreuse poitrine vint les chercher pour les conduire dans le bureau de Nelson Mandela, au fond à gauche.

Le président de l'ANC les accueillit chaleureusement. Très grand, les cheveux ondulés, très droit, le visage peu marqué, vêtu d'un costume bien coupé, il ne paraissait pas ses soixante-quinze ans... Ses yeux plissés pétillaient d'intelligence. Kevin Wood présenta Malko comme un des meilleurs chefs de mission de la CIA. Il eut un regard surpris pour Charmeela qui semblait liquéfiée d'intimidation. Ils échangèrent quelques mots en xhosa et il lui fit signe de s'asseoir.

– Qu'est-ce qui me vaut votre visite? demanda-t-il ensuite à Kevin Wood, qu'il avait déjà rencontré, car depuis sa libération en 1990, il avait eu de fréquents contacts avec des Américains, diplomates, barbouzes ou businessmen.

Il parlait parfaitement anglais. Brièvement, le chef de station de la CIA expliqua le motif de leur présence : la CIA avait découvert un complot destiné à le tuer et cherchait à éliminer les coupables; Nelson Mandela eut un geste fataliste.

– Seul Dieu vous protège vraiment, dit-il avec un sourire las. Mais je vous suis reconnaissant de votre attitude. J'ai effectivement beaucoup d'ennemis. J'ai déjà entendu parler de ce colonel Du Preez. C'est un homme désespéré, donc dangereux. La police sud-africaine m'a promis de tout faire pour l'empêcher de nuire. Mais je crois qu'il a encore beaucoup d'amis...

C'était une litote et il le savait... Kevin Wood saisit la balle au bond.

– Si nous sommes ici, ce n'est pas exactement à cause de lui. Mais nous avons acquis la certitude que Du Preez possède des complices au sein de l'ANC.

Nelson Mandela tiqua.

– Au sein de l'ANC? Tout est possible. Les avez-vous identifiés?

– Oui.

Charmeela semblait au bord de la syncope...

– Qui sont-ils?

– Le plus dangereux s'appelle Joe Nkhomo.

Cette fois, le président de l'ANC marqua le coup. Après vingt-sept ans de prison et des années de négociations, il était pourtant préparé à tout. Son regard se fixa, aigu, sur Kevin Wood.

– L'homme chargé de ma sécurité? J'ai une totale confiance en lui! Avez-vous des preuves?

Malko prit la parole.

– J'étais à Mmabatho, expliqua-t-il.

– Qu'y faisiez-vous? demanda de sa voix douce Nelson Mandela.

Malko sentit qu'il ne fallait pas ruser avec le président de l'ANC. Ce dernier paraissait totalement sincère vis-à-vis d'eux.

– Une enquête, précisa Malko. Afin de tenter de découvrir les responsables de l'attentat d'Ilovo.

– Pourquoi à Mmabatho?

Malko évita de regarder Kevin Wood lorsqu'il répondit :

– Je tenais à rencontrer un homme en qui M. Wood a confiance. Thabo Maleka. Ce que j'ai fait. C'est grâce à son entremise que j'ai pu parler au chauffeur qui conduisait votre voiture le jour de l'attentat, Knoss.

Kevin Wood était pétrifié... Impassible, Nelson Mandela demanda :

– Que vous a-t-il dit?

– J'ai acquis la certitude que quelqu'un de *votre* service de sécurité vous trahissait. Or, pendant mon retour à Johannesburg, j'ai été victime, moi aussi, d'une tentative de meurtre. Pas par Du Preez, par des hommes de Joe Nkhomo.

L'impassibilité de Nelson Mandela ne fut pas entamée.

– Comment pouvez-vous en être certain?

Sa voix était toujours aussi douce.

– Grâce au témoignage de la jeune femme qui se trouve ici, et qui voyageait avec moi. Elle connaissait personnellement les assassins.

Charmeela Bambayi baissa les yeux, souhaitant visiblement être ailleurs. Malko se tut, après avoir tiré toutes ses cartouches. Il avait pris un risque calculé en faisant ces révélations à Nelson Mandela et en y impliquant Thabo Maleka. Mais pour que le président de l'ANC les croie, il fallait être parfaitement « clair ».

Nelson Mandela regarda Malko.

– Vous avez parlé de mon chauffeur. Que vous a-t-il dit?

– Que seuls les gens de la Sécurité étaient au courant de votre déplacement. Plus tard, Mlle Bambayi a reçu ses confidences. Il a été interrogé et menacé par Joe Nkhomo.

Charmeela intervint d'une voix vibrante d'indignation et de peur, filant tout le temps dans les aigus. Nelson Mandela l'écouta puis l'arrêta d'un geste de la main.

Kevin Wood vola alors à la rescousse.

– Notre enquête a débuté après l'attentat d'Ilovo. Je pense que c'est en partie grâce à notre intervention que l'assassin a raté son coup. Vous ne vous êtes pas demandé comment ces tueurs avaient été prévenus?

Nelson Mandela hocha la tête.

– Si, bien sûr. Joe m'a expliqué que la police avait intercepté des communications téléphoniques et les avait transmises à ce colonel félon.

– C'est faux, dit Kevin Wood.

Le silence qui suivit était d'une épaisseur abyssale. Il fut rompu par Nelson Mandela lui-même.

– Je vais convoquer Joe, dit-il calmement. Que vous répétiez en sa présence ces accusations. Il s'agit d'une affaire très grave.

Il se leva, alla à son bureau et composa un numéro intérieur. Il prononça quelques mots en xhosa.

– Il arrive, annonça-t-il posément, après avoir raccroché.

***

Malgré sa maîtrise de soi, Joe Nkhomo n'arrivait pas à dissimuler la haine qui le rongeait lorsqu'il posait les yeux sur Charmeela. Malko en avait froid dans le dos. Debout au milieu du bureau, émacié, très droit, le chef de la sécurité gardait les yeux baissés, tandis que Nelson Mandela l'interrogeait. Lorsque celui-ci eut terminé, il demanda :

– Joe, répondez en anglais.

Joe Nkhomo parlait très bien anglais, avec un accent afrikan prononcé. Sa plaidoirie fut brève.

– Tout cela est un tissu de mensonges, affirma-t-il. Cette femme a mal interprété ce que lui a dit le chauffeur. Bien sûr, je suis au courant des déplacements du président, mais c'est une infamie de me soupçonner. J'ai interrogé Knoss quand j'ai su qu'il avait été en contact avec un Blanc. Je me méfie. Nous savons qu'il y a un complot pour vous assassiner. Nous savons que la « Troisième Force » est derrière, et pas seulement le colonel Du Preez.

Il leva la tête vers le président de l'ANC, et ajouta :

– C'est vrai, il y a des éléments dont je doute, au sein du Mouvement, mais je ne peux dévoiler leurs noms ici. Des gens qui ont partie liée avec vos pires ennemis...

Malko regardait le chef de la sécurité : il jouait son rôle outragé à merveille... Ni trop, ni trop peu. Il n'avait pas chargé le chauffeur, il ne s'était pas déchaîné contre Charmeela, tassée dans un coin... Il regarda sa montre et demanda humblement :

– Puis-je me retirer? J'ai beaucoup de travail...

Nelson Mandela lui signifia d'un geste qu'il était d'accord. Joe Nkhomo sortit sans un regard pour les deux Blancs et Charmeela. Le président de l'ANC esquissa un sourire à l'intention de ses visiteurs.

– Je crois vos soupçons à l'égard de Joe Nkhomo injustifiés, conclut-il, mais je vous suis reconnaissant de m'avoir mis en garde. Quant à la tentative de meurtre dont a été victime M. Linge, je vais demander une enquête et je vous tiendrai au courant. Il y a parfois des éléments incontrôlés au sein de nos structures. Si c'est le cas, ils seront punis.

– J'espère que Mlle Bambayi ne sera pas inquiétée pour son rôle.

Le président de l'ANC eut l'air sincèrement surpris.

– Bien sûr que non! Elle a fait son devoir de militante, même si elle s'est trompée.

Il s'était levé, mettant fin à l'entretien. Courtoisement, il raccompagna ses visiteurs. Charmeela Bambayi était grise et le visage de Kevin Wood ressemblait plus que jamais à un masque de cuir. A peine dans la Ford, l'Américain poussa un soupir désabusé.

– On aura fait ce qu'on pouvait... Mais on est baisés quand même...

– J'ai grillé Thabo Maleka pour rien, remarqua Malko.

– C'était impossible de ne pas en parler, admit l'Américain.

– Vous pensez que Nelson Mandela ne croit pas à la culpabilité de Joe Nkhomo?

Kevin se tourna vers lui.

– Honnêtement, je n'en sais rien. Peut-être sent-il qu'il y a anguille sous roche, mais nous sommes en Afrique. Ces problèmes-là ne se règlent pas devant les Blancs. Peut-être nous a-t-il crus, mais qu'il estime que Joe Nkhomo n'osera plus bouger.

Ils remontaient vers Sauer Street, vers le nord, afin de reprendre la M1, direction Sandton. Charmeela, assise à l'arrière, se pencha vers Malko.

– Pouvez-vous vous arrêter au prochain feu?

Kevin Wood obéit. La jeune femme sortit aussitôt de la voiture. Malko en fit autant.

– Où allez-vous? demanda-t-il.

Elle lui jeta un regard désabusé.

– Qu'est-ce que cela peut vous faire?

– Je ne pensais pas que Nelson Mandela douterait de nos soupçons, dit Malko.

Charmeela essuya une larme et lui dit d'une voix bouleversée :

– Je ne regrette pas d'avoir témoigné. C'est pour Mandela que je l'ai fait, pas pour vous. C'est un homme formidable. Mais...

– Mais quoi?

– Ils vont me le faire payer très cher, fit-elle à voix basse.

– Mandela vous protégera.

– J'espère, fit-elle.

Elle s'éloigna d'un pas rapide, sans se retourner.

***

Kevin Wood et Malko broyaient du noir dans un box de *La Perla*. Ils se trouvaient devant un mur de béton. Le colonel Du Preez courait toujours, et, du côté de l'ANC, c'était verrouillé. Nelson Mandela aurait dû se souvenir que beaucoup d'hommes d'Etat assassinés le sont par ceux qu'ils ont chargés de leur sécurité. Comme Indira Gandhi ou Anouar El Sadate...

Kevin Wood interrompit ses pensées.

– Du Preez va recommencer. C'est évident. Or, nous ne pouvons pas jouer les « baby-sitters » indéfiniment. Je suis obligé de dire la vérité à Langley et de m'en laver les mains.

Son téléphone cellulaire se mit à sonner et il le porta à son oreille. Malko entendit vaguement une voix d'homme furieuse. Kevin Wood écouta un long moment, eut du mal à placer quelques interjections, puis coupa la communication.

– C'était Thabo Maleka. Il a été convoqué par Nelson Mandela, et sommé de quitter la vice-présidence de l'ANC.

– Pourquoi?

– Joe Nkhomo a réussi à convaincre le président que toute cette affaire avait été montée par la CIA, avec la complicité de Maleka, pour le discréditer lui, qui est

beaucoup plus à gauche et lié aux « camarades », Maleka est obligé de quitter toutes ses fonctions politiques. Après la formation du gouvernement de transition, il sera nommé ambassadeur à Londres!

Un ange passa et s'enfuit, écœuré de tant de duplicité...

– Il écumait de rage, commenta Kevin Wood. Lui qui voulait tellement être ministre! Je me fous de sa déception, mais nous perdons un excellent agent de pénétration qui nous a déjà coûté quelques centaines de milliers de dollars. Juste quand il commençait à devenir *vraiment* utile...

– Je suis désolé.

L'Américain haussa les épaules.

– Vous avez fait de votre mieux.

Il reversa du vin dans leurs verres, terminant la bouteille. Une immense tristesse transparaissait dans le bleu de son œil unique.

– Que fait-on?

Le chef de station de la CIA secoua lentement la tête avant d'allumer une Lucky Strike.

– Rien. On ferme. Sauf si quelqu'un nous apporte Hennie Du Preez sur un plateau d'argent... N'y comptons pas. Je vais écrire mon rapport aujourd'hui. Je vous conseille de rester dans ce pays le moins longtemps possible. Il m'est impossible de vous y protéger. Vous n'avez pas démérité, mais le job était impossible. Nous avons quand même la satisfaction morale d'avoir découvert l'alliance contre-nature entre Du Preez et Nkhomo. Vous me direz que tout le monde s'en fout. Mais le jour où Mandela va se faire exploser la tête, on ressortira mon rapport et quelqu'un à Langley remarquera que j'avais vu juste.

Il était carrément amer. Son rictus s'accentua et il conclut.

– Ou bien, ce qui est plus probable, on ne le lira pas. Ce soir, je vais me soûler la gueule et je vous conseille vivement d'en faire autant.

⁂

– Ce salaud de Maleka m'a plantée. Il ne veut pas entendre parler de moi; il m'a repris tous les bijoux qu'il m'avait donnés. Il... Il...

Charmeela n'arrivait plus à parler. Malko ne pouvait pas placer un mot. Le téléphone avait sonné dès son retour à l'hôtel. La jeune Noire était déchaînée. Elle reprit sa litanie.

– Quinze ans que je baise avec ce gros porc! Et quand je vais enfin toucher le jackpot, vous foutez tout en l'air...

On était loin de la scène d'amour de Mmabatho...

– C'est peut-être juste une crise.

– *My foot*! hurla Charmeela. Je le connais. Il est trop lâche et il a tout perdu à cause de moi; il me hait. Tout cela à cause de vous.

Elle raccrocha brutalement.

Malko essaya aussitôt de rappeler son numéro mais il sonnait occupé.

Pendant trois heures, il broya du noir, allant de sa chambre à la galerie-marchande admirer les créations en fer forgé de Claude Dalle, d'étonnants fauteuils en acier canon de fusil. Puis, vers six heures, il appela de nouveau le numéro de Charmeela Bambayi. Toujours occupé... Il le refit plusieurs fois, sans succès. Elle avait dû décrocher. Laisser la jeune femme sans réconfort lui était insupportable.

Il glissa son Colt dans sa ceinture et en bas, fit signe à ses deux gardes du corps qu'il partait dans la nouvelle Jetta qu'il avait louée. Les deux voitures prirent la direction de Joburg. Vingt minutes plus tard, il arriva en bas de chez Charmeela. Il sortit de sa voiture et alla trouver ses anges gardiens, derrière lui.

– J'ai une visite à faire. Vous m'attendez...

Le lieutenant de la South African Police secoua la tête.

– *Sir*, les ordres sont de ne pas vous lâcher d'une semelle. Désolé.

Dissimulant tant bien que mal leur Uzi, ils emboîtèrent le pas de Malko. Deux Noirs essayèrent de leur barrer le chemin au pied de l'ascenseur. Quand ils virent les armes, ils n'insistèrent pas. Les deux policiers n'en menaient pas large. Le lieutenant se tourna vers Malko.

– *Sir*, c'est de la folie. Nous avons l'ordre de ne *jamais* entrer dans un immeuble sans avoir une importante protection extérieure...

– Eh bien, ne me suivez pas! suggéra Malko.

Ils s'arrêtèrent au dix-huitième étage. Le palier était sombre et la minuterie ne marchait pas. Au hasard, Malko frappa à une porte derrière laquelle s'entendait du bruit. Un Noir, torse nu, ouvrit et demeura muet devant les trois Blancs. Il essaya de refermer la porte. Une courte conversation en afrikan s'engagea et le lieutenant annonça :

– C'est au fond du couloir...

Avant même d'y parvenir, Malko sentit son estomac se soulever. L'odeur fade du sang lui sautait aux narines. La dernière porte était entrouverte. Il tira son Colt et poussa le battant d'un coup de pied. Rien. L'obscurité. Un des policiers alluma.

Charmeela Bambayi était couchée à même le sol, dans une mare de sang. On lui avait enfoncé une tige de fer à travers la tête, une tige de fer fileté à béton qui entrait par une oreille et ressortait par l'autre. D'après ses traits affreusement crispés dans la mort, elle devait être encore vivante, quand cela était arrivé.

CHAPITRE XVI

Les yeux rivés sur le ruban d'asphalte sombre de la M1, Malko essayait de ne pas penser, de chasser l'idée d'avoir causé la mort de Charmeela.

Sûr de l'impunité après l'élimination politique de Thabo Maleka, Joe Nkhomo n'avait pas perdu de temps, envoyant du même coup un message direct à la CIA. Il fallait qu'il soit sûr de la confiance de Nelson Mandela pour se livrer à ce meurtre horrible, qu'il avait certainement « sous-traité ». A Joburg, il était facile de faire assassiner quelqu'un pour quelques centaines de rands. Surtout dans sa position...

Malko en avait les larmes aux yeux. Des larmes de frustration et de rage. Il écumait intérieurement... Il aurait dû « exfiltrer » Charmeela de Johannesburg. Seulement, la CIA ne l'aurait pas suivi sur ce terrain. Or, se venger de Joe Nkhomo était impossible. Ce sentiment d'impuissance et d'injustice était horrible. Il écumait encore quand il abandonna la clé de sa voiture au voiturier du *Sandton Sun*...

Ses anges gardiens allèrent reprendre leur place dans le hall. A peine dans sa chambre, Malko appela le chef de la station de la CIA chez lui. L'Américain écouta en silence son récit, puis laissa tomber :

– Joe Nkhomo est encore plus fort que je ne le croyais. De ce côté-là, c'est verrouillé... J'ai longuement parlé à Langley. Ils sont hystériques. Nous sommes baisés, comme l'ONU en Yougoslavie.

– Donc, vous aussi, vous vous ralliez à la politique de l'autruche...

L'Américain eut un ricanement amer.

– Une autruche lucide. Il faut prier Dieu pour que Du Preez ne réussisse pas son projet, mais c'est un tenace, motivé et croyant en Dieu. A ses yeux, livrer l'Afrique du Sud aux Noirs, c'est plus qu'une faute politique, un blasphème... Vous lui offririez tout l'or du monde, il ne changerait pas... Tirez-vous de ce putain de pays avant de subir le sort de Charmeela.

Malko ne répondit pas. Battre en retraite honteusement n'était pas dans ses habitudes. Même si la CIA, son employeur, le lui demandait...

– Je me donne quarante-huit heures, dit-il.

– Qu'allez-vous faire?

– C'est une surprise, *a very long shot*, comme vous dites. Mais je ne partirai pas sans l'avoir tenté.

– OK, accepta le patron de la CIA après un long silence. J'espère que vous ne faites pas une connerie. Je n'aimerais pas aller à votre enterrement.

***

Patricia Piketh exprima un mélange de crainte et de plaisir en voyant Malko pénétrer dans son bureau. Elle se leva avant qu'il n'ait pu dire un mot et l'entraîna dehors.

– C'est dangereux de venir ici, souffla-t-elle. J'ai ordre de ne pas vous voir. Attendez-moi au coin de Arcadia et de Wessels. Dans un quart d'heure...

Lorsqu'elle le rejoignit, elle lui reprocha :

– Vous n'avez pas donné beaucoup de nouvelles, je croyais que vous aviez quitté le pays sans me dire au revoir.

– Jamais je ne ferais une chose pareille, affirma Malko. J'ai eu beaucoup de problèmes et j'ai encore besoin de vous.

– Pour quoi faire?

– Il faut que je rencontre à nouveau Carl Van Haag.

Elle eut un regard surpris.

– Mais vous avez son numéro de téléphone. Il n'est pas là?

Malko sourit.

– C'est exact, avoua-t-il, mais je ne suis pas certain qu'il soit heureux de me revoir. J'en suis même sûr. Je voudrais me trouver en face de lui par surprise, sans qu'il ait été prévenu. Vous pourriez arranger ce « hasard »?

– Je vois, fit la jeune femme pensivement. Il faut que je me renseigne. Cela peut prendre un peu de temps...

– Le plus tôt sera le mieux. Je suis en danger.

– Je sais, dit-elle avec gravité. Le NIS suit de très près vos efforts.

– Ne parlez de cette demande à personne, demanda-t-il, vous mettriez votre vie en danger.

***

Deux jours d'inaction! Malko ne quittait guère sa chambre du *Sandton Sun*. D'abord pour ne pas manquer l'appel de Patricia Piketh, ensuite pour éviter des risques inutiles. A chaque seconde, il s'attendait à apprendre la nouvelle de l'assassinat de Nelson Mandela... D'après Kevin Wood, le NIS *savait* que quelque chose allait se passer, sans pouvoir l'empêcher. Dans une semaine, le président de l'ANC allait recommencer sa tournée électorale dans le Natal, à Durban entre autres, fournissant à ses ennemis de merveilleuses occasions de le tuer.

Thabo Maleka ne prenait plus Kevin Wood au téléphone. Il était confiné dans un nouveau bureau sans ligne directe, et sa secrétaire était une créature de Joe Nkhomo qui connaissait ainsi tout de sa vie intime. Il était hors-jeu.

Il était dix heures quand le téléphone sonna. Malko entendit d'abord un brouhaha de voix – un cocktail probablement –, puis celle de Patricia Piketh parlant bas.

– Je ne peux pas vous parler longtemps, annonça la jeune femme, celui que vous voulez voir sera demain au

Cap, et il déjeunera au restaurant de l'*Hôtel Mount Nelson*. Il y a des avions tout le temps pour le Cap...

⁂

La Table Mountain était entourée d'un halo bleuâtre et des flots nuageux blancs s'écoulaient de ses arêtes comme de l'eau d'une piscine. Après la froideur bétonnée de Johannesburg, le Cap, où le gouvernement siégeait six mois de l'année sur douze, ressemblait à une petite bourgade.

La brise marine vous y décrassait délicieusement les poumons, après l'air raréfié de Johannesburg. Malko, mêlé aux techniciens d'un vol d'endurance d'un Airbus A 340 d'Air France arrivant directement de Paris, via Johannesburg, alla louer une voiture et prit la direction du centre. Il était midi.

Le Noir coiffé d'un casque colonial qui veillait à l'entrée de l'allée bordée de palmiers menant au *Mount Nelson* salua impeccablement à son passage. Malko retrouva avec plaisir le hall lambrissé du plus vieil hôtel d'Afrique du Sud. Une atmosphère feutrée, de vieux meubles bien cirés, des gentlemen un peu fatigués qui lisaient leur journal, enfoncés dans de profonds fauteuils. Ici, on était encore à la fin du XIXe siècle...

Il fit rapidement le tour des lieux et arriva à la salle à manger. Une douzaine de tables seulement étaient occupées. Il repéra facilement Carl Van Haag, en compagnie d'un inconnu.

Malko n'avait pas faim. Il s'installa dans un des fauteuils du jardin d'hiver, poste stratégique d'où il pouvait surveiller la salle à manger... Quarante-cinq minutes plus tard, Carl Van Haag apparut, au côté de l'homme, rubicond et enveloppé.

Malko se leva et vint à sa rencontre, souriant, mais le pouls à 120... Carl Van Haag mit quelques secondes à réaliser, puis son visage s'empourpra et Malko crut qu'il allait exploser. Il serait probablement passé sans faire mine de le reconnaître si Malko ne lui avait pas barré le chemin.

– Carl, quelle bonne surprise!

Le Sud-Africain ne put refuser la main tendue. Du bout des lèvres, il présenta Malko à son ami. Ce dernier s'excusa aussitôt.

– Je suis un peu pressé, dit-il à Carl Van Haag, je vous laisse. A dans quinze jours.

Il s'éloigna rapidement. Carl Van Haag apostropha aussitôt Malko d'une voix pleine de fureur contenue.

– Que faites-vous ici?

Malko ne biaisa pas.

– Je voulais vous parler, dit-il, j'ai su que vous déjeuniez ici et je suis venu de Joburg.

– Qui vous l'a dit?

– Peu importe. Il faut que je vous parle. Voulez-vous venir au bar?

La chaleur de leurs premières retrouvailles avait fait place à une animosité palpable. Malko ne chercha pas à feindre.

– Je sais que vous m'en voulez, dit-il, mais je n'ai rien fait de mal. Seulement mon travail.

– Sale travail! grommela Carl.

Néanmoins, il suivit Malko jusqu'au bar désert, aux lambris d'acajou sombre, et accepta une bière.

– Je vous écoute, fit-il, mais soyez bref.

– J'ai vu Hennie Du Preez, dit Malko, et notre entrevue ne s'est pas bien passée. Il est resté sur ses positions.

– Ce sont *nos* positions, souligna le Sud-Africain.

– Tant qu'il s'agissait de dresser les Zoulous contre l'ANC, c'était normal, commenta Malko. Je n'aime pas plus l'ANC que vous. Mais il ne s'agit plus de cela. Savez-vous que le colonel Du Preez a l'intention d'assassiner Nelson Mandela?...

Carl Van Haag demeura quelques secondes silencieux, puis alluma une Lucky Strike, souffla la fumée et laissa tomber :

– Non, je ne le savais pas. Si c'était vrai...

– C'est vrai, confirma Malko. Si je n'avais pas été présent, ce serait déjà fait.

Il résuma à son interlocuteur les deux tentatives.

Dans le silence de plomb qui suivit, Carl Van Haag, nullement ébranlé, se contenta de dire :

– Bien, je vous crois... Et alors? Mandela et l'ANC sont nos ennemis mortels. Derrière eux, il y a les communistes.

Malko secoua la tête.

– Carl, vous êtes aveugle! Les alliés de Hennie Du Preez, ce sont les gens les plus à gauche de l'ANC! Ceux qui ont créé le slogan *one settler, one bullet*. Vous pensez que s'ils poussent à l'élimination de Mandela, c'est qu'ils y trouvent leur compte! Lui, son slogan, c'est *one man, one vote*. (1)

– Comment cela? demanda le Sud-Africain.

– Le meurtre de Mandela déclenchera un chaos où le pays sombrera. Des émeutes raciales, comme vous ne pouvez même pas en imaginer. Le monde entier fera porter aux Blancs de ce pays la responsabilité de ce meurtre. Personne ne sera là pour vous défendre... Vous avez une image déplorable. Souvenez-vous des trois membres de l'AWB assassinés dans des circonstances tragiques au Bophuthatswana par des policiers noirs. Blessés, ils ont été achevés. Ces images ont fait le tour du monde. L'opinion publique américaine, si prompte à s'émouvoir, n'a rien dit. Vous êtes *déjà* des pestiférés. Après le meurtre de Mandela, vous deviendriez la lie de la terre. Personne ne viendra à votre aide. Et ce sont les gens les plus radicaux, les plus extrémistes de l'ANC qui prendraient le pouvoir et se vengeraient d'une façon terrible.

Carl Van Haag écoutait Malko, s'empourprant à vue d'œil. Soudain, il frappa du plat de la main sur la table, ce qui arracha le barman à sa sieste. Malko vit une lueur folle passer dans ses yeux gris. Il avait totalement perdu son sang-froid.

– Nous disposons d'armes nucléaires tactiques! Des obus de calibre 203 fabriqués ici, dans le plus grand secret. Frederik De Klerk a prétendu qu'ils avaient été

(1) Un homme, un vote.

démantelés, c'est faux! Ils sont sous le contrôle de gens sûrs, des officiers afrikaners.

Il se pencha davantage au-dessus de la table et martela :

– Si ce que vous dites se produisait, nous calmerions les *keffirs* très vite. Imaginez l'impact d'un de ces projectiles sur un *township*... Ils rentreront dans leur trou comme des rats...

Malko chercha son regard, atterré.

– Carl, dit-il, vous imaginez l'impact sur le monde extérieur? D'abord vous assassinez Mandela, ensuite vous vitrifiez des Noirs par dizaines de milliers. C'est de la démence.

Carl Van Haag lui adressa un regard noir de rage.

– Vous êtes un naïf! Les Israéliens ont prouvé depuis un quart de siècle qu'il ne fallait compter que sur soi-même. Si militairement vous êtes les plus forts, vous pouvez vous asseoir sur les résolutions de l'ONU. En faire des confettis! Combien de résolutions onusiennes ont exigé l'évacuation des Territoires Occupés, depuis un quart de siècle? Combien de résolutions ont ordonné aux Turcs d'évacuer Chypre?

Il ne se contrôlait plus, bégayant de fureur.

– Qui va venir nous chercher ici? continua-t-il. Les Américains? Les Britanniques? Les Russes? Personne n'interviendra. On protestera dans les médias, on votera des résolutions et c'est tout. Regardez les Serbes, comme ils se moquent ouvertement de l'ONU! La vérité est que *personne* ne veut se battre. Ni en Europe, ni au Moyen Orient, et encore moins en Afrique. Ce n'est pas le Zaïre qui va vous faire la guerre! ajouta-t-il ironiquement.

Malko l'écoutait. Dans sa fureur, Carl Van Haag venait de lui apporter la pièce du puzzle qui lui manquait. Le plan du colonel Hennie Du Preez n'était pas débile. L'élimination de Nelson Mandela n'en constituait que le premier volet. Les armes nucléaires tactiques feraient le reste... Le *Broederbund* n'avait pas dit son dernier mot. Tout ce qui se passait en ce moment n'était qu'une gesticulation pour amuser la galerie... Le

meurtre de Nelson Mandela, dans cette optique, n'était que le détonateur, qui permettrait d'écraser les Noirs dans un bain de sang nucléaire. Une Première.

Carl Van Haag, calmé, jeta à Malko un regard perçant.

– Je n'aurais jamais dû vous dire cela, fit-il.

– Peu importe, je suppose que beaucoup de gens sont au courant. Carl, je *sais* que vous avez tort. Essayez de convaincre Hennie Du Preez. Il ne faut pas que l'apocalypse se déchaîne sur votre pays.

Le Sud-Africain secoua la tête avec une lenteur méprisante.

– Malko, martela-t-il, vous n'avez rien compris! Le Pape lui-même demanderait à Hennie Du Preez de renoncer, il lui dirait : « Très Saint Père, priez pour moi et mêlez-vous de vos affaires. »

Carl Van Haag se leva brusquement, renversant presque la table.

– Laissez-moi vous dire quelque chose. *Rien* n'arrêtera Hennie Du Preez. Ces maudits *keffirs* qui collaborent avec lui n'ont rien compris. Quand ils réaliseront, ce sera trop tard. On ne lutte pas avec des AK 47 contre des obus nucléaires. Quant à faire changer d'avis Hennie, ne rêvez pas. Il a tout quitté pour cette mission. Même sa femme qu'il adore, et son zoo.

Le croisé de l'apartheid, songea Malko. Carl Van Haag lui adressa un dernier regard.

– Ne cherchez plus *jamais* à me revoir, quittez ce pays au plus vite, sinon...

Il sortit du bar à grandes enjambées.

CHAPITRE XVII

Kevin Wood, son œil bleu clignant nerveusement, écoutait le récit de Malko en tirant à petits coups sur sa Lucky. A l'intérieur de l'énorme ambassade, ils avaient l'impression de se trouver sur une autre planète, très loin des problèmes de l'Afrique du Sud. Pas un bruit ne parvenait de l'extérieur, entre les murs renforcés et les glaces blindées.

– Ce que vous a dit Carl Van Haag est vraisemblable et ne m'étonne qu'à moitié, commenta l'Américain. Armcorp, la fabrique d'armes officielle du pays, a poursuivi depuis des années la mise au point d'armes nucléaires, avec l'aide de la France, de la Grande-Bretagne et de l'Allemagne. Les Israéliens, eux, leur ont livré de quoi fabriquer une version améliorée de leur missile à carburant solide Jericho II, qui a été rebaptisée RSA 3. Il emporte sur quelques centaines de kilomètres une charge de 18 kilotonnes, soit l'équivalent de 18 000 tonnes de TNT... En 1991, Frederik De Klerk a déclaré solennellement que l'Afrique du Sud avait construit six têtes nucléaires, mais qu'elles avaient été démantelées.

– Il n'a pas parlé des obus nucléaires?

– Non, mais j'ai obtenu un rapport secret, par un scientifique travaillant pour Denel, une filiale d'Armcorp, révélant qu'il existait un certain nombre d'obus nucléaires de calibre 203. C'est un sujet qui n'a jamais pu être abordé publiquement.

– Où se trouvaient ces obus?

– Personne n'en sait rien. Probablement dans un régiment d'artillerie ou un entrepôt militaire secret. La haute hiérarchie militaire reste totalement opaque, même pour le président De Klerk.

– Le 203, c'est un calibre soviétique, remarqua Malko.

– Exact.

– Les armées angolaises et mozambicaines en avaient?

– Bien sûr.

Le spectre de Mark Littlefield traversa le bureau. Si les Sud-Afs avaient eu besoin de canons de 203, c'est à quelqu'un comme lui qu'ils avaient dû s'adresser.

– Par le NIS, pouvez-vous savoir si l'Afrique du Sud a importé des 203? demanda Malko.

– Je vais essayer.

– Et ce scientifique qui vous avait donné ces informations?

– J'ai son adresse. Je me souviens qu'il habitait Rigel Road, tout près de Denel, dans la banlieue sud de Pretoria.

***

Rigel Road passait par-dessus la N 1 et continuait à travers la campagne, bordée d'élégants cottages. Une banlieue blanche, résidentielle et cossue. Malko surveillait les numéros. Dirk Maker, le scientifique, l'informateur de la CIA, habitait au 352. C'était un des pères de l'industrie nucléaire sud-africaine, un homme plutôt libéral, d'après sa fiche. Marié, trois enfants.

Malko ralentit. Devant lui, Rigel Road était obstruée par deux voitures de police, gyrophare allumé. Son pouls s'accéléra. Dans son métier, il ne croyait pas aux coïncidences. Il se gara. Les voitures étaient arrêtées en face du 352, un grand cottage blanc. Il traversa et aperçut immédiatement un corps allongé sur le trottoir, dissimulé par une bâche verte. Debout à côté, une femme blonde sanglotait. Il s'approcha et interrogea un des policiers.

– Que se passe-t-il?

Le policier sud-africain lui adressa un regard dégoûté.

– Encore un meurtre! Quand M. Maker est sorti de chez lui, deux hommes l'attendaient. Ils lui ont « pompé » plusieurs balles dans la tête. Il est mort sur le coup. Ils devaient avoir des silencieux, car sa femme, à l'intérieur, n'a rien entendu. Ce sont des passants qui nous ont prévenus. Vous le connaissiez?

– Pas vraiment, dit Malko en prenant congé.

***

– Je crois que Carl Van Haag fait partie de l'équipe Du Preez, annonça Kevin Wood lorsque Malko pénétra dans son bureau, de retour de Rigel Road.

– Vous êtes au courant pour Dirk Maker?

– Oui, Radio Freedom vient de l'annoncer. Mais ce n'est pas tout. Il y a eu ce matin un second meurtre, dans des circonstances exactement identiques. A Bapfontein. Un certain Simon Barber.

– Qui est-ce?

– L'alter ego de Dirk Maker. Ils travaillaient ensemble sur la miniaturisation des projectiles nucléaires, mais se trouvaient au chômage depuis plusieurs mois, à cause de l'arrêt du programme. Depuis tout à l'heure, j'ai appris des tas de choses. D'abord, que ces hommes avaient déjà menacé à plusieurs reprises de révéler tout ce qu'ils savaient si on ne continuait pas à payer intégralement leur salaire. Donc, ils auraient été ravis de vous parler.

– Carl Van Haag a dû se rendre compte qu'il avait commis une grave imprudence, conclut Malko. Il en a parlé à Du Preez.

– Sûrement, fit sombrement Kevin Wood. En tout cas, ils ne parleront pas. Mais la « Troisième Force » est encore plus maligne. Le NIS fait courir le bruit que ce sont les Israéliens qui ont fait le coup, par crainte d'indiscrétions. Ils soulignent que les deux hommes ont été abattus par des armes de petit calibre, équipées de

silencieux. La méthode Mossad. Ce sont vraiment des vicieux.

– J'aurais mieux fait de ne pas aller au Cap, remarqua Malko, ces deux hommes seraient encore vivants.

Le chef de station de la CIA lui adressa un regard désolé.

– Vous avez fait tout ce qu'il *fallait* faire. Et au-delà! Maintenant, sautez dans le premier avion. Moi, je vais regrouper dans un beau rapport tout ce que nous avons appris, l'expédier à Langley et ouvrir le *grand* parapluie.

Malko ne l'écoutait qu'à moitié, repensant à une phrase de Carl Van Haag.

– Vous avez l'ancienne adresse de Hennie Du Preez? demanda-t-il.

L'Américain lui jeta un regard surpris.

– Bien sûr, mais il n'y est plus depuis longtemps. C'est dans la cambrousse, juste avant Brits. Pourquoi?

– Il est marié, dit Malko, et Van Haag a mentionné sa femme. C'est la seule piste que nous n'ayons pas encore explorée. En allant là-bas, on pourrait peut-être découvrir un fil à tirer.

– Faites attention qu'il ne soit pas relié à une grenade, avertit Kevin Wood. Mais je vais vous donner l'adresse.

***

Le Transvaal commençait à la sortie ouest de Pretoria. La R 514 sinuait au milieu des champs de maïs coupés de bois, avec de multiples villages propres comme des vaches hollandaises. Malko s'arrêta avant Brits à une station-service pour demander la propriété des Du Preez.

Le patron de la station, un grand Afrikaner rugueux, la lui indiqua avec un coup d'œil surpris, précisant aussitôt :

– Il n'y a plus personne, *Meneer!* La propriété est à vendre.

Trois kilomètres plus loin, Malko aperçut une barrière blanche protégeant une allée menant à une maison plate de style hollandais, entourée de champs où paissaient des vaches et des chevaux. La maison aux volets fermés ne présentait aucun signe de vie. Il en fit le tour, appela, et un Noir au visage aplati finit par émerger d'un appentis voisin.

– Je suis chez Hennie Du Preez? demanda Malko.

– *Ja, Boss.*

– Il paraît que c'est à vendre?

Le Noir eut une mimique d'incompréhension totale.

– Je ne sais pas, *Meneer*. Il n'y a plus personne, moi, je reste pour nourrir les animaux.

– Les chevaux et les vaches?

– Non, non, les autres. Le zoo.

– Je peux voir?

Le Noir aperçut le billet de dix rands sorti de la poche, hésita, puis dit.

– Par ici, *Meneer*.

Ils gagnèrent un enclos grillagé entourant plusieurs boxes et des cages. Malko compta trois lions à l'allure neurasthénique, un grand koudou, deux phacochères, des impalas et des springboks ainsi qu'un crocodile dans une mare entourée de grillage. Le Noir le suivait silencieusement.

– Et la maison? demanda Malko, on peut la voir?

– C'est fermé, affirma le Noir.

Au bout de deux billets de vingt rands, il retrouva la clé par miracle, et ouvrit la porte d'une grande salle qui sentait l'humidité et le renfermé. Une belle cheminée, des peaux de zèbre, des trophées, des canapés de cuir et des fauteuils confortables, une grosse commode sur laquelle étaient posés plusieurs cadres.

Malko s'en approcha et repéra tout de suite ce qui l'intéressait. Une des photos représentait un couple souriant. L'homme était Hennie Du Preez, la femme, une brune aux épaules larges, aux courts cheveux noirs. Elle avait de l'allure, une grande bouche et de grands yeux bleus. Malko montra la photo au Noir.

– *Mister* et madame?

– *Ja.*

Il avait visiblement hâte de ressortir. Malko mit fin à son supplice. L'autre referma à double tour. Mort de peur.

Malko regarda autour de lui ce que Hennie Du Preez avait quitté pour sa croisade. Une petite rivière, des bois et cette superbe maison. Rasséréné, le Noir redevint prolixe.

– Madame vient de temps en temps, expliqua-t-il. Elle ne serait pas contente si elle savait que vous êtes entré...

– Elle est venue il y a longtemps?

– Non. Dimanche, elle a été à l'église et elle m'a emmené. Elle m'a dit qu'elle reviendrait dans une semaine.

– Qu'est-ce qu'elle vient faire? Elle habite encore ici?

Le Noir secoua vigoureusement la tête.

– Non, non. Elle vient voir ses animaux. Madame aime beaucoup les animaux. Là, elle est partie dans un *game park* pour aller en voir.

Le pouls de Malko monta comme du mercure chauffé à blanc.

– Vous savez où?

– Non, *Meneer*.

Il y avait des dizaines de *game parks* en Afrique du Sud. Et en plus, Mme Du Preez n'utilisait peut-être pas son vrai nom.

***

Un violent orage éclata au-dessus de Pretoria et Malko dut ralentir à vingt à l'heure. Le temps de courir du parking à l'entrée de l'ambassade US, il était trempé comme une soupe. Dans le bureau de Kevin Wood, il dut ôter sa veste tant elle dégoulinait. L'Américain lui jeta un regard torve.

– Vous avez trouvé?

– Oui.

– Eh bien moi, j'ai eu la réponse à votre question. L'armée sud-africaine a racheté à l'Angola une batterie

de canons de 203. Il y a deux ans de cela. Tenez-vous bien : la transaction s'est effectuée par l'intermédiaire de Mark Littlefield! Ces canons étaient officiellement destinés à des essais balistiques.

– Où sont-ils maintenant?

– Toujours officiellement, ils ont été envoyés à la casse. Mais la dernière fois qu'on les a vus, ils se trouvaient au 4e régiment d'artillerie, cantonné dans le Transvaal, en bordure de la R 53, entre Potchefstroom et Ventersdorp.

Comme par hasard au cœur de la zone afrikaner dure...

C'était la dernière pièce du puzzle concernant la mort de Mark Littlefield. Les Sud-Afs possédaient d'excellents 155 CG et n'avaient aucun besoin de canon de 203, sauf pour une raison précise. Mark Littlefield, lui, la connaissait. Comme disent les Allemands, il avait dîné avec le Diable sans avoir une cuillère assez longue. Finalement, il détenait tous les redoutables secrets de la « Troisième Force ».

– Maintenant, tout est logique, souligna Malko. Il s'agit d'un complot global, dont le meurtre de Nelson Mandela n'est que le détonateur. Un plan fou, mais logique. Carl Van Haag a raison : le monde n'interviendrait pas militairement si les croisés de l'apartheid arrosaient les *townships* d'obus nucléaires. Mais le pays serait mis au ban de l'humanité et sombrerait dans une anarchie totale dont les Blancs seraient les premières victimes.

– Hélas, ça peut marcher! Repartir pour trente ou quarante ans, remarqua Kevin Wood. Les Noirs sont tellement désarmés, passifs.

– Nous ne pouvons rien contre le second stade de ce complot, conclut Malko. Je suppose que même Frederik De Klerk est impuissant. Mais sans le détonateur, la manip ne fonctionnera pas.

– Que voulez-vous dire?

– Qu'il faut éliminer Hennie Du Preez. Or, j'ai une nouvelle piste. Combien y a-t-il de réserves d'animaux en Afrique du Sud?

L'œil valide de Kevin Wood parut encore plus rond que d'habitude.

– Des dizaines! Depuis le Lion Park, entre Pretoria et Joburg, jusqu'au Kruger Park, qui a la taille de la Belgique... Pourquoi?

Malko le lui expliqua.

– Ce n'est même plus un *long shot*, conclut Kevin Wood, c'est un *very long shot*. D'abord, il n'est même pas certain que la femme de Hennie Du Preez se balade sous son véritable nom... Ensuite, il y a des dizaines de parcs, dans tous les coins. Du Botswana au Natal, en passant par le Kruger, par Sun City et même au Cap. Et j'en oublie. Bon, supposons que vous retrouviez sa trace. Que vous la retrouviez, *elle*, qu'allez-vous faire?

– Mon raisonnement ne m'a pas encore porté jusque-là, reconnut Malko. Hennie Du Preez a établi une barrière infranchissable autour de lui. Mais, d'après Carl Van Haag, il est toujours amoureux de sa femme qu'il à mise à l'abri pendant sa « croisade ». Ils doivent quand même avoir des contacts. C'est ce fil qu'il faut tirer. Pour arriver jusqu'à lui. Souvenez-vous de Pablo Escobar, le chef du cartel de Medellin. La police colombienne est arrivée à le retrouver parce qu'il ne pouvait pas s'empêcher de maintenir des relations suivies avec son fils...

– Sur le papier, vous avez raison, reconnut l'Américain. Kim a une copine qui possède une agence de voyages spécialisée dans les *game parks*. Essayez avec elle, c'est quelqu'un de sûr. Mais il faut y aller sur la pointe des pieds.

Il décrochait déjà son téléphone pour appeler sa femme.

Malko repensa à la tige d'acier enfoncée dans le crâne de Charmeela. Hennie Du Preez n'était pas sa seule cible. Enfoncé dans sa ceinture, le Colt avait un poids rassurant. A part dans ce bureau au cœur de l'ambassade US, il était en danger partout en Afrique du Sud. Il avait intérêt à faire vite.

⁂

Rikki Lazarus, l'amie de Kim Wood, était une ravissante blonde aux longs cheveux avec un nez retroussé et l'air triste. Son mari avait été tué par des voleurs un an plus tôt. Enfermée dans le petit bureau de son agence de voyages de Jan Smuts Avenue, elle écouta attentivement Malko.

– Cela ne va pas être facile, conclut-elle. D'abord, il faut que dans chaque camp je trouve quelqu'un que je connais, qui n'aille pas répéter à cette dame qu'on la cherche.

– Cela me paraît évident, souligna Malko.

– Ce n'est pas tout. Nous supposons qu'elle est seule, mais, si ce n'est pas le cas, cela devient pratiquement impossible.

– Exact.

– Enfin, il est impossible de vérifier chaque camp. Beaucoup n'accueillent les gens que pour un très court séjour. D'autres, très nombreux, ont un confort extrêmement rudimentaire. Je vais essayer d'abord les meilleurs, ceux où il y a le plus d'animaux et qui sont fréquentés par les Sud-Africains. Cela fait déjà pas mal de travail.

– Quand pourriez-vous me dire quelque chose? demanda Malko.

Rikki Lazarus hésita.

– Aujourd'hui, c'est calme, je vais m'y mettre, mais sans garantie. Vous êtes au *Sandton Sun*?

– Oui.

– Je dois aller dans le coin en fin de journée. Si vous voulez, nous pouvons nous retrouver dans un restaurant sympa pour prendre un verre. Le *Turtle Creek*, dans Wierda Street, à sept heures.

⁂

Malko tuait le temps à la terrasse du *Turtle Creek*, un restaurant à la mode de Sandton, en terrasse dans

un jardin ombragé et de style décontracté. Une bande de motards faisait un raffut du diable, quelques couples flirtaient. On y mangeait à n'importe quelle heure. Rikki Lazarus émergea d'une Toyota et rejoignit la terrasse. Le vent plaquait sa légère robe de soie contre ses seins et sa croupe, soulignant ses formes. Une belle veuve.

Elle s'installa à la table de Malko et lui lança un coup d'œil radieux.

– Je crois que j'ai trouvé quelque chose! annonça-t-elle. J'ai appelé une dizaine de camps, les plus beaux et les plus chers. Sans résultat. Personne ne connaissait Mme Du Preez. Et puis, j'ai parlé à un Ranger du camp de Mala-Mala. Un de mes anciens copains.

– Il connaît la femme d'Hennie Du Preez?

Rikki eut un sourire amusé.

– Il m'a dit que depuis deux ans, une femme seule venait souvent passer quelques jours dans le camp. C'est rare, car les gens viennent en général en couple. Une folle des animaux. Elle parle afrikan avec l'accent allemand et se montre très discrète sur sa vie.

– Comment est-elle?

– Grande, brune, des yeux très bleus. Très jolie femme, sportive. Elle vient vraiment voir les animaux. Elle se lève à cinq heures et y retourne le soir. Mon ex-copain l'a draguée, ils ont flirté mais cela n'a pas été plus loin. Sauf s'il me ment, ajouta-t-elle en riant. Elle dit que son mari est businessman et qu'il voyage beaucoup. Est-ce qu'elle pourrait être la personne que vous cherchez?

– C'est possible, fit Malko. Votre copain ne sait pas sous quel nom elle se présente?

– Pas Du Preez, en tout cas...

Il restait le principal.

– Est-elle là-bas en ce moment?

Rikki Lazarus trempa les lèvres dans son Cointreau *on ice* et mordit un morceau de citron vert avant de lui répondre, comme pour prolonger le suspense.

– Elle a une réservation pour le week-end. Trois jours, à partir de demain.

C'était génial.

– Vous pourriez me trouver de la place à Mala-Mala?

– De la place, oui, mais il y a un problème de transport. J'y vais moi-même demain accompagner un groupe de Français. En avion. On se pose dans le Kruger Park, à Skukuza, mais le vol est complet.

– Il est possible de s'y rendre par la route?

– Oui, mais c'est long. Au moins six heures, peut-être sept.

– Pas de problèmes, affirma Malko.

Rikki Lazarus lui jeta un coup d'œil provocant.

– Alors, nous allons nous retrouver demain. J'arriverai avant vous. Je vais les avertir par téléphone.

En dépit de son attitude presque distante, il eut l'impression que cela ne lui déplaisait pas.

De nouveau, la piste était chaude. Cette longue traque lui avait déjà réservé bien des surprises, depuis qu'il avait vu Mark Littlefield se faire abattre sous ses yeux. Qu'allait-il trouver à Mala-Mala?

***

Après Witbank, sur la N 4, le paysage avait complètement changé : les doux vallonnements du Transvaal avaient fait place à des collines où la jungle tropicale remplaçait peu à peu le maïs. Au loin, les montagnes bleuâtres marquaient la frontière avec le Mozambique. L'autoroute N 4 se termina brutalement, transformée en une route sinueuse et mal entretenue. Une brusque averse força Malko à ralentir. Accroché à son volant, il comptait les kilomètres... Les collines devenaient des montagnes, les bois des bananeraies. Il n'était pas loin de Kruger Park. Le paysage était magnifique et sauvage.

La route filait sans un virage pendant trente kilomètres, sous une chaleur de plus en plus accablante. A Nelspruit, petite bourgade paisible, Malko prit à gauche, plein nord, pour atteindre Hazyview, quelques maisons plates écrasées de soleil qui formaient la der-

nière agglomération avant l'entrée du Kruger Park. Comme on se sentait loin de Johannesburg! Des Noirs, installés sur les bas-côtés de la route 536, vendaient des statues d'animaux en bois.

Un Ranger noir débonnaire lui réclama 20 rands à l'entrée du Kruger Park. Des écriteaux indiquaient les différentes réserves. La route avait fait place à une piste qui filait le long d'un haut grillage marquant la limite de la réserve de Mala-Mala. Sur la droite, un éléphant broutait tranquillement des feuilles sur un arbre, bientôt rejoint par deux autres bêtes aussi massives que majestueuses.

Encore vingt minutes de montagnes russes à travers la savane, puis des toits de chaume apparurent : Mala-Mala, le camp principal. Il offrait le luxe au bout du monde : des bungalows climatisés, une piscine où un lézard aurait pris un coup de soleil. Tout autour, la savane et la forêt.

Le personnel – Rangers et jeunes femmes en kaki – accueillit Malko, aligné en rang d'oignons devant la case administrative, au toit de chaume. Un jeune Ranger s'empara de son sac de voyage, un autre alla garer sa voiture, une rousse s'occupa de son inscription et le mena à son bungalow, une grande case climatisée, avec deux salles de bains, dominant la savane et la piscine.

– Le dîner est à neuf heures, annonça-t-elle.

Il eut à peine le temps de prendre une douche qu'on frappa à sa porte.

Rikki Lazarus avait troqué sa robe de soie pour un T-shirt moulant et un pantalon de cuir marron presque indécent à force d'être ajusté. De la ville, elle n'avait gardé que son maquillage.

– Pas trop fatigué? demanda-t-elle.

– En pleine forme, affirma Malko.

– Le dîner est dans une heure, fit-elle. Venez donc à ma table. Vous vous ferez moins remarquer.

– Elle est là?

Elle se contenta de sourire, en refermant la porte derrière elle.

***

On dînait dehors, à des tables disposées en arc de cercle autour d'un grand feu pour chasser les moustiques. Un buffet était en partie servi par de grosses Noires languissantes. Parmi une cinquantaine de personnes, Malko se retrouva en face de Rikki, au bout de la table des Français, des pharmaciens en voyage organisé.

La plupart des clients de Mala-Mala étaient des couples âgés et sans grâce.

Rikki se pencha vers Malko.

– Vous voyez le couple, à l'autre bout? C'est elle, avec mon copain Mike.

Malko suivit le regard de la jeune femme. Le couple était de profil. L'homme, très jeune, beau comme un acteur de cinéma, avait des cheveux très noirs, une mâchoire énergique. La femme, d'environ dix ans son aînée, affichait une quarantaine triomphante. Ses immenses yeux bleus tranchaient sur sa chevelure de jais. Son haut, dont un bouton de trop était ouvert, était tout aussi moulant que celui de Rikki, et sa mini-jupe de daim s'arrêtait au premier tiers de ses cuisses bronzées.

C'était la femme qui se trouvait sur la photo avec Hennie Du Preez.

CHAPITRE XVIII

– C'est elle? demanda Rikki Lazarus à mi-voix.

– Oui.

– Vous avez vos chances, dit-elle avec une pointe de jalousie dans la voix. J'ai l'impression que Mike ne m'a pas dit toute la vérité. Elle n'aime pas que les animaux.

Effectivement, la brune se penchait un peu trop en avant au moindre geste, dévoilant sa poitrine au jeune Ranger. Son regard était aussi un peu trop insistant, son rire trop appuyé. Le jeune homme n'arrêtait pas de lui verser du vin, arrosant généreusement l'inévitable steak de koudou. Le feu perdait de sa force et bientôt, on n'y vit plus grand-chose. Tandis que la plupart des gens allaient se coucher, quelques-uns mirent le cap sur le petit bar aux murs couverts d'extraordinaires photos d'animaux. Malko et Rikki y retrouvèrent la femme de Hennie Du Preez et son Ranger, qui dégustaient un énorme Cointreau Caïpirinha posé entre eux avec une seule paille, les yeux dans les yeux.

Rikki observait la scène, visiblement agacée. Malko crut ressentir dans son attitude un subit abandon. Leurs verres terminés, Mike et la femme de Hennie Du Preez se levèrent et sortirent du bar. Rikki ne grinçait pas des dents, mais presque. Heureusement pour ses canines, le jeune homme reparut très vite et s'installa au bar devant une bière. Il n'avait fait que raccompagner sa cliente à son bungalow.

– Vous pourriez savoir sous quel nom elle est inscrite? demanda Malko. Et tous les détails possibles la concernant?

Rikki eut un sourire ironique.

– Pas de problème, je vais confesser Mike. Je vous retrouve dans votre bungalow.

***

– Je crois que ce petit salaud se la fait!

Les yeux de Rikki pétillaient de fureur. Une femme qui avait dix ans de plus qu'elle! Malko avait attendu près d'une heure qu'elle vienne le retrouver. Assise sur le lit, elle alluma une Lucky Strike pour apaiser sa colère.

– Elle s'appelle Magdalena Steyr, annonça-t-elle. Elle a donné une adresse à Pretoria.

Il avait retrouvé la femme de Hennie Du Preez. Comment remonter jusqu'à lui? Il y avait peu de chance qu'elle lui apprenne volontairement où se trouvait son mari. Il fallait la piéger, mais comment?

– J'ai quand même travaillé pour vous, lança Rikki. J'ai dit à Mike que cette femme vous plaisait. Il va s'arranger, demain matin, pour que nous soyons dans la même Land Rover. Vous pourrez faire connaissance.

– Formidable, fit Malko.

Rikki n'avait pas l'air de cet avis. Elle se leva et regarda sa montre.

– Il faut se coucher. Réveil à cinq heures et demie.

Malko l'accompagna à la porte.

– Comment puis-je vous remercier?

Elle lui jeta un regard ambigu.

– On verra.

Mais quand il se pencha et l'embrassa, elle ne déroba pas sa bouche. Au contraire, sa langue rejoignit celle de Malko pour une empoignade furieuse et brève, tandis que quelques contractions de son pubis faisaient passer un message muet mais très éloquent.

– Bonne nuit, lança-t-elle en s'écartant.

Ses seins se soulevaient trop rapidement pour laisser prévoir un sommeil immédiat et réparateur.

⁂

Il faisait encore nuit, et comme des zombies, les candidats au safari-photo, à peine réveillés, avalaient une tasse de café avant d'embarquer dans les Land Rover alignés devant le *lodge*. Chaque Ranger emmenait cinq ou six passagers assis sur deux banquettes et un pisteur noir juché sur un siège surélevé, à l'arrière du véhicule, pour repérer les animaux.

Malko se retrouva assis entre la femme de Hennie Du Preez et Rikki, cornaquant un pharmacien. Sa voisine de gauche lui tendit une main aux ongles faits, avec un sourire engageant.

– Je m'appelle Magdalena Steyr, dit-elle en anglais.

– Malko Linge, répliqua Malko. Vous êtes allemande?

– Comment avez-vous deviné?

– Votre accent... Je suis autrichien...

– Ah, l'Autriche est un pays merveilleux! dit-elle. Moi-même je suis originaire du sud de l'Allemagne, de Souabe...

La Land Rover avait démarré, empruntant une des innombrables pistes quadrillant les 30 000 hectares de savane. Une végétation assez rabougrie parsemée d'arbres immenses : le bush. Le soleil se levait et il faisait encore frais. Un groupe de girafes apparut sur la droite. La Land Rover s'arrêta. Les caméras et les appareils photo entrèrent en action. Malko et Magdalena continuaient leur conversation. Ni l'un ni l'autre ne faisait de photos.

– Vous êtes en vacances? demanda-t-elle.

– Oui. J'habite l'Europe. Je travaille pour la Thomson et je viens souvent en Afrique du Sud. Et vous?

– Oh moi, j'habite Pretoria! dit-elle, c'est plus calme que Joburg. Comme mon mari voyage beaucoup, j'en profite pour venir ici admirer les animaux. J'aime bien

Mala-Mala. C'est là qu'on trouve les plus beaux animaux, et qu'on les voit le mieux.

– Ce n'est pas amusant d'être seule, remarqua perfidement Malko.

Magdalena émit un petit soupir.

– Oh, on s'occupe très bien de moi!

– En effet, dit-il, je vous ai vue hier soir avec un superbe garçon.

– C'est mon Ranger habituel. Aujourd'hui, il s'est fait réquisitionner par un groupe de Hollandais...

La Land Rover était repartie. Un quart d'heure plus tard, le pisteur poussa un cri bref : une harde de lions s'éveillait au bord de la piste... De nouveau une orgie de photos. Ensuite, vint le tour des buffles à la peau noirâtre, à demi immergés dans une mare où nageait un minuscule crocodile. Impressionnants, ils étaient des dizaines, indifférents aux Land Rover, alors que les impalas ou les springboks détalaient gracieusement, comme soulevés par des ressorts.

La femme de Hennie Du Preez buvait ce spectacle des yeux. Le moindre babouin retenait son attention. Quand ils débusquèrent une panthère en train de dévorer les restes d'un bébé impala, elle demeura fascinée de longues minutes, les narines dilatées, comme au bord du plaisir. Malko l'observait, et arrivait à la conclusion qu'il n'avait qu'un moyen de pénétrer son intimité en étant certain qu'elle ne parlerait pas à son mari : devenir son amant. Pour cela, il fallait affronter la rude concurrence du beau Ranger. Rikki allait peut-être l'aider. Par pure jalousie.

A huit heures, ils reprirent la direction du camp. Morts de faim, grillés par le soleil, courbatus. Tout naturellement, Malko proposa à Magdalena Steyr de se joindre à eux, sous le regard noir de Rikki Lazarus. Il réussit avant le breakfast à s'isoler avec celle-ci.

– Pourriez-vous « réactiver » votre romance avec Mike? demanda-t-il.

Elle le toisa, mi-moqueuse, mi-agressive.

– Vous avez l'intention de mettre cette dame dans votre lit...

– Si elle mentionne à son mari ma présence ici, expliqua Malko, je cours un risque mortel.

La jeune femme eut un soupir faussement résigné.

– Je vais me dévouer.

Elle se léchait déjà les babines à l'idée d'arracher son ex-amant à la femme de Hennie Du Preez.

⁂

La journée avait passé à toute vitesse. Malko s'était écroulé dans son bungalow jusqu'à la tournée de quatre heures. Il faisait une chaleur étouffante et seuls quelques Belges et Scandinaves particulièrement résistants affrontaient le soleil à la piscine. Pas fous, les animaux dormaient.

Cela avait été un nouveau festival : lions, buffles, éléphants, jusqu'à la nuit noire; avec en prime, la traque d'un jeune buffle par une bande de lionnes affamées. Du grand spectacle dont Magdalena Steyr n'avait pas perdu une miette, une main crispée sur la cuisse de Malko. Les animaux n'étaient nullement dérangés par les Land Rover qui les suivaient, comme si celles-ci faisaient partie du paysage. Ils passaient à quelques mètres des véhicules sans même lever le museau. Pour eux, c'était simple : les touristes ne représentaient ni un danger, ni une proie, donc n'avaient pas d'intérêt.

Lorsque Rikki arriva pour dîner à la table où se trouvaient déjà Malko, Mike et Magdalena, l'ambiance s'électrisa d'un coup. Elle avait fait fort : les yeux étirés au mascara, la bouche rouge sang, ses longs cheveux blonds cascadant sur ses épaules; sa poitrine jaillissait d'un décolleté carré où on avait envie de plonger la main et son caleçon en fausse panthère la moulait comme un gant.

Malko vit le regard du jeune Ranger vaciller. Rikki était éblouissante. Avec un sourire carnassier, elle lui tendit une assiette vide en demandant d'une voix ronronnante :

– Mike, pouvez-vous aller me chercher au buffet un peu de saumon fumé?

Son regard de braise fit rougir le garçon qui se leva, comme mu par un ressort. Malko en fit aussitôt autant pour Magdalena. Lorsqu'il revint à table, Rikki racontait sa journée à Mike, les yeux dans les yeux. Sur son front était écrit en lettres de feu : « Baise-moi ». Magdalena, un sourire figé aux lèvres, toucha à peine à son assiette. Malko s'empressa autour d'elle et elle se détendit un peu.

Rikki continuait son numéro d'allumeuse, son regard vrillé dans celui de Mike. Le dessert arrivé, elle s'étira, au risque de faire exploser son décolleté, et lança au Ranger :

– Je voudrais voir le programme de demain avec vous, avant de me coucher. Mes Français sont très exigeants. Vous venez jusqu'à mon bungalow?

Elle était déjà debout, le ventre bien rentré, les seins en avant. Son sourire aurait donné un orgasme instantané à l'Afrikaner le plus bigot. Elle ruisselait de sexualité, sa silhouette se découpant sur les flammes des feux de camp. Cramoisi, le jeune homme lui emboîta le pas. Magdalena se tourna vers Malko et dit d'une voix à congeler une banquise :

– Votre amie est ravissante.

– Mais ce n'est pas mon amie, protesta Malko. C'est seulement son agence de voyages qui a organisé mon séjour ici. Je crois qu'elle connaissait ce garçon auparavant.

Cela mit un peu de baume au cœur de Magdalena. Vicieusement, Malko acheva d'agrandir sa blessure.

– Je suis désolé qu'à cause de moi, indirectement, vous soyez privée de votre chevalier servant.

Magdalena se cabra, verte de rage.

– Ce n'est pas mon chevalier servant! Ce n'est qu'un employé de Mala-Mala, parfois trop entreprenant, d'ailleurs. Je suis ravie d'être débarrassée de lui. Il fait très bon ménage avec cette... poule. Le seul service que je lui demandais, c'est de me raccompagner à mon bungalow. Je n'aime pas traverser le camp toute seule.

Des animaux y rôdent la nuit pour chercher de la nourriture, parfois...

C'était à peu près aussi vraisemblable que de prétendre apercevoir des troupeaux d'éléphants traversant la place de la Concorde. Malko s'engouffra dans la brèche.

– Je serai ravi de vous accompagner.

⁂

Le bungalow de Magdalena Steyr se trouvait à l'extrémité du camp, non loin du *lodge*. Les allées de Mala-Mala étaient déjà désertes. Epuisés par huit heures de Land Rover, et avec la perspective de se lever à cinq heures et demie, les gens ne s'attardaient pas au bar... Arrivés à la porte de son bungalow, la femme de Hennie Du Preez se tourna vers Malko.

– C'est gentil d'être venu jusqu'ici. Il est tard, je meurs de sommeil.

Ses yeux disaient exactement le contraire. Malko se dit qu'il ne retrouverait pas une occasion semblable. Il la sentait encore frémissante de rage, à la suite de la trahison de son jeune amant. Car Mike était sûrement son amant.

– Bonsoir, dit-il en reculant imperceptiblement, le temps de voir dans les grands yeux bleus une lueur incrédule et déçue.

Magdalena Steyr n'eut pas le temps de cuver sa frustration. Malko était contre elle, l'écrasant contre la porte, mordant sa bouche, glissant une main sous sa courte jupe de daim. Il avait décidé de ne pas lui laisser le temps de réfléchir. Sans cesser de rouler sa langue contre la sienne, ses doigts furieux arrachèrent le slip, le firent glisser le long d'une jambe, puis s'emparèrent de son sexe. Brutalement.

Magdalena titubait, comme une femme soûle. Ses seins palpitaient chaque fois que Malko interrompait son baiser pour lui mordre le cou ou l'épaule, sa bouche ouverte aspirait avidement l'air tiède de la nuit tropicale. Il défit les boutons de son chemisier, libérant ses

seins. Dessous, elle ne portait qu'un lourd parfum de courtisane. Il mordit les pointes érigées de ses seins nus. Ses doigts la fouillèrent à nouveau. Ils étaient comme deux ivrognes qui tanguaient, au bord de la chute. Elle se débattit et gémit.

– Arrêtez, on va nous voir! Arrêtez!

Sans un mot, il tourna la clé dans la serrure, ouvrit la porte d'un coup de pied, projeta Magdalena vers le lit, où il la rejoignit. Elle resta allongée sur le dos, la jupe de daim retroussée jusqu'aux hanches. Il n'eut qu'à se coucher sur elle et la prendre. Elle était grande ouverte et il s'enfonça en elle d'un seul élan.

Magdalena poussa un long gémissement. Malko avait le sang qui cognait dans ses tempes. Le jeu du début avait fait place à une véritable rage, comme si en faisant l'amour à la femme de Hennie Du Preez, il se vengeait de ses frustrations, et rachetait la mort de Charmeela Bambayi, ou celle de Mark Littlefield.

Avec la même brutalité, il retourna la jeune femme sur le ventre. Il se guida entre ses reins et elle poussa un cri rauque. Pourtant, il sentit frémir son corps. Il comprit qu'elle allait jouir.

Effectivement, Magdalena se tendit d'un coup, l'enfonça encore plus au plus profond de son corps et retomba avec le même cri d'animal. Comme morte.

Plus tard, elle écarta ses cheveux trempés de sueur de son visage et demanda avec une curiosité troublée :

– Qu'est-ce qui vous a pris?

– J'avais très envie de vous, dit Malko.

⁂

Magdalena Steyr fumait une Lucky Strike, appuyée à la tête du lit. Elle n'avait rien remis sur elle et sentait encore l'amour. Malko la sentait perturbée. Elle était comme un fauve à l'affût dont le regard reste pourtant impénétrable. Tirant à petites bouffées sur sa cigarette, elle observait Malko.

– Où habitez-vous à Joburg? demanda-t-elle.

– Au *Sandton Sun*.

– Vous y restez longtemps?

– Encore quelques jours. Je reviendrai après les élections. Et vous?

– Je retourne à Pretoria demain matin. Mon mari rentre de voyage.

Le silence retomba. Malko n'avait pas beaucoup de temps. C'était maintenant qu'il fallait frapper. Il sentait Magdalena Steyr troublée par la violence avec laquelle il l'avait prise. Il devait jouer de sa faiblesse. Il se leva et passa son jean.

– Je vais vous laisser dormir.

Elle disparut dans la salle des bains et revint enveloppée dans un peignoir de bain.

– Je ne vous reverrai pas?

– Vous serez au safari quand je partirai, dit-elle.

– Je voudrais vous revoir, ailleurs qu'ici.

– Je vous appellerai. J'ai votre nom.

– Je ne suis pas souvent à l'hôtel. Je ne peux pas vous joindre?

Les secondes suivantes semblèrent des siècles à Malko. Puis la jeune femme tira un carnet de son sac, en déchira une page et nota dessus un numéro de téléphone.

– C'est à Pretoria, dit-elle, faites le 012 avant. Si quelqu'un d'autre que moi répond, raccrochez.

Il mit le papier dans sa poche. Ils s'étreignirent brièvement. Sur le pas de la porte, Malko trouva le slip de dentelle qu'il avait arraché et le tendit à Magdalena.

– Je vais vous appeler très vite, dit-il à voix basse.

Elle le regarda s'éloigner vers son bungalow puis referma. Une fois rentré, Malko s'assit sur son lit. Tentant de relier le personnage presque monacal de Hennie Du Preez à la femme avec qui il venait de faire l'amour. En dépit des apparences, Magdalena Du Preez ne lui faisait pas l'impression d'être simplement une femme en quête d'aventures.

Même quand elle s'était fait prendre sauvagement, il y avait dans son attitude une sorte de détachement, comme si elle était totalement clivée. Elle se droguait au

sexe comme d'autres le font à l'héroïne. Pour oublier sa condition de femme délaissée pour un but plus « noble ». Elle aimait sûrement son mari et devait souffrir de le voir s'éloigner. Malko regarda les dix chiffres écrits par Magdalena Du Preez.

Ce numéro de téléphone allait peut-être lui permettre de se mettre en travers du plan fou du croisé de l'apartheid.

CHAPITRE XIX

Malko sursauta en entendant le coup léger frappé à sa porte. Il jeta un coup d'œil rapide à sa montre : deux heures du matin. S'enroulant dans une serviette et prenant son Colt, il entrouvrit la porte.

Rikki Lazarus, barbouillée de maquillage, les yeux cernés, une marque rouge sur le sein gauche, entra dans le bungalow et se laissa tomber sur le lit.

– Regardez mon dos! fit-elle.

Elle releva son haut et Malko aperçut des zébrures rougeâtres et gonflées, comme si elle avait été fouettée! Rikki fit passer son vêtement par-dessus sa tête et il vit une grosse marque bleuâtre en forme de croissant sur son sein droit.

– Qu'est-ce qui vous est arrivé?

La jeune femme lui jeta un regard noir.

– C'est de votre faute. Je voulais me venger de ce petit con, tout en vous aidant. Je l'ai emmené aux abords du camp, le temps que vous partiez avec Magdalena Steyr. Et quand je lui ai dit que je rentrais, il est devenu comme fou. Je me suis mise à courir, il m'a rattrapée, giflée et m'a jetée par terre, sur l'herbe à éléphants. Il était fou furieux et il bandait comme un cerf. Il m'a arraché mon caleçon et m'a labourée comme un champ, pendant une heure! Il m'a perforée comme une machine! Je ne sais pas combien de temps cela a duré, mais j'ai cru qu'il allait me tuer.

Malko bâilla. Gentiment, il demanda :

– Il ne vous a pas tuée, finalement?

Elle secoua ses longs cheveux blonds.

– Non, j'ai mal partout, mais qu'est-ce que c'était bon... Et vous?

– Tout s'est bien passé, assura Malko. Mais je crois que je vais repartir demain. Magdalena s'en va tout à l'heure.

Rikki lui jeta un regard troublé.

– Bon, je vois que j'ai servi à quelque chose. Moi, je rentre en avion demain après-midi. Si vous avez encore besoin de moi, vous avez mon téléphone.

Elle se leva et vint embrasser Malko, ses seins nus contre sa poitrine. De nouveau, son pubis frémit un peu. Elle soupira :

– Si je n'étais pas aussi fatiguée, j'aimerais bien que vous me baisiez. Mais dans trois heures, je me lève pour aller admirer ces foutues bêtes.

***

La route du retour parut deux fois plus longue à Malko. Interminable. Il avait quitté Mala-Mala à sept heures du matin alors que tous les clients du camp caracolaient dans les Land Rover à travers le bush. L'image de Magdalena passa devant ses yeux. En commençant sa mission, il n'aurait jamais imaginé devenir un jour, même pour une seule fois, l'amant de la femme de Hennie Du Preez, l'homme qui avait juré sa mort.

***

– Elle ne vous a pas menti, annonça Kevin Wood en lisant une fiche de carton blanc. De son nom de jeune fille, la femme de Hennie Du Preez s'appelle Magdalena Steyr. Née à Ulm, le 1er juillet 1952.

– Vous avez le moyen de découvrir à quoi correspond le numéro de téléphone qu'elle m'a donné?

– Bien sûr, mais je dois faire un petit montage pour

ne pas attirer l'attention. Allez vous reposer, je n'aurai rien avant demain matin.

Malko n'avait pas vraiment envie de se retrouver au *Sandton Sun*, mais n'avait guère le choix. L'idée de refaire pour la centième fois la M1 lui donnait la nausée. Kevin Wood dut le sentir car il proposa brusquement :

– Au fond, venez plutôt à la maison. On se couchera tôt. J'ai encore deux ou trois choses à faire ici et on y va. Waterkloof Ridge, c'est quand même plus agréable que l'hôtel.

Malko essaya de ne pas penser à Kim. Heureusement, son périple de 1 200 kilomètres, le manque de sommeil et Magdalena Steyr ne lui laissaient qu'une idée : dormir.

⁂

– Bingo! lança Kevin Wood en raccrochant la ligne directe de sa villa. Mme Steyr a vraiment envie de vous revoir. C'est *son* téléphone, et *son* appartement. Elle demeure 14 Friesland Street, à Lynwood, dans le quartier de l'université agricole. Un coin tranquille à l'est de la ville.

Ils étaient en train de prendre le breakfast dans la cuisine du chef de station de la CIA, Kim Wood virevoltait autour d'eux, drapée dans un peignoir de soie multicolore sous lequel ses seins bougeaient doucement. Jamais son regard ne croisait celui de Malko. Comme si elle regrettait son emballement et ses confidences. Il en était plutôt soulagé...

Kevin Wood passa lentement la main sur sa joue parcheminée, fumant sa première Lucky de la journée.

– Comment procédons-nous? demanda Malko. D'après ce qu'elle m'a dit, elle est ici.

L'Américain frotta sa joue de plus belle.

– Laissez-moi m'organiser avant de l'appeler. Bien entendu nous allons « sonoriser » son appartement, mais je ne veux pas faire appel au NIS. Il faut que je

trouve des techniciens chez nous. Je pars au bureau. Rejoignez-moi tout à l'heure.

⁂

Lorsque Malko pénétra dans le bureau de Kevin Wood, à l'ambassade américaine, un homme jeune aux cheveux ras, en civil, se leva vivement, avec la raideur d'un militaire. Kevin Wood le présenta à Malko :

– Le sergent-chef Harris Burns, USMC (1).

Le Marine écrasa les phalanges de Malko tandis que Kevin Wood précisait :

– Harris Burns a des tas de talents qui ne sont pas toujours utilisés dans son corps. C'est un ancien de chez nous, il était à la TD (2).

– J'ai réfléchi, dit Malko. Je vais l'appeler. Si elle est là, je lui fixe un rendez-vous. Ce qui vous permettra de visiter l'appartement. Sinon, on verra.

Kevin décrocha le téléphone de son bureau et le tendit à Malko.

– A vous de jouer.

Malko composa le numéro avec soin, le cœur battant. Rien. Cela sonnait dans le vide. Il recommença par acquit de conscience et se tourna vers les deux Américains.

– Je crois que nous pouvons y aller. J'essaierai encore à proximité de chez elle, sur le cellulaire.

⁂

Le 14 Friesland Street était un petit immeuble de briques rouges de cinq étages avec deux appartements par étage. La rue elle-même, parallèle à Lynwood Avenue, ne mesurait qu'une centaine de mètres. Un quartier propre, très *middle class*, sans boutique, mais avec beaucoup de verdure.

Du coin de Lynwood, Malko avait encore appelé,

(1) US Marine Corps.
(2) Technical Division.

sans plus de succès. Ils passèrent deux fois devant l'immeuble. Ils étaient venus avec deux voitures car ils devaient en laisser une sur place. Harris Burns avait garé la première et les avait rejoints.

Au second passage, Harris Burns descendit avec sa petite valise et entra dans l'immeuble. Ils le reprirent au passage suivant et il leur annonça :

– Elle habite au second, il y a une boîte aux lettres à son nom. Ni digicode, ni concierge. Il n'y a personne dans l'appartement qui se trouve sur le même palier.

– Comment le savez-vous? demanda Malko.

Le Marine eut un sourire modeste.

– J'ai posé un stéthoscope sur la porte. Cela transmet très bien le moindre bruit. Il n'y a personne non plus chez la « cible ».

Il reprenait son langage militaire...

Ils effectuèrent encore un tour, puis Malko suggéra :

– Allez-y tous les deux. Moi je la connais. Si je la vois arriver, je vous appelle avec le talkie-walkie.

Il regarda les deux hommes entrer dans l'immeuble, puis continua jusqu'au coin de Rosemary Street où il stoppa. Le 14 se trouvant dans la partie la plus éloignée de la rue, Magdalena Steyr ne risquait pas de le repérer, mais il aurait largement le temps de prévenir Kevin Wood et son « technicien ».

Il essaya, tout en surveillant la rue déserte, de se persuader qu'il n'était pas un salaud d'abuser de la confiance d'une femme qui s'était donnée à lui. Seul l'enjeu excusait une telle entorse à son éthique. Bismarck avait dit que le renseignement était un métier de seigneur, oubliant de préciser que lesdits seigneurs étaient parfois contraints de se conduire comme des voyous.

***

Harris Burns appuya longuement son stéthoscope sur la porte de l'appartement de Magdalena Steyr. Il se redressa avec un sourire satisfait et appuya sur la

sonnette. Le son strident envoya une décharge d'adrénaline dans les artères de Kevin Wood. L'Américain avait un Beretta 92 glissé dans la ceinture, une balle dans le canon. Avec Hennie Du Preez, il se méfiait à chaque seconde.

Tandis que le Marine s'attaquait à la serrure, il surveillait l'escalier et l'ascenseur. Deux précautions valent mieux qu'une. Le talkie-walkie grésillait doucement à sa ceinture. « Clac ». Harris Burns se redressa avec un sourire satisfait et poussa le battant. Il lui avait fallu trois minutes. Ils pénétrèrent dans un appartement clair, moderne, avec quelques tapis, une peau de zèbre, le trophée d'un buffle sur un mur, des photos d'animaux épinglées au mur. Le logement se composait d'un petit living, d'une chambre avec salle de bains et d'une cuisine. L'Américain inspecta rapidement les pièces. Le seul meuble intéressant était un secrétaire, dans la chambre.

Kevin Wood parcourut les papiers sans rien trouver d'autres que des factures ou des documents sans intérêt au nom de Magdalena Steyr. Au fond d'un tiroir, il tomba, quand même, sur un pistolet automatique 7,65, un Browning dont le numéro avait été effacé à l'acide. A côté, se trouvait une boîte de vingt-cinq cartouches. C'était le seul indice anormal. L'appartement n'était sûrement pas la planque de Hennie Du Preez, mais, prudent, il savait pouvoir y trouver une arme.

Pendant que Kevin Wood continuait sa fouille, Harris Burns « sonorisait ». D'abord le téléphone. C'était le plus risqué, avec une pastille micro-émetteur dans le récepteur. Ensuite, l'appartement. Il démonta une des prises électriques et installa derrière un micro ultra sensible, relié au circuit électrique, ainsi que son amplificateur.

En vingt minutes, tout fut terminé. Il n'y avait plus qu'à redescendre.

⁂

Malko poussa intérieurement un soupir de soulagement en voyant ressortir les deux hommes.

– Ça y est! annonça Kevin Wood.

Harris était dans sa voiture en train de brancher le magnétophone qui allait enregistrer toutes les conversations téléphoniques de ce poste, ainsi que celles tenues dans l'appartement.

Depuis les Iles Caïmans (1), Malko avait appris à mesurer l'utilité de ce genre de gadget. Le Marine ferma sa voiture et les rejoignit. Il suffisait de venir relever les bandes tous les jours et de changer de voiture afin qu'elle ne se fasse pas repérer. L'œil bleu de Kevin Wood brillait d'un éclat inaccoutumé.

– Nous avons réussi là où le NIS a toujours échoué, jubila-t-il. Nous avons piégé l'environnement immédiat de Hennie Du Preez!

⁂

Deux jours de frustration! Le téléphone avait sonné à plusieurs reprises. Personne n'avait jamais répondu. Le micro posé dans l'appartement n'enregistrait aucun bruit. Magdalena Steyr n'était pas revenue. Cet appartement n'était peut-être qu'un endroit où elle passait très peu de temps. Ou bien, Malko s'était trompé : elle avait parlé à son mari de sa rencontre avec lui à Mala-Mala et le colonel Du Preez avait immédiatement compris, et liquidé cette planque.

De toute façon, il n'y avait plus qu'à attendre.

Malko commençait à déprimer. Les deux policiers de protection lui avaient été retirés, le danger semblant passé. Il allait de Johannesburg à Pretoria, tournait en rond. Lui-même avait appelé plusieurs fois le numéro de Friesland Street. La belle Magdalena s'était moquée de lui.

(1) Voir SAS n° 114 : *L'or de Moscou*.

Il se préparait à aller acheter le *Star* chez l'Indien du sixième quand le téléphone sonna. Son pouls grimpa : Kevin Wood avait dû récupérer les enregistrements de la veille. Il entendit effectivement la voix de l'Américain. Vibrant d'excitation contenue.

– Venez vite, dit-il, j'ai deux bonnes nouvelles.

La cassette était bien en évidence sur le bureau de Kevin Wood, avec sa transmission écrite. Kevin Wood la brandit devant Malko.

– Ce n'est pas tout! Thabo Maleka est revenu me manger dans la main! Il en veut tellement à Joe Nkhomo de l'avoir privé de son job qu'il veut se venger.

Malko et lui lurent la transcription. Il s'agissait d'une conversation entre une femme – Magdalena Steyr – et un homme dont ils reconnurent immédiatement la voix : son mari, le colonel félon.

Une conversation banale. Sauf la fin. Hennie Du Preez demandait :

– Peux-tu faire une réservation pour après-demain au *Gramadoelas* ? Vers neuf heures.

– Je m'en occupe tout de suite, avait répondu Magdalena.

Ils écoutèrent la fin de la cassette sans rien y trouver d'intéressant.

Kevin Wood coupa le son et regarda Malko.

– Nous y sommes, dit-il.

Il y avait dans sa voix un mélange d'excitation et de tristesse. Pour le colonel Hennie Du Preez, il n'y avait qu'une solution : le *permanent removal*.

CHAPITRE XX

Un silence pesant s'installa dans le bureau du chef de station de la CIA. Malko le rompit après quelques secondes interminables.

– Résumons-nous! fit-il. Nous savons où se trouvera le colonel Du Preez dans quarante-huit heures, sauf s'il change d'avis. Normalement, il ne sera pas sur ses gardes, puisqu'il ignore que nous avons pénétré son système. Quelles sont les possibilités qui s'offrent à nous?

Kevin Wood alluma une Lucky pour apaiser sa tension intérieure et souffla la fumée.

– Elles ne sont pas nombreuses, résuma-t-il. Officiellement, il n'existe aucune charge contre lui, seulement des soupçons. Certes, vous l'avez vu abattre l'assassin de Mark Littlefield. Mais vous êtes étranger et, avec un bon avocat, il s'en sortira très vite. Le NIS ou la police ne tenteront aucune action brutale contre lui. Les seuls qui seraient ravis de le liquider sont les partisans de Chris Hani, les gens du Parti communiste sud-africain. Mais étant donné l'alliance objective de Du Preez et de Joe Nkhomo, ils sont muselés... Il ne reste donc que vous et moi.

Un ange passa, brandissant un glaive.

Malko se trouvait devant un des cas de figure qui l'avaient toujours bloqué : tuer de sang-froid. Même si Hennie Du Preez était un adversaire sanguinaire et sans

scrupules, sur le point de déclencher un véritable holocauste.

– Il n'y a plus qu'à tirer au sort celui d'entre nous qui entrera dans le restaurant lui mettre deux balles dans la tête, proposa avec une ironie amère le chef de station de la CIA. Comme il sera sûrement armé, c'est plutôt d'un duel qu'il s'agit. Où, évidemment, nous aurons l'avantage de la surprise. On peut aussi ne rien faire et prier pour qu'il n'arrive pas à « taper » Nelson Mandela.

Malko écarta cette dernière éventualité d'un geste.

– J'ai une autre idée, suggéra Malko après quelques secondes de silence. Elle est tordue, complexe à mettre en œuvre, mais si elle réussit, elle résoudra deux problèmes d'un coup.

Kevin Wood se rejeta en arrière dans son fauteuil, son œil bleu fixé sur Malko.

– Je vous écoute.

Malko exposa son plan. Kevin Wood massait machinalement sa peau parcheminée, l'œil bleu dans le vague. L'exposé terminé, il poussa un soupir.

– C'est génial, mais à peu près aussi *safe* que d'exécuter un numéro de prestidigitation avec des grenades dégoupillées. Il y a tellement de loups dans votre truc qu'on pourrait monter un zoo. Mais si cela marche, quelle beauté!

– C'est la partie « manip » que je ne vois pas, avoua Malko.

– C'est jouable, affirma Kevin Wood. Je peux « réactiver » un type que j'ai laissé tomber parce qu'il mange à tous les râteliers, Shane Ward, un journaliste du *Sowetan*. Avec lui, on est sûr que l'information voyage vite.

– Donc, on tente le coup?

– On va tenter le coup, dit l'Américain. Si cela ne marche pas, nous prendrons le relais. A nos risques et périls. Nous ne retrouverons pas une occasion pareille. Ils sont trop prudents. Regardez leur réaction après la gaffe de Carl Van Haag : ils ont organisé la liquidation de deux scientifiques en quelques heures. Et, en plus, en

faisant porter le chapeau aux Israéliens. Allons-y, le compte à rebours est commencé.

⁂

Thabo Maleka se sentait mal à l'aise sur sa banquette, tout seul en face d'une place vide. Pour se donner une contenance, il s'intéressait de toutes ses forces à la décoration du restaurant *Gramadoelas*, un des plus anciens de Johannesburg. Des étagères supportaient de vieux ustensiles de cuisine du temps de la guerre des Boers, de superbes tableaux représentaient des scènes du bush, quelques gros bouquets de fleurs égayaient un ensemble assez rustique, de lourdes tables de bois, de sièges en teck et de nappes à carreaux.

Le patron siégeait devant un petit comptoir, au milieu de la salle, et veillait à tout. C'était un vieil Afrikaner sec comme un coup de trique, au visage couperosé, qui connaissait la plupart de ses clients par leur prénom. Le *Gramadoelas* était un fief afrikaner, un des rares endroits en ville où on pouvait manger de la queue de crocodile, du grand koudou, de l'autruche, de l'oxtail ou même du *boerekos*, la potée africaine. Situé le long de Bree Street, entre la gare et la bourse, dans le quartier de Newton, c'était le seul îlot de vie dans un quartier particulièrement sinistre la nuit. Adossé au Market Theater, il recueillait ses habitués tous les soirs et fermait beaucoup plus tard que les autres établissements de Johannesburg.

Jusqu'à un passé récent, le *Gramadoelas* était strictement réservé aux Blancs. C'est peut-être pour cela que Thabo Maleka s'y sentait mal à l'aise. A part lui, il n'y avait qu'une autre table de Noirs : trois splendides filles à la tenue excentrique, hyper-sexy, en compagnie d'un type en casquette au look trouble. Sûrement des cover-girls.

Pour la vingtième fois, l'ex-deuxième vice-président de l'ANC regarda sa montre. Kevin Wood, avec qui il avait rendez-vous pour dîner, lui avait déjà téléphoné trois fois au restaurant pour s'excuser d'être en retard.

Thabo Maleka en était à son deuxième whisky bien tassé et l'euphorie rampait lentement en lui, grignotant peu à peu son malaise. Il reprit la carte et se dit qu'il allait essayer le crocodile. Bien qu'Africain, il n'en avait jamais goûté.

Il était venu seul à ce rendez-vous, au volant de sa BMW garée dans le grand parking en face du restaurant. Il lui avait bien semblé qu'une autre voiture l'avait suivi, mais cela pouvait être l'effet de la parano qui le rongeait depuis son éviction du poste de numéro 3 du parti du futur président...

⁂

Malko et Kevin Wood n'échangeaient pas une parole, dissimulés dans une Buick aux glaces teintées prélevée sur le parc de la CIA. La voiture était garée sur le parking en face du *Gramadoelas*, avec vue sur l'entrée. Il fallait s'approcher très près du véhicule pour s'apercevoir qu'il n'était pas vide.

En arrivant, Kevin Wood avait donné cinq rands aux adolescents noirs qui traînaient sur la place pour soi-disant « garder » les voitures. De cette façon, ils avaient la paix.

Ils étaient arrivés à huit heures et demie, afin de ne prendre aucun risque et il était neuf heures cinq. La tension semblait ralentir le temps. Tous deux étaient armés. Malko, de son Colt, l'Américain de son Uzi habituelle. Sous leur veste, ils avaient passé des gilets pare-balles en kevlar.

– Regardez! Les voilà, lança à mi-voix Kevin Wood.

Un combi Volkswagen – le véhicule préféré des *hit-squads* de l'ANC – remontait Bree Street à petite allure. Il tourna dans West, marqua un temps d'arrêt devant l'entrée du *Gramadoelas* et s'arrêta un peu plus loin, lumières éteintes. A dix mètres de l'entrée du restaurant. Un Noir émergea alors de l'entrée menant à la galerie des théâtres, et arrivé à la hauteur du combi,

échangea quelques mots avec son conducteur, avant de regagner son poste d'observation.

De nouveau, ce fut l'immobilité. Les voitures de police venaient rarement dans le quartier, où très peu de gens vivaient. Les gosses « gardiens » de parking, accroupis sur le sol, jouaient à un jeu mystérieux en fumant un peu de *dagga*.

– Ça a marché! lança Kevin Wood.

La veille, il avait réussi à faire passer le message au service de sécurité de l'ANC. Thabo Maleka avait pris langue avec les Américains et devait dîner au *Gramadoelas* avec le responsable de la CIA à Pretoria, pour le renseigner sur le MK. Normalement, Joe Nkhomo ne pouvait pas laisser passer l'occasion. N'étant plus dans l'ANC qu'un vieux militant, Thabo Maleka pouvait disparaître brutalement sans faire de vagues. Le meurtre d'une barbouze de la CIA ne serait pas non plus une mauvaise chose, cela montrerait que les temps avaient changé...

La « manip » avait fonctionné : les occupants du combi étaient là pour abattre Thabo Maleka lorsqu'il sortirait du restaurant avec le chef de station de la CIA.

Le premier élément du plan de Malko était en place.

⁂

Le combi s'était à peine garé qu'une Honda grise s'arrêta sur le parking, à cinq mètres de la Buick. Magdalena Du Preez en émergea, seule, superbe dans une robe bleue électrique, maquillée, bijoutée, en bas noirs et escarpins. Elle jeta quelques pièces aux gosses et s'éloigna d'un pas rapide vers le restaurant.

– Elle vient s'assurer que tout est OK, commenta Malko.

La femme du colonel Du Preez avait disparu à l'intérieur du *Gramadoelas*.

Dix minutes s'écoulèrent. Puis une grosse voiture blanche, un 4×4 Mitsubishi, arriva de West Street,

longea le parking et stoppa devant l'entrée du *Gramadoelas*. Le pouls de Malko était déjà à 150 quand la portière avant gauche du véhicule aux glaces teintées s'ouvrit. Le colonel Hennie Du Preez sauta à terre, parfaitement reconnaissable avec ses cheveux noirs séparés par une raie sur le côté. Il portait, accrochée à l'épaule, une sacoche de cuir style officier.

La Mitsubishi redémarra, fit demi-tour et s'arrêta au coin de Bree Street et de West Street.

Malko et Kevin Wood se regardèrent : tous les acteurs étaient en place. La première partie du plan avait réussi. Restait le plus délicat : le déclenchement des opérations. L'Américain essuya ses mains moites sur son pantalon. Dans quelques minutes, l'enfer allait se déchaîner. Mais il fallait encore un peu de patience.

Vingt minutes plus tard, Kevin Wood regarda sa montre et dit :

– J'y vais.

Il ne fallait pas lasser Thabo Maleka. S'il partait trop tôt, la « manip » tombait à l'eau.

⁂

Hennie Du Preez mangeait son autruche de bon appétit. Adorant la viande, mais prenant soin de sa santé, il avait depuis longtemps adopté l'autruche, dépourvu de cholestérol. Il était heureux d'avoir retrouvé sa femme qu'il voyait rarement. Même si leurs liens amoureux s'étaient distendus, ils faisaient encore l'amour régulièrement et, ce soir, il la trouvait particulièrement désirable. Il aimait ce restaurant où il se sentait chez lui. Le patron était venu le saluer discrètement, lui faisant ensuite porter une bouteille de son meilleur vin du Cap.

Il avait posé sur la banquette, à côté de lui, sa sacoche contenant un téléphone portable et deux armes : un Makarov et un Skorpio avec un chargeur de trente-deux cartouches. Plus une grenade défensive, tout au fond. Ayant terminé son steak d'autruche, il

posa sa main aux ongles carrés sur la cuisse gainée de nylon de Magdalena. Celle-ci tourna vers lui ses grands yeux bleus. Heureuse, elle aussi.

– Tout va bien?

– Très bien, assura-t-il.

Il avait tiqué en reconnaissant Thabo Maleka à une table près de l'entrée. Que faisait là l'ex-vice-président de l'ANC? Il attendait sûrement quelqu'un, mais qui? Ses frasques amoureuses étant connues, il se dit qu'il s'agissait d'une femme qui lui avait posé un lapin et n'y pensa plus.

Maleka avait paru le reconnaître, mais ne regardait jamais dans sa direction.

La chaleur était atroce dans le restaurant, le patron se refusant à installer la climatisation. Du Preez desserra sa cravate.

Un garçon noir s'approcha soudain de la table et se pencha vers Magdalena.

– On demande madame Steyr au téléphone.

C'était le nom sous lequel la réservation avait été faite. Magdalena Du Preez échangea un regard surpris avec son mari, puis se leva pour gagner la cabine téléphonique.

– Madame Steyr?

– Oui. Qui êtes-vous?

C'était une voie inconnue, avec un léger accent américain.

– Un ami. Ce que j'ai à vous dire est important. Les gens de l'ANC – Joe Nkhomo en particulier – ont décidé de se débarrasser de votre mari. Ils ont envoyé une *hit-squad* à la sortie du restaurant. Faites attention.

– Mais qui...

L'inconnu avait raccroché et Magdalena Du Preez en fit autant avant de revenir à la table.

– Que se passe-t-il? demanda Hennie Du Preez en voyant ses traits crispés.

Elle le lui dit. Le visage de Hennie Du Preez ne trahit rien.

– Ce n'est pas grave, fit-il. Si c'est vrai, Chappie est dehors avec les autres, je vais le prévenir.

Il activa son téléphone cellulaire, composa le numéro du chef de ses gardes du corps et tint une brève conversation avec eux.

⁂

Kevin Wood entra dans le *Gramadoelas* en courant presque et se précipita vers la table de Thabo Maleka. Le Noir, mort de faim, avait commandé et finissait ses langoustines.

– Je suis absolument désolé! s'excusa l'Américain. J'avais des rendez-vous très importants ce soir, les gens sont arrivés en retard et voilà...

L'ex-vice-président de l'ANC était si content de ne plus être seul qu'il accepta les excuses de grand cœur. Un garçon s'approcha avec la carte mais l'Américain l'arrêta tout de suite.

– Je ne peux pas avaler un petit pois! J'ai mangé des sandwiches toute la soirée. Je vous tiendrai compagnie pour le dessert.

D'un geste naturel, il balaya la salle du regard et aperçut, au fond, le colonel Hennie Du Preez. Celui-ci s'était arrêté de manger et avait pâli. Le coup de fil à sa femme plus l'arrivée du chef de station de la CIA, c'était trop. Cela sentait mauvais, très mauvais, sans qu'il comprenne ce qui se passait réellement. Il posa sa serviette sur sa table et se tourna vers Magdalena.

– Il faut que je parte. Le type là-bas est le patron de la CIA ici. Tu me rejoins là où nous avons convenu. Attends quelques minutes.

Ils devaient passer la nuit chez un sympathisant possédant une superbe villa dans Corlett Street, à Houghton.

– Fais attention, supplia Magdalena.

La soirée avait si bien commencé...

Hennie Du Preez posa des billets sur la table, passa la courroie de sa sacoche sur son épaule, ouvrit le rabat de

façon à pouvoir saisir la crosse du Skorpio facilement et se fraya un chemin à travers les tables.

⁂

Surveillant du coin de l'œil Hennie Du Preez en train de poser des billets sur la table, Kevin Wood se pencha à l'oreille de Thabo Maleka.

– Je crois que nous devrions partir, suggéra-t-il. Si je suis arrivé en retard ce soir, c'est pour une raison sérieuse : j'étais avec un de mes informateurs. Il m'a dit qu'une *hit-squad* de l'ANC projetait de vous abattre ce soir. Ils ont appris, je ne sais comment, que nous dînions ici ensemble.

Thabo Maleka devint gris en une seconde.

– Mais, c'est vrai? Qu'est-ce qu'il faut faire?

– Filer, conseilla l'Américain, je n'ai rien vu de suspect en arrivant, mais il vaut mieux ne pas tenter le diable.

Le Noir était déjà debout. Kevin Wood finissait de régler l'addition quand le colonel Du Preez arriva à leur hauteur. L'Américain poussa Maleka vers la porte, de façon à ce qu'il passe devant le Sud-Africain.

⁂

Tout se passa très vite. Thabo Maleka sortit le premier, Kevin Wood sur ses talons. Il marqua une pause, regarda la rue sombre devant lui et poussa un cri étranglé en voyant les portes d'un combi Volkswagen arrêté en face s'ouvrir sur cinq hommes armés de Kalachnikovs qui sautèrent à terre.

A cet instant, Hennie Du Preez ouvrit à son tour la porte du restaurant.

⁂

Chappie, le chef des gardes du corps du colonel Du Preez, poussa un juron horrible en voyant les cinq tueurs noirs sauter à terre. Depuis l'avertissement de

son chef, il avait le combi à l'œil. Ces salauds de *keffirs* étaient bien venus assassiner Du Preez.

– On y va, lança-t-il.

Les quatre hommes – des policiers en civil – bondirent en même temps. Trois avaient des Uzis et Chappie un *riot-gun*. Ils n'hésitèrent pas une seconde, criblant les hommes de l'ANC de plusieurs rafales précises. Trois membres de la *hit-squad* tombèrent. Deux refluèrent, se protégeant derrière le combi.

Quand Hennie Du Preez apparut sur le seuil du restaurant, il n'eut même pas le temps de sortir son Skorpio. Joe Nkhomo, dissimulé à l'intérieur du combi, ne réfléchit pas. Trois de ses hommes venaient d'être abattus par ceux du colonel Du Preez. C'était un guet-apens. Jamais les hommes de Du Preez n'auraient tiré sur les siens sans un ordre de leur chef. Il cala le canon de sa Kalachnikov contre sa portière et lâcha une longue rafale sur le colonel sud-africain. Plusieurs projectiles touchèrent Hennie Du Preez en pleine poitrine.

Une seconde avant que Joe Nkhomo ouvre le feu, Kevin Wood poussa Thabo Maleka derrière une colonne. Tirant un Beretta 92, il riposta.

En voyant tomber Hennie Du Preez, Chappie le chef du commando, poussa un hurlement de fureur. Il partit en courant vers le combi tout en pressant la détente de son *riot-gun* Beretta. Les trois premières décharges firent exploser les glaces de la cabine. Joe Nkhomo mourut sur le coup, la tête pratiquement séparée du corps.

Les deux derniers tueurs de l'ANC s'enfuyaient. Ils furent rattrapés par le tir de Chappie qui les coucha sur l'asphalte. Ensuite, l'homme se précipita vers le corps de son chef.

Hennie Du Preez râlait faiblement. Les yeux déjà vitreux, il était en train de mourir d'une hémorragie interne massive. Magdalena Du Preez surgit et s'agenouilla près du corps de son mari.

Le patron du restaurant sortit avec un *shot-gun* qu'il lâcha pour s'agenouiller près du colonel sud-africain.

Les gosses du parking s'étaient éparpillés comme une volée de moineaux. Dehors, il ne restait que des morts.

Malko s'approcha, une Uzi à la main. Chappie, tout à sa douleur, ne fit même pas attention à lui. Kevin Wood entraîna Thabo Maleka. Malko s'éloigna avec eux. Il n'avait pas envie de se retrouver en face de Magdalena Du Preez. Il valait mieux qu'elle ignore à jamais sa responsabilité dans la mort de son mari.

Le piège avait fonctionné à merveille. Les deux camps s'étaient massacrés sans se rendre compte qu'ils avaient été manipulés. Kevin Wood envoya une grande tape dans le dos de Malko.

– *Well done!*

Il jubilait. Pas Malko. Rarement, il avait autant éprouvé l'inanité de ce qu'il faisait. Secrètement, sa sympathie allait à Hennie Du Preez, même si ce dernier était devenu fou. Il était heureux de ne pas avoir eu à tirer sur lui et en était, en même temps, un peu honteux. Il voyait déjà les titres du *Star* le lendemain : un commando de l'ANC abat un ancien colonel soupçonné d'appartenir à la « Troisième Force ».

Personne ne pleurerait Joe Nkhomo.

Certains Blancs regretteraient le colonel Du Preez, mais ne se mobiliseraient pas. Maintenant, le pays irait cahin-caha aux élections. Nelson Mandela serait élu président. L'ANC obtiendrait la majorité, largement. Ensuite...

Tandis qu'il roulait sur la M 1 déserte, une petite voix disait à Malko qu'il aurait peut-être mieux fait de reprendre l'avion quinze jours plus tôt.

Il y a des victoires qui laissent un goût de cendres.

36 .15

SAS

LA MESSAGERIE D'ALEXANDRA

LA COMTESSE
ALEXANDRA
VOUS RACONTE SES
AVENTURES
LES PLUS TORRIDES
SUR MINITEL

– Nous pourrions aller à l'ambassade, suggéra Malko au marchand d'armes, alors qu'ils débouchaient dans la rue.

Mark Littlefield n'eut pas le temps de répondre. Un Noir athlétique venait de les dépasser. Malko le vit se retourner et arracher de sa ceinture un gros pistolet automatique. Le bras tendu, sans une hésitation, il ouvrit le feu sur les deux hommes...

Avez-vous lu les derniers SAS

L'OR DE MOSCOU

LES TROMPETTES DE JÉRICHO

VENGEANCE À BEYROUTH

9 782738 656469

42/5646/7

ISBN 2.7386.5646.3